

L'écologie et l'Église

Sommaire

Introduction

Les chrétiens se sont coulés dans le lit de la « modernité », soucieux de défense de la vie et de la bioéthique, certes, mais consommateurs touristes comme tout le monde.

1°) Les chrétiens et la réalité de la crise écologique p 6 à 12

2°) Les chrétiens et la modernité p 12 à 19

I - Preuves du changement climatique et de l'implication des activités humaines

A°) Les rapports IPCC et leurs commentaires p 20 à 22

B°) Les thèses contradictoires ou sceptiques (l'Ecologiste sceptique de LOMBORG) faiblesse de ces thèses. p 22 à 24

II - Fuite en avant de la nouvelle puissance technologique

A - Synthèse de la question énergétique. Absence de substitut aux énergies fossiles. Un abîme de difficulté attend l'humanité au jour prochain de l'épuisement du pétrole. p 25-26

B - Fuite en avant

1°) Explosion des transports – Routiers aériens p 26-27

2°) La théorie libre échangiste, remise en cause, mais poursuivant imperturbable avec ses corollaires de consommation énergétique et de mécanisation destructrice d'emplois.
p 28 à 32

3°) L'agriculture mondialisée, avec ses corollaires : exode rural, explosion des mégalofoles – dépendance énergétique – OGM. p 32 à 35

C – Impuissance politique – Récupération par les décideurs économiques – Manipulation médiatique – quant au public, il fait « l'option paradis » p 35 à 47

D – Flou sur la question éthique, en dépit du consensus des experts, - ambiguïtés du développement durable – contradictions sur les solutions – débouchant sur la nécessité de l'éclairage chrétien. p 48 à 53

III - Magister de l'Eglise – RÔle de l'église

A – Extraits des Encycliques (Rerum Novarum, Centesimus Annus, Christi fideles laici, sollicitudo rei socialis, testament spirituel de Jean-Paul II) p 54 à 56

B – La véritable conception chrétienne de la création p 57 à 58

C – Réflexions sur le rôle de l'Eglise p 58 à 67

1°) Implication des chrétiens dans les déviations de la conception Judéo-Christienne de la création

2°) Comment le christianisme est il perçu par l'opinion majoritaire occidentale.

- a) Thèse du choc des civilisations de Huntington**
- b) Thèse de la convergence des catastrophes de G. Corvus**
- c) Le désenchantement du monde de M. Gauchet**
- d) Comment sortir du XXe siècle de E. Morin**

3°) Repli de la religion du domaine privé. Sens du rendez à Dieu et à César.

4°) La surprise technique et le concept de Nation.

D – Piste pour une action concrète p 67 à 73

1°) Réquisitoire introductif

2°) Pistes pour une action concrète. Suite.

Bibliographie

Evolution sociologique d'Arconcey (côte d'or) au Xxe siècle

INTRODUCTION

Depuis ma cessation d'activité professionnelle en janvier 2003, je m'investis dans l'étude de la Crise Ecologique, avec la conviction qu'à l'intérieur du grand chambardement actuel, du basculement de civilisation qui caractérise notre époque, il y a quelque chose d'inconcevable, inacceptable, absolument ; il s'agit du fait de l'implication humaine dans un changement climatique accéléré et que le déclenchement de ce processus exige une mobilisation de tous.

Depuis 3 ans, il n'y a pas de jour qui passe sans qu'une nouvelle donnée ne vienne confirmer le soupçon, accroître les inquiétudes, donner du poids au point d'ancrage autour duquel vont se développer mes explorations et mes réflexions, comme les branches d'un arbre touffu dont le tronc s'épaissit.

Il m'est apparu rapidement aussi qu'au-delà du besoin que je ressentais de m'investir dans l'avenir de mes petits enfants, j'allais peut être mieux percevoir, et participer à la mise en évidence des motifs de l'imperméabilité croissante de nos sociétés dites développées au message chrétien.

La Nouvelle évangélisation impulsée par Jean Paul II peine à éclore, les Eglises de France se vident pour la plupart, les vocations stagnent à un niveau d'étiage, et en ne jugeant qu'aux apparences, le petit troupeau qui résiste n'est plus que le carré héroïque du dernier retranchement.

Comment expliquer que la Bonne Nouvelle, qui connaît des succès médiatiques ponctuels depuis Jean Paul II, ne puisse endiguer la cohue des enfants de la ville qui se précipite derrière le joueur de flûte technologique, vers un engloutissement irrémédiable. N'y a-t-il pas lieu de chercher tout d'abord le motif d'une situation aussi grave, dans l'examen de conscience : il y a certainement quelque chose que les chrétiens font, ou plutôt ne font pas, pour que le message ne passe plus : cet examen, à l'échelle planétaire, ne doit-il pas aller au delà d'un acte de repentance à propos des fautes des chrétiens passés, trépassés, mais d'examiner celles des chrétiens présents, de

nous-mêmes, et qui ont des conséquences d'autant plus importantes que nous ne nous amendons pas, que nous persévérons en nous coulant dans le lit de la « modernité », soucieux de bioéthique et de protection de la vie, certes, mais consommateurs touristes, « comme tout le monde ». Un hebdomadaire Familial Chrétien titrait récemment sur « la différence catho » en matière de modes de vie : que mettait-il en évidence ? rien de vraiment tangible, et au contraire il montrait les chrétiens en bonne position, aux deux bouts de la chaîne de la consommation : initiateurs des grands surfaces... initiateurs de la banque alimentaire... c'est bouclé.

Les chrétiens sont donc étroitement impliqués dans la consommation, ce qui est un des aspects essentiels de notre société technicienne, et c'est à cela que pensait probablement le cardinal Barbarin, (la Croix du 11.05.2005), invité aux « rendez vous de l'écologie » et plaidant pour la création il disait : « *Les catholiques qui s'engagent dans la gérance de la création doivent savoir que le combat écologique est plus difficile que le combat social, car on s'y bat contre tous à commencer par soi même* ».

C'est précisément cette démarche qui est celle du grand théologien Jurgen Moltmann, qui s'exprime d'une manière totalement œcuménique, (en mettant notamment en évidence ce qui revient à la tradition protestante dont il est issu) dans son « Dieu dans la création, traité écologique de la création » : il souligne en effet en préambule qu'il « *ne commence pas ce traité par une recherche et une interprétation de la foi judéo-chrétienne en la création, mais par une perception et une présentation de la situation critique dans laquelle se trouve cette foi aujourd'hui, et dont elle est elle-même en partie responsable* ».

Il y a selon Moltmann interaction entre une certaine conception de la foi judéo chrétienne et la crise écologique, et il est donc nécessaire de mesurer préalablement l'étendue de cette crise, ainsi que les responsabilités possibles des chrétiens à son égard. Son verdict est sans appel : « *La situation actuelle se caractérise par la crise écologique de l'ensemble de la civilisation technique et par l'épuisement de la nature par l'homme. Cette crise est mortelle, non seulement pour les hommes, mais depuis longtemps déjà pour les autres êtres vivants et pour l'environnement naturel. Si nous n'allons pas vers un changement radical dans les orientations fondamentales des sociétés humaines, si nous ne réussissons pas à modifier nos comportements vis-à-vis des autres êtres vivants et de la nature, cette crise s'achèvera dans une catastrophe universelle* ».

« *La crise écologique du monde moderne procède des états industriels modernes. ceux-ci sont nés dans une civilisation influencée par le Christianisme. L'influence culturelle de la foi chrétienne en la création ne doit pas être négligée. Elle renvoie une lumière particulière sur cette foi et exige de nous aujourd'hui la critique des déviations reconnues et une compréhension nouvelle de la foi en la création à partir des sources véritables...* »

« Elle a plutôt son origine dans l'aspiration des hommes à la puissance et à la surpuissance. Dans le cadre de la civilisation chrétienne, cette aspiration a été délivrée de ses inhibitions religieuses antérieures et renforcée par une foi biblique en la création mal comprise et pervertie « soumettez vous la terre » a été interprété comme un commandement divin aux hommes, de dominer la nature, de conquérir le monde, et d'exercer une souveraineté universelle. Par une aspiration illimitée à la puissance, les hommes devaient devenir semblables à Dieu « le tout puissant » ; s'ils invoquaient sa toute puissance, c'était pour justifier religieusement leur propre puissance; la foi chrétienne en la création, telle qu'elle a été professé dans le christianisme de l'Eglise occidentale Européenne et américaine est loin d'être innocenté, dans la crise mondiale actuelle».

« Le Dieu dans la création » de Moltmann date de 1988, et déjà à cette époque il avait constaté que « la civilisation scientifique est certainement pour la nature le monstre le plus terrible qui jusqu'à présent soit apparu sur terre », et il en résumait les conséquences, « si connues actuellement », disait il à l'époque « qu'il est inutile de les détailler » : « Partout ont surgi des processus de croissance incontrôlables : croissance des populations, croissance industrielle, croissance de la menace contre l'environnement, croissance de la dépense d'énergie, croissance de la submersion par les excitants et de l'instabilité psychologique des hommes. Ces processus sont interdépendants, et s'accélèrent mutuellement. Le « progrès » n'est plus une expression de l'espoir comme au XIXe siècle, mais une fatalité à laquelle se sentent condamnés les hommes dans les états industrialisés. La dépréciation des anciennes nations civilisées en « nations sous développées » ou « pays en voie de développement » ne montre plus que l'impérialisme stupide de cette idéologie du progrès qui mesure tout à elle-même et ne fait qu'établir sa supériorité ».

Ce qui frappe, c'est l'adéquation à la réalité du constat atterrant que révèle cette énumération faite il y a près de 20 ans, et qu'en outre, malgré une apparente prise de conscience internationale, qui se manifeste en grande pompe dans de grandes kermesses mondiales depuis 1972, à Stockholm puis La Haye en 1988, Rio de Janeiro en 1992, Johannesburg en 2002, aucun pas vraiment significatif n'ait été effectué, et que les objectifs très insuffisants de Kyoto n'ont aucun chance de se réaliser, en dépit de leur modestie.

Et la position des chrétiens ? S'il n'y avait eu Jean Paul II, actualisant Léon XIII, on serait amené à mettre la communauté catholique, tant au niveau de l'action que de la réflexion, en dépôt de bilan par rapport à ces enjeux.

Ces paroles de Jean Paul II sur la question écologique, et comme il le dit, sur la « formidable puissance technologique nouvelle », explicitent la notion de destination universelle des biens, sur le fait que « nous disposons d'un DON, qui doit passer si

possible amélioré aux générations futures », mais elles ne sont pas suffisamment confrontées à la réalité de la situation, pas poussées suffisamment dans toutes leurs conséquences logiques par le clergé et les chrétiens en général. C'est cet aspect insuffisant, apathique, que je vais évoquer en mettant en évidence que le principe de précaution, considéré non comme un aboutissement mais comme un point de départ implique très concrètement un changement radical de nos modes de vie, pour ne pas continuer, suivant l'expression éclairante de Jean Paul II, à « tyranniser » la nature.

Comme dit Milan Kundera, « la météo de notre condition est le brouillard », je suis donc parti dans le brouillard, à la chasse aux idées fausses, aux fausses bonnes idées, aux sophismes, à l'écologiquement correct, à l'idyllisme, au lénifiant, au pontifiant, à l'incantatoire, à l'aveuglement, muni d'une escopette chargée d'un peu de jugeotte, avec l'obstination du marcheur de grande randonnée ; j'avais les jalons posés par le Saint Père, et aussi j'ai fait beaucoup de bonnes rencontres, on le verra au cours d'un exposé très charpenté de citations, qui sont autant de trophées sur lesquels le petit Nemrod que je suis pose un pied pour la photo, alors que la bête a été précisément déjà mise à bas par un plus fin tireur, qu'il accompagnait sans trop s'en rendre compte.

En passant à la métaphore fluviale, sur le bateau de l'humanité, on peut découvrir que certains soutiers, après avoir passé leur temps à explorer et entretenir, une burette d'huile à la main, les rouages de la machine, ont perçu à l'écoute des sonars qu'ils ont perfectionné, le grondement des chûtes qui se rapprochent : ils se sont invités, sans qu'on leur demande rien, sur la passerelle, pour s'apercevoir que l'inconscience règne. Et quand ils insinuent que le cap du bateau n'est pas le bon, les galonnés répondent en clignant de l'œil, une flûte de champagne à la main, « ça marche », comme un slogan publicitaire. « *La technique n'est pas le problème* » dit Georges Bush », *c'est la solution* » ; en écho répond le compendium de l'Église Catholique : « *la technologie qui pollue peut aussi dépolluer* » et aussi, entre autre formule lénifiante : « *il faudrait veiller à élever la sécurité de l'énergie nucléaire* »...

Jacques Testard, biologiste, dans les « réflexions pour un monde vivable » qu'il a publié pour recueillir les travaux de la commission française du développement durable, commission qui s'est sabordée en raison de l'impuissance dans laquelle la plaçait l'incurie des décideurs politiques, explique cette incurie, par « *l'incapacité à être intelligent jusqu'au bout du raisonnement, ... jusqu'à la décision* » ; il y a donc, en même temps qu'un déficit de volonté, une sorte de démission intellectuelle qui tient pour une large part, d'une manière centrale, à la croyance eschatologique en un développement mythique, ainsi qu'en une sortie de crise grâce à la technique. De cette manière, on est amené à une sorte de nouvelle « foi du charbonnier » ; on évite d'éclairer la question, on s'abstient méthodiquement de confronter la notion de développement, que l'on affuble de divers qualificatifs utopiques, avec la réalité de la situation. On fuit la mise au pied du mur, qu'impliquent les données scientifiques, rationnelles, à l'égard du changement climatique et de la question énergétique ; on ne

se donne ainsi aucune chance de pouvoir faire face au défi colossal qui s'impose à l'humanité.

Au contraire, à cette espèce de crainte révérentielle à l'égard du « progrès », à ce refus du constat, du « bénéfice d'inventaire », s'ajoute ce que Viviane Forrester (l'Horreur Economique) dénonce comme le « chantage à la solution », consistant, vis-à-vis de l'insolent qui soulève des objections, « à répliquer : *oui, oui... et qu'est-ce que vous proposez ?... Rien ...* l'interlocuteur s'en doutait : *sans solution, au moins possible, le problème disparaît. Le poser serait irrationnel...* » et elle ajoute: « *le chantage à la solution altère les problèmes, prévient toute lucidité, paralyse la critique* » et ainsi « *pour le monde passionnant, grisant de l'utopie capitaliste accomplie, c'est une époque bénie où aucune théorie, aucun groupe crédible, aucun mode de pensée, aucune action sérieuse ne s'opposent plus à eux* ».

Cette notion de l'impossibilité d'une action sérieuse caractérise ce qu'Hannah Arendt évoque dans « les origines du totalitarisme », comme l'objectif des sophistes modernes : « *la différence la plus frappante entre les sophistes anciens et les sophistes modernes est que les anciens se contentaient d'une victoire fugitive dans la discussion au dépens de la vérité; Les modernes veulent une victoire plus durable aux dépens de la réalité. En d'autres termes, les premiers détruisent la dignité de la pensée humaine, les autres détruisent la dignité de l'action humaine* » et elle ajoute : « *du fait de cette manipulation des faits, l'histoire elle-même est détruite, et sa compréhension fondée sur le fait qu'elle est l'œuvre des hommes et peut être comprise par eux est menacée* ».

De cette absence de réaction vis-à-vis de la réalité, considérée comme outrecuidante, l'Eglise contemporaine n'est pas indemne. C'est-ce que je vais évoquer préalablement, à propos du comportement des chrétiens et du clergé des pays occidentaux, dans un premier développement.

1° Les chrétiens est la réalité de la Crise Ecologique.

Je vais exposer en premier lieu les diverses réflexions et critiques qui ont motivé au départ mon implication et m'ont conduit à mettre en cause une apathie manifeste des chrétiens. Il s'agit cependant d'une question qui évolue, et dans un deuxième temps j'examinerai si cette évolution, avec la parution du compendium et d'autres ouvrages émanant de clercs ou de laïcs, répond suffisamment à l'urgence de la crise.

De longue date, je m'interrogeais sur le fait que l'Eglise et les chrétiens laïcs s'engageaient, étaient actifs, sur le terrain des mœurs, de la bio-éthique, de la protection de la vie et de la famille, ainsi que dans le domaine caritatif, de la solidarité, mais étaient très discrets sur les autres questions de société, ou qu'il y avait un manque

de relais médiatique, et que la réflexion globale à propos du mode de vie et de consommation des pays dits développés restait à un niveau tangent du zéro, en regard de ses conséquences dramatiques en écologie.

La prospérité des pays développés est assise pour une large part sur la dilapidation, le pillage rapace et cynique, en un court, très court laps de temps, de toutes les réserves fossiles de la planète, accumulées au cours des âges.

Ne dénonçant pas clairement cette erreur anthropologique, ce péché fondamental, et la révolution technicienne ayant multiplié les possibilités d'action de l'homme, accru l'illusion de son propre pouvoir, la timidité de l'Église conduit à un obscurcissement, à une perte de lisibilité de son message.

Dans un monde où dominant l'aveuglement volontaire, « l'option paradis » comme l'évoque François Taillandier, dans son dernier roman, la manipulation et la désinformation, ainsi que l'impuissance devant l'inertie du système et la complexité des problèmes, les chrétiens vaquent à leurs occupations, comme tout un chacun...

C'était le constat que je faisais, au moment où, il y a trois ans, je commençais à « plancher » sérieusement sur ces questions - tels les grognards de la garde, les chrétiens ont fait le carré sur les questions éthiques, submergées par le libéralisme libertaire, la dérégulation mondialisée. Ils ont abandonné intellectuellement et pratiquement le terrain social et environnemental sauf à jouer les ONG dans le caritatif, pour se couler dans le moule de modernité « libérale ». Rien ou presque dans les prêches, la presse écrite, les médias audiovisuels, aucune remise en cause précise, argumentée, d'un système où l'économique a pris le pas sur le politique, et où la satisfaction de la population est mesurée en termes de consommation, d'évolution du PNB, où l'on s'extasie sur la « reprise de la consommation des ménages », (américains spécialement, gavés et en proie à une obésité galopante) et où l'on peut même se dire que le Tsunami a en fin de compte des aspects positifs, comme le saluait la bourse de Djakarta, qui connaissait une embellie au lendemain de la catastrophe.

Ce qui était notable également, quand on abordait la question écologique, c'était aussi, d'une manière sous-jacente, mais constante, la volonté apologétique d'éliminer l'idée qu'il puisse y avoir, dans la situation actuelle, une responsabilité possible des chrétiens due à une interprétation erronée du message biblique de soumission de la nature ;

C'est le constat que fait aussi Jurgen Moltmann, qui évoque, lui, la nécessité de « *comprendre et formuler de façon nouvelle la foi chrétienne en la création, si l'on ne veut pas qu'elle continue à être elle-même un facteur de la crise écologique, mais qu'elle devienne un ferment de cette paix avec la nature que nous devons rechercher* ».

Les déviations qui ont eu lieu, même si elles sont loin d'expliquer à elles seules l'évolution de ces deux derniers siècles, dans une histoire chrétienne tri-millénaire, ne doivent pas être occultées, et au contraire doivent être examinées et discutées, en évitant d'ostraciser d'emblée des gens qui prétendent exercer des critiques sur ce thème, afin de pouvoir établir un dialogue, même s'il doit constater des désaccords, avec ceux qui notamment dans le monde scientifique, ont une perception aigüe de la crise.

C'est un thème récurrent, qui dénonce avec application, comme menace panthéiste, comme éco-bio-centrisme, voire terrorisme de la chlorophylle (Laurent Larcher, journaliste au Pèlerin « La face cachée de l'écologie»). La position des gens qui sont très conscients des problèmes, qui travaillent dessus de longue date, et qui sur beaucoup de plans, débouchent sur des conclusions que nous ne pouvons contester, c'est-à-dire la nécessité de remettre en cause nos mode de vie.

A partir de ces thèmes de réflexion : la position en retrait, le conformisme des chrétiens au regard du mode de consommation actuel, et les fortifications qu'il élèvent à l'encontre de la mouvance écologiste alter mondialiste, je vais examiner maintenant le Compendium de l'Eglise Catholique ainsi qu'un recueil d'articles de spécialistes et de théologiens, qui vient d'être édité de façon concomitante sous le titre « Planète vie, planète mort, l'heure des choix », sous la direction de Mgr Marc Stenger, évêque de Troyes, ancien président de Pax Christi France.

Ces deux ouvrages ont le mérite de témoigner d'une prise en compte, d'une prise en charge, d'une prise de conscience, même si, comme je vais l'exposer, nous sommes loin de la prise à bras le corps qui serait nécessaire, de ce que J. Moltmann définit comme « *une crise de tout le système vital du monde industriel, dans lequel les hommes et leur milieu naturel se sont engagés eux même et ne cessent de s'enfoncer* ».

Il faut arriver au chapitre 10 du Compendium pour que cette crise majeure, centrale, soit évoquée, en quelques très courtes pages, sous le titre lénifiant de « sauvegarder l'environnement »

On y trouve une bonne mise au point du sens du message biblique, mais sur la question pratique, l'argument relève de ce que Roland Barthes a appelé « La vaccine », inoculer une dose de critiques périphériques, accessoires, pour éviter la subversion généralisée du système, et c'est-ce que J. Moltmann a lui aussi perçu, pressenti, en référence au principe de l'auto-immunisation qui dans les organismes vivants, protège momentanément, mais détruit à la longue l'organisme, il ajoute : « *de même y a-t-il dans notre société une lutte contre la crise écologique qui en réalité sert à la propagation et à l'approfondissement de la crise elle-même ; elle ne fait que la banaliser, en la réduisant à une « menace contre l'environnement » et à des « effets*

secondaires », regrettables des techniques modernes. C'est supposer à la légère que la crise écologique pourrait trouver une solution technique. Ces procédés rassurants suppriment avec la douleur, le renversement de tout le système vital. Leur effet se fait sentir dans l'apathie des hommes face au lent dépérissement de la nature».

On est en plein dans cette banalisation de la crise avec des formules comme :
« concilier les exigences du développement avec la protection de l'environnement »
« rechercher des innovations capables de réduire l'impact sur l'environnement de la production et de la consommation »

« La question du changement climatique, étant donné sa complexité doit être constamment suivie » (ne faudrait-il pas plutôt anticiper, au lieu de suivre, étant donné l'inertie de phénomènes dont l'apparition se déroule sur des décennies voire des siècles)

« Quand aux question « complexes » des ressources d'énergie, il faut identifier de nouvelles sources, développer les alternatives, élever la sécurité de l'Energie nucléaire » (aucune référence au fait qu'il faut impérativement, absolument restreindre la consommation, le gaspillage éhonté actuel).

Ce renvoi prudent des questions, changement climatique, énergie, à leur complexité technique, évite un débat sur le fond qui mettrait en premier lieu en lumière l'aspect entièrement nouveau de ce qui s'est mis en place : « Cette formidable puissance technologique nouvelle » dit Jean Paul II ; « sans précédent » dit Arthur Koestler dans «les somnambules » : « toute comparaison avec le passé s'écroule devant le fait que notre espèce à acquis le moyen de s'anéantir et de rendre la terre inhabitable... » c'est cette notion, que Raymond Aron, à propos du déroulement de la guerre de 14, l'évènement fondateur de notre époque moderne, a appelé la « surprise technique », et qui s'oppose à une vision linéaire qui transparaît dans cette citation des pères du concile « L'activité humaine, individuelle et collective, ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu. Il y a un risque, en mettant l'accent principalement, prioritairement sur l'aspect linéaire, « nous bénéficions des progrès techniques et économiques que l'homme ; par son intelligence, parvient à réaliser », lit-on un peu plus loin, d'être dans une démarche lacunaire, stérilisante, qui jette un voile pudique sur ce qu'il y a d'inouï désormais, dans « l'imaginaire collectif » à propos, par exemple, de la consommation énergétique : y a-t-il commune mesure entre la nécessité pour l'homme de s'abriter, de se chauffer, de cuire ses aliments, de se soigner, avec le mythe actuel d'un besoin croissant, exponentiel, d'un homme devenu un énergie-vore boulimique : devons nous envisager une évolution du « Notre Père » pour réclamer nos T.E.P. ou KWA quotidiens?

La façon dont est traitée la question des bio-technologies est également révélatrice. Concernant les OGM, ils s'agirait de « conserver une attitude de

prudence ». Cette recommandation est typique du style diplomatique, consensuel, qui ne fait aucune part à la réalité des choses qui est l'aventurisme d'apprenti sorcier démentiel dans laquelle la mécanique mondialiste est engagée et qu'il faut dénoncer à cor et à cri.

Les conclusions sont dans la même tonalité : « *changer nos mentalités et nos styles de vie* » (on est loin du « changement radical dans les orientations fondamentales des Sociétés humaines » de J. Moltmann) « *nous inspirer de la sobriété, de la tempérance, de l'auto discipline sur le plan personnel et social* » ; sans autre suggestion concrète, elle permettent largement de continuer à vaquer à ses occupations, pour peu que l'on pense bien à trier ses déchets, et aussi, lorsqu'on remplit son cady, à ne pas oublier le paquet de café, du commerce équitable, dans lequel on mettra un seul sucre, au lieu de deux, bien sur...

Le Compendium a éprouvé la nécessité de bien préciser ce que doit être une lecture convenable du message biblique, de soumission de la nature : l'homme doit être le « jardinier » : cette mise au point était utile, voire nécessaire, et cela sous entend, que des déviations sont, ont été possibles. Mais cela n'est pas exprimé, et on réfute implicitement qu'il y ait pu avoir de telles erreurs, en pointant du doigt une fois de plus, la régression panthéiste pagano-éco-bio centriste, qui accuserait à tort les chrétiens, d'être partie prenante, impliqués dans la sur-exploitation de la nature.

Plutôt que de se plonger dans une prise à bras le corps de la réalité des problèmes, il y a une sorte de recul, qui vise à se cantonner aux principes, et à se mettre ainsi au dessus de la mêlée, de viser une troisième voie idéaliste, qui permettrait de départager, en les renvoyant dos à dos les optimistes (trop optimistes partisans du libéralisme mondialisé), et les pessimistes (nécessairement trop pessimistes) écologistes catastrophistes.

C'est une attitude que l'on retrouve explicitement dans « Planète Vie/Mort » où l'on trouve également la même démarche simplificatrice à dépasser un « réflexe de peur » d'une connotation nécessairement négative, risquant de déboucher sur une « crispation fixiste », et à ne pas faire obstacle à un mouvement correspondant nécessairement au positif, à l'espoir. Ainsi André Talbot, Docteur en théologie, renvoie dos à dos « *la croyance en un progrès indéfini, et le réflexe de peur devant toute transformation opérée par l'homme, l'une et l'autre position sacrifiant à une approche trop formelle du réel, au lieu de penser la responsabilité au regard de l'histoire, comprise comme héritage commun, et comme ouverture à un monde solidaire* ».

J'aurai l'occasion de revenir sur la question de la peur, et dont un nombre important de penseurs, à la suite de Hans Jonas, estiment qu'elle doit être accueillie, intégrée dans une perspective heuristique, utile, mais il faut préalablement se stupéfier de la notion « *d'approche trop formelle du réel* » : Ici, je voudrais m'arrêter, car c'est à

cet endroit que se situe l'épicentre de mon propos, de mes réflexions, qui visent en fait l'approche « la plus formelle possible du réel ».

Ayant écarté la réalité importune, outrecuidante, André Talbot s'exprime ainsi à l'égard du développement durable : « *penser et vouloir ce développement comme durable, c'est décider que la maîtrise humaine, saura résister à une domination ravageuse et destructrice pour apprendre l'exercice d'une responsabilité qui s'inscrit dans l'histoire. Nous pouvons alors penser que les potentialités actuelles de l'humanité, celles-ci pouvant par ses activités mettre en jeu l'avenir de l'humanité, constituent un noble défi* ».

Cette dernière phrase est typique de ce qui selon J. Moltmann « sert en réalité à la propagation et à l'approfondissement de la crise » à la banaliser, en la réduisant à une menace contre l'environnement ». Selon André Talbot, la crise n'est pas une réalité, il ne s'agit pas d'événements qui se produisent hic et nunc, mais d'une éventualité, d'une possibilité « les potentialités.. Peuvent mettre en danger » et à partir de là, comme il n'y a pas de commencement d'exécution, « c'est un noble défi » !

Si les mots ont un sens, si la réalité peut être perçue, on pourrait en déduire que l'épuisement en cours des réserves fossiles, la disparition de la biodiversité, l'augmentation de la teneur en CO2 et en méthane de l'atmosphère que nous respirons, la submersion prévisible de tous les deltas fertiles et surpeuplés, la déforestation à raison de 14 millions d'Ha par an dont seulement 10 % replantés, tout cela c'est noble défi !

Et s'ajuste, à ce moment, cette réflexion de Peguy, qui affirmait (à l'occasion de l'affaire Dreyfus) qu'il sera journaliste « pour résister à la tentation commune des philosophes (et des journalistes) de s'asseoir sur les vérités de fait qui contredisent leurs grands récits, pour dégonfler la baudruche de l'homme Dieu, pour empêcher que dans le conflit entre le système et la réalité, ce soit la réalité qui cède le pas. »

Pour citer encore quelques arguments de « Planète vie/mort », il y a la conclusion résolument optimiste de Patrick Blandin (Professeur au Muséum d'histoire naturelle) a propos de la réduction de la bio-diversité : l'homme (« qui a toujours, même au fond des forêts tropicales, manipulé la nature », c'est-à-dire cette vision linéaire de l'évolution que j'ai déjà évoquée) pourra, on ne sait pas trop pourquoi, « en choisissant la biodiversité compagne », « co-évoluer avec la nature vers un avenir désiré » .

C'est dans cet esprit que s'exprime aussi Jacques Arnould (Dominicain) : la protection de la nature ne doit pas favoriser une « vision fixiste » du monde, « ignorer les leçons de Charles Darwin et de ses héritiers ». « Le risque ne peut être évité, il faut

donc en limiter les conséquences par un effort de lucidité, de courage ».

« Le risque ne peut être évité » : y a-t-il une différence perceptible, une marge quelconque, entre cette affirmation péremptoire, et cette attitude communément répandue de « laisser jouer la force des choses », formule qui paraît être devenue une véritable loi, une des orientations essentielles de notre société technicienne, et qui se traduit dans le langage courant par l'expression bien connue de « on n'arrête pas le progrès ».

Toute la problématique est bien de savoir si l'homme a encore une marge de manœuvre, de liberté, et si pour ce faire il ne faudrait pas renverser la proposition en disant « La lucidité et le courage consistent à éliminer le risque ». Sans quoi le système technicien ne serait que « *le constat d'un processus sans sujet ; une force aveugle qui va, autonome, se nourrit de ses succès comme de ses échecs, s'auto-accroît en suivant ses propres règles* », comme le définit Jacques Ellul. (Le bluff technologique)

Quand on met cette notion « le risque ne peut être évité » ou « on arrête par le progrès », en face du désastre écologique global qui menace, du changement climatique amorcé, il est indispensable d'établir à ce stade un débat, et de s'interroger pour savoir si la vérité ne s'éclaire pas du côté de ceux qui comme Jacques Ellul, ont crié « casse-cou » de longue date.

Professeur à l'université de Bordeaux, ancien résistant, Jacques Ellul est un penseur « iconoclaste », dont le grand œuvre est l'étude de la technique. Il a choqué par la vigueur polémique, la radicalité de ses analyses, et sa prétention à donner une vision d'ensemble du monde moderne, mais par sa clairvoyance et la richesse de ses réflexions, il constitue un interlocuteur indispensable dans l'examen de la crise actuelle.

Son dernier ouvrage, la somme qui récapitule, en 1986, l'ouvrage d'un demi-siècle : « Le bluff technologique », est préfacé par son biographe, Jean Luc Porquet, qui a écrit « Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu » ; il dit de lui (en 2003) « *Le lire aujourd'hui, avec le recul des années écoulées, constitue une étonnante expérience : là d'où il parle, Internet n'existe pas, ni le téléphone portable, ni le maïs transgénique, et le 11 septembre n'a pas encore eu lieu. Et pourtant il éclaire mieux notre époque que la plupart des penseurs d'aujourd'hui. De ce monde apparemment de plus en plus insaisissable, il met au jour la logique cachée* ». J.L. Porquet poursuit « *Écrit à la diable, avec un style plus parlé qu'écrit, ce qui le rend d'autant plus vivant, le Bluff technologique fourmille d'exemples concrets et abonde en références, tant l'ambition d'Ellul est grande de montrer tous les aspects du système technicien, et de son emprise sur notre société. Il commence par y insister : jamais le discours sur les techniques (le sens originel du mot technologies) n'a été aussi mensonger. On ne cesse d'en vanter les mérites, sans jamais évoquer leur coût, leur inutilité, leurs dangers. En voilant radicalement leurs aspects négatifs, on fait entrer l'homme contemporain dans*

un univers d'illusions. Or la technique est ambivalente, tout progrès se paie, tout progrès technique soulève des problèmes plus difficiles qu'il n'en résout. Analyse qui n'a jamais été aussi pertinente qu'aujourd'hui : la plus grande menace qui pèse sur la planète (méconnue lorsque Ellul écrit son ouvrage) n'est elle pas le réchauffement climatique du aux gaz à effets de serre rejetés par l'automobile et l'industrie ? Non seulement les effets néfastes sont indissociables des effets positifs, mais plus le progrès croît, plus augmente la somme des ses effets imprévisibles. La technique faisant sans cesse apparaître de nouveaux risques, Ellul propose de recourir à ce qu'il appelle la prévoyance, qui constitue à « entraîner des comportements, des institutions, une pédagogie fondé sur la présence toujours possibles d'accidents de grande étendue » N'est ce pas l'ébauche de ce « principe de précaution » dont on parle tant aujourd'hui ?

Evoquant le capotage de moratoires éthiques envisagés par des scientifiques, biologistes notamment, Jacques Ellul souligne : « aucune illusion : le scientifique ne supporte pas le jugement philosophique, théologique ou éthique, et la science laisse simplement sur le bord de la route les savants qui opposent des scrupules de conscience. Le Golem science poursuit sa route inexorable, jusqu'au moment où elle produira le désastre final ».

Je vais continuer de citer, s'agissant de la déraison de la rationalité technicienne « il devient ridicule de se référer aux grands problèmes humains, humanistes, moraux, parce que en réalité la pensée des spécialistes de la « culture technicienne » est incapable de les concevoir et de les poser. Mais cela tient à ce que la pensée technique est tout entière adonnée aux fonctionnements et à la fonctionnalité. Et comme ce sont les pensées dominantes, le reste est forcément méprisable. Or la « culture technique » est incapable, par principe, de concevoir des problèmes d'ensemble, et de réfléchir sur elle-même, de se penser elle-même. C'est pourquoi règnent dans les cercles scientifiques partout ailleurs que dans leur spécialité, les idées générales les plus creuses, et les appréciations les plus sommaires (sur les questions politiques et économiques).

*Deux conséquences : « Irrationalité des choix fondamentaux »
« Cumul indéfini ».*

1°) Les choix fondamentaux dans cet univers étonnamment calculé, à partir desquels tout dérivera, sont fondamentalement non pensés, et les moyens de la recherche sont subordonnés au pouvoir ; et la faiblesse congénitale, structurelle de cette pensée technoscientiste est associée à l'impératif irrationnel du pouvoir. (La technologisation de la découverte, qui fonctionne à un rythme tel avec interaction science technique, et « boucles de prévision » de planificateurs R et D. Enfin opérationnalisation de la rationalité (Théorie des systèmes, informatisation, modélisation) tout cela détruit la possibilité d'une pensée globale et réflexive.

2°) *Tout cela conduit à un cumul indéfini sans arrêt, dans toutes les directions et en même temps. Ce qui la rend incommensurable, impossible à apprécier (et encore plus à juger) et outrepassant, sans que le problème se pose, les capacités de la raison. La progression illimitée qui est déjà inscrite dans le processus technique est encore accentuée par les phénomènes de concurrence économique et militaire.*

Les paradigmes :

- *Volonté de tout normaliser*
- *L'obsession du changement à tout prix*
- *La croissance à tout prix*
- *Réaliser toujours plus vite*
- *Aucun jugement n'est admissible, aussi bien dans le domaine moral que de la raison autonomie de la technique.*

Il faudrait donc donner toute sa place, dans les réflexions que les chrétiens doivent conduire sur les enjeux de ce monde apparemment de plus en plus éclaté, complexe et insaisissable, à ce chrétien visionnaire, type même de ces grands personnages à l'œuvre foisonnante qui marquent leur époque (plus que tous les comités d'experts).

Cela permettra d'éclairer la situation, de faire un constat au plus près de la réalité. Ce constat ne peut non plus s'effectuer sans un retour sur l'évolution de notre civilisation du mouvement permanent qui a pris son essor, en gros depuis deux siècles pour ce qui concerne le concrèt, et qui remonte idéologiquement à l'affaire Galilée, à ce qu'Arthur Koestler a défini comme « le divorce poli et glacé de la foi et de la raison, oublieux de leur source d'inspiration commune. »

Il nous faut donc revenir sur la question de la « modernité », qui dans les ultimes aboutissements d'aujourd'hui, confrontée à la crise, débouche sur ce que A. Finkielkraut définit comme « un véritable ébranlement de la modernité par elle-même », « *une surprise philosophique réservée à la philosophie* » due au fait que « *si la rationalité règne indubitablement, il est difficile d'opposer, sans autre forme de procès, les calculs de la raison aux ténèbres de la superstition, car les processus que la raison déchaîne n'ont rien de raisonnable.* »

2° Les chrétiens et la « modernité »

Albert Camus, (cité par Finkielkraut) évoquait la nécessité aujourd'hui « *contrairement aux vœux de chaque nouvelle génération de changer le monde, de s'atteler à une tâche non moins noble, d'empêcher qu'il ne se défasse* », et c'est ce à quoi souhaite s'employer A. Finkielkraut, estimant qu'il y a bien urgence à « sauver » le monde. Dans un entretien récent à un journaliste, il affirmait « *il faut se vouer à la protection de l'essentiel devenu fragile. C'est le principe d'une écologie généralisée. Il y a*

l'écologie qui est la protection de la terre, mais nous devons penser aussi à une protection du silence et à une écologie de la langue ».

Il est agréablement surprenant que dans son cours magistral à l'école polytechnique (publié sous le titre « nous autres modernes ») « les grosses têtes » qui s'appêtent à prendre les rennes, au sortir de leur école à l'enseigne du signe multiplicateur x, soient ainsi invitées à méditer sur le sens du signe moins, et à une réflexion en profondeur sur les conséquences des «(poly) techniques. »

Finkielkraut met en évidence ce qui est devenu la nouvelle tradition de notre époque : « la tradition du mouvement », « le conservatisme du changement » : « *le statu-quo est devenu la mobilité perpétuelle* », indique-t-il, « *le progrès est devenu notre tradition même. Nous sommes soumis à la loi du changement comme nos ancêtres à la loi immuable. En tous domaines, l'obsolescence a eu raison de la permanence ; il n'y a donc pas de mérite à faire bouger les choses, car elles se passent très bien de nous pour cela. Ca déménage avant que nous songions à lever le petit doigt... Dans un monde voué à l'interaction et à l'innovation continues, agir serait non plus foncer tête baissée, mais ralentir, faire un pas de côté, lever la tête de l'écran. Mais qui parle aujourd'hui de se débrancher ? Qui lève la tête ? Qui secoue l'inertie de l'activisme ? ... à l'ère des nouvelles technologies de la communication et du vivant, qui dit, avec Walter Benjamin, que la révolution n'est pas la locomotive de l'histoire, mais la main de l'espèce humaine « tirant sur la sonnette d'alarme » à bord du train de l'humanité fourvoyé dans une mauvaise direction ».*

A propos du Victor Hugo exalté des « travailleurs de la mer » : « *tout borne l'homme, mais rien ne l'arrête, il réplique à la limite par l'enjambée* », Finkielkraut oppose Athènes et Jérusalem : « *rien de trop, est la sagesse des anciens, et le « connais toi » Delphique est synonyme de connais tes limites. La mesure avant toute chose. - Eschyle : « la démesure en murissant produit l'épi de l'égarement et la moisson qu'on lève n'est faite que de larmes ».* « *A cet éloge de la réserve, de la modestie dans la pensée et l'action répond le dogme du péché originel : nous n'avons pas la force de nous délivrer du mal par nous-mêmes, la souillure du péché originel pèse irrémédiablement sur nous, et nous ne pouvons nous en laver sans l'aide extérieure du Christ* » « *Par sa vertu d'humilité, l'homme prend conscience de sa faiblesse, de sa caducité, il se dépouille de son orgueil et en abandonnant tout espace propre, il ouvre le champ où Dieu peut agir* ».

« *Le Prométhée que nous sommes a donné congé à ces deux morales* », poursuit Finkielkraut, « *nous ne sommes plus ni grecs, ni chrétiens... ce que les anciens appelaient la démesure ou péché façonne notre paysage quotidien* » « *à la limite nous répliquons automatiquement par l'enjambée* ».

De cette démesure, de ce péché, les exemples foisonnent : c'est une véritable souffrance de tenter de l'illustrer : faut-il s'intéresser aux 350 000 poids-lourds neufs

vendus en Europe en 2005 ? ou bien aux 300 000 000 de véhicules supplémentaires à venir en Chine d'ici 2050 ? Au fait que Changai ait construit autant de grattes-ciel qu'il y en a partout ailleurs sur le globe ? Les chinois, pour lutter contre la sécheresse croissante de leurs zones continentales (induite vraisemblablement par le changement climatique) entreprennent de détourner leurs fleuves, par des travaux titanesques, sans considération des expériences désastreuses faites en la matière en Asie Centrale par les soviétiques. Que dire de la démesure des revenus : des individus ont des fortunes qui dépassent les budgets d'états entiers. Nos « expatriés » ont du boulot, c'est bien, ils sont allés construire une station de sport d'hiver « in door » à Dubaï !... hallucinant ! Pendant que les pèlerins de la Mecque s'embarquent sur de pauvres rafiots rafistolés pour héberger, entasser le double de passagers initialement prévus, et sombrent en mer rouge, les pétro-dollars des zéloteurs d'un islam radical et fermé s'investissent dans des golfs en plein désert et le dessalement d'eau de mer pour des installations pharaoniques (îles pour milliardaires – grattes-ciel gigantesques) consommant une énergie inimaginable. On peut multiplier à l'infini...

Dans le contexte qui est ainsi mis en évidence, la tonalité irénique adoptée par le Compendium à l'égard du « progrès, » l'insistance à l'égard du fait que : « *l'Église ne s'oppose en aucune façon à celui-ci,* » que « *la science et les technologies sont un merveilleux produit de don divin de la créativité humaine* » et témoignent « *des extraordinaires possibilités dont nous avons tous bénéficié* » se révèlent décalées, trop idylliques, et se situent dans, une sorte d'attitude post-Galiléenne, où nous aurions à nous défendre de manigances, d'arrières pensées rétrogrades.

Cet accueil presque inconditionnel du progrès est également très souvent couplé avec la défense de la dignité de l'homme, « *de ses dons éminents* », « *son intelligence et sa volonté libre, par lesquelles se manifestent le plus explicitement sa ressemblance avec Dieu* » dit Michel Schooyans, membre de l'académie pontificale (Bio éthique et population) : à propos de la capacité de la terre et des six milliards d'humains : « *il est heureusement impossible d'assigner une limite quelconque à la capacité d'intervention de l'homme dans le monde, et sans forcer le paradoxe, on peut donc dire avec l'économiste Sheldon Richman qu'en fin de compte il n'y a pas de "ressources naturelles"* », et ajoute en conclusion « *on peut dire que la ressource principale et même unique de l'homme, c'est son intelligence et sa volonté libre... Grâce à ces dons éminents, l'homme a la capacité d'améliorer constamment son rapport à la nature, d'apporter aux éléments de celle-ci un surcroît de valeur, de transformer des matériaux en biens, de mieux organiser la société - C'est faire injure à sa dignité que de présenter l'homme comme un consommateur prédisposé à détruire son milieu ambiant, ou comme un prédateur programmé pour défendre son espace vital* »...

Il y a ici une position étonnante mais en fin de compte habituelle, classique de ce que produit la réflexion catholique à un niveau éminent à notre époque : la réalité,

c'est-à-dire l'homme consommateur et prédateur de notre temps n'existe pas, évoquer cette réalité c'est injurier la dignité de l'homme.

J'aurai l'occasion d'analyser les autres arguments, notamment Sheldon Richman, que l'on peut aussi rapprocher de Julian Simon, autre économiste qui vient à l'appui des thèses écologistes sceptiques de Bjorn Lomborg et qui ne pèsent pas lourd quand on les met en face de l'évolution actuelle de la question énergétique et quand en plus on invite au milieu le changement climatique.

Nous avons changé d'époque : il faut comprendre que continuer à évoquer la dignité outragée de l'homme contre la réalité elle-même de la crise, de cette crise de tout le système vital (comme dit J Moltmann) c'est non seulement intellectuellement contestable, mais nous met dans le camp de ceux qui, dit Jean Paul II, « *privés de repères éthiques, cèdent plus qu'à la logique du marché, à la tentation d'un pouvoir démiurgique sur la nature et sur l'être humain* »

Le »progressiste « Claude Allegre s'est insurgé contre les faucheurs d'OGM : quelle expression utilise-t-il ? « *on se croirait revenu au temps de Galilée, ou plus proche de nous de Lyssenko* », et il poursuit « *ce qu'il faut c'est un débat de citoyens honnêtes, ayant fait l'effort de comprendre et ne soit pas fondé sur l'ignorance ou le fanatisme* », et il ne faut pas remettre en cause « *la croyance en l'homme et en son avenir, à sa capacité de surmonter les problèmes qui l'assaillent, grâce à son intelligence, sa technique* » et « proposer une écologie du mouvement, du dépassement ».

Ces arguments sont tout à fait similaires à ceux de Michel Schooyans de l'académie pontificale. Quand aux faucheurs d'OGM, ne sont-ils pas eux aussi, à priori, dans le camp progressiste ?

Il y a donc maintenant une nouvelle donne, une fracture au sein de la modernité, un ébranlement de la modernité par elle-même comme le démontre Finkielkaut, et qui provient de ce que « *la méthode (celle de Descartes) qui soutenait la promesse, s'avise aujourd'hui de la menace qui pèse contre la biosphère, mesure l'étendue du saccage, dénombrer et chiffre les diverses pollutions, programme l'épuisement des ressources et tente de rationaliser leur gestion* ».

En dénonçant la peur, le fixisme, en montant sur nos grand chevaux à propos de la dignité outragée de l'homme, on se met dans le camp de la nouvelle tradition du mouvement, de ceux qui ont adopté « *le nouveau code culturel contre lequel nul principe ne vaut* » dit Finkielkraut, « *car selon ce nouveau code, ce que nous apprend l'histoire, c'est la multiplicité des schémas perceptifs, des supports d'échange, des valeurs et des pratiques humaines* », définition qui s'ajuste parfaitement au concept de néo-relativisme que Benoît XVI dénonce avec constance et méthode.

Si l'on y regarde bien, Descartes ne reconnaît plus ses héritiers, et sa méthode démontre que pour l'homme, à mesure que se réduisent les risques naturels, s'accroissent ceux qui viennent de ses propres activités.

Darwin reconnaîtrait-il les siens, qui prétendent se prévaloir des évolutions qui se sont produites sur des périodes quasiment géologiques pour justifier leurs triturations quotidiennes du vivant ?

Nous sommes en présence d'une nouvelle affaire Galilée, mais une affaire Galilée à l'envers, ou ceux qui jouent le rôle des adversaires de la vérité, ceux qui montrent ce dont est capable l'esprit humain en matière de résistance au réel, les conformistes de l'université de l'époque, ce sont maintenant des « experts » tout affairés dans leur domaine propre qui cèdent comme dit Jean Paul II, dans *Fides et Ratio*, « à la tentation d'un pouvoir démiurgique sur la nature et sur l'humain ».

En prenant acte du divorce qui se manifeste entre la rationalité et la raison (Finkelkraut), ou entre la « *rationalité véridique* » et la « *rationalité pragmatique* » (Ellul), l'humanité et en particulier les chrétiens doivent secouer le joug « *d'un sens de l'histoire* » suivant lequel comme disait Hegel : « *La raison ne peut s'éterniser auprès des blessures infligées aux individus, car les buts particuliers se perdent dans le but universel* », définition, rapportée par Finkelkraut, qui s'ajuste bien maintenant au rouleur compresseur développementiste, et qui conduit à considérer l'histoire « *non pas comme les anciens, un cycle de déraisons, et de crimes* » mais comme les « *modernes* » pour qui « *le mal n'est plus un scandale qui laisse sans voix et fait monter les larmes, mais une étape indispensable dans le laborieux processus de parturition du genre humain.* »

En citant Michel Foucault : « *l'épreuve décisive pour les philosophes de l'antiquité c'était leur capacité à produire des sages, au moyen âge à rationaliser le dogme, à l'âge classique à fonder la science, à l'époque moderne c'est leur aptitude à rendre raison des massacres ; les premiers aident l'homme à supporter sa propre mort, les derniers à accepter celle des autres* ». Finkelkraut montre la spécificité chrétienne du « Don des Larmes », tradition mystique, charisme de l'Esprit Saint, bienfait qui libère notre vie de l'égoïsme, en citant Saint Louis qui, sur la fin de sa vie, déplorant sa sécheresse de cœur, disait en litanie : « *au Sire Dieu, je n'ose requérir fontaine de larmes, ainsi me suffirait petite goutte de larmes à arroser la sécheresse de mon cœur* ».

Les chrétiens ne doivent-ils pas être en dehors de, à côté de « la force implacable de l'idée de bien social » que nous avons vu dans ses œuvres lors du siècle écoulé, mais qui s'est transformée de façon encore plus dangereuse parce que plus subtile, dans le mythe développementiste mondialisé, et être les témoins « hors idéologie, hors progrès, hors histoire » de « la flamme éternelle, intermittente, chétive mais vivace, jusque dans la nuit du monde, de la petite bonté ? et de se rendre compte (avec E. Levinas) de

« *l'incompatibilité foncière du spirituel et de l'idyllique* ».

Finkielkraut cite Peguy (et Arendt) à propos du divorce de la « promesse » et du « progrès » : promesse de ne laisser personne à la porte, et pourtant « *il suffit qu'un seul homme soit tenu sciemment, ou ce qui revient au même soit sciemment laissé dans la misère pour que le pacte Civique entier soit nul – aussi longtemps qu'il y a un homme dehors, la porte qui lui est fermée est une porte d'injustice et de haine* » et d'ajouter « *comment lorsqu'on est attaché à la promesse moderne de ne laisser personne à la porte du monde hérité, ne pas être anti-moderne* ».

Le don des larmes fut aussi revendiqué par Michelet (comme le montre Finkielkraut) à propos de l'assassinat du Duc d'Orléans en 1407, « *chaque homme est une humanité, une histoire universelle... et pourtant cet être, en qui tenait une généralité infinie, c'était en même temps un individu spécial, un être unique, irréparable, que rien ne remplacera. Rien de tel avant, rien après ; Dieu ne recommencera point. Il en viendra d'autres, meilleurs peut-être, mais semblables, jamais, jamais...* »

Cette notion « *Dieu ne recommencera pas* » démontre l'inanité de la foi moderne dans « *l'accomplissement progressif de l'identité du réel et de l'idéal* » c'est-à-dire d'un monde ou « *le bien s'inscrirait définitivement dans l'être* » et peut être notre époque nous commande-t-elle, poursuit Finkielkraut de délaisser une fois pour toute le philosophe (Hegel) qui assignait à la philosophie d'éliminer la contingence, pour celui qui seul contre son siècle conçut l'histoire comme « *une protestation d'amour* » (Il s'agit en l'occurrence d'une citation de Barthes, mais je ne vois pas en quoi tous les chrétiens ne pourraient se l'approprier).

Il faut préciser que cette démonstration raccourcie : le rouleau compresseur développementiste apparenté aux utopies dévastatrices du XXe siècle, utilise largement l'argument de Finkielkraut mais va au-delà, car celui-ci fait une large fresque de la problématique moderniste, mais s'il évoque l'écologie en général, il tient à rester dans sa spécialité qu'il évoque comme l'écologie de la langue, voire du silence, voire même, comme il le dit en épilogue, la nécessité de « *sauver l'obscur* »...

C'est avec en toile de fond les réflexions de J. Ellul sur le progrès (irrationalité des choix fondamentaux. Cumul indéfini) que j'ai mis en parallèle « *la force implacable de l'idée de bien social* » (Finkielkraut se réfère au personnage d'Ikonirikov de Vie et Destin de Grossmann, lorsqu'il dit : « *là ou se lève l'aube du bien, des enfants et des vieillards périssent, le sang coule* »...) avec le rouleau compresseur développementiste.

Et l'on peut s'interroger : le XXe siècle restera-t-il un « *monstre historique réfractaire à tout rangement dans la succession des époques* » ou bien une sorte de test des expériences qui nous attendent en effets de plus en plus massifs ? et ne faut-il pas faire

un rapprochement entre les envolées d'un Victor Hugo annonçant, prophétisant un XXe siècle de paix, de bonheur, d'opulence « *tous les railways qui paraissent aller dans des directions différentes, Pétersbourg, Naples etc... vont au même lieu. Le jour où le premier air-navire s'envolera, la dernière tyrannie rentrera sous terre...* » avec celle d'un Jacques Attali (on a les Victor Hugo qu'on peut...) évoquant 1989 comme aube du XXIe siècle, année qui vit à quelques mois d'intervalle la fin du dernier empire, les débuts du clonage, le surgissement d'internet, et qui dépeint l'homme nouveau ; « *léger, libre, hospitalier, vigilant, connecté et fraternel* », et ainsi, dit Finkielkraut, « *attend de la chute du communisme, du câblage de la planète et de la naissance technicisée, l'émergence d'un homme nouveau, angélique et fraternel* ».

Dans un hebdomadaire Familial Catholique, tout récemment, un dossier intitulé « en Asie, grande moisson pour la foi » où l'on trouve ce sous-titre : « l'Église en phase avec la modernité », avec cet argument entre autres « *l'Église parce qu'elle a su, avec Vatican II, faire son aggiornamento, propose l'Évangile dans un langage qui parle à l'homme asiatique d'aujourd'hui* ».

Il ne s'agit pas de mettre en cause l'aggiornamento de Vatican II, mais de rejeter l'espèce de transfert qui est effectué au profit d'une modernité, avec laquelle à l'examen concret, les chrétiens ont toutes les raisons de ne pas se sentir en phase, mais plutôt avec ses victimes, les paysans expropriés, spoliés, bastonnés quand ils prétendent faire valoir des droits, catapultés par dizaines de millions dans des mégalofoles par un système inhumain et inconscient de la catastrophe écologique en cours, dévastatrice à terme.

Le Christianisme qui parle à l'homme asiatique, mais aussi à l'Africain, l'Américain, l'Européen, l'Australien, ce n'est pas celui qui est en phase avec la modernité, c'est celui de Mère Teresa, c'est celui du Poverello...

Si le christianisme prétend être « en phase avec la modernité », il ne sera plus qu'un produit culturel d'exportation du monde occidental, au même titre que les autres traditions de pensées, ou religions des pays qui ont réussi à se doter d'une nouvelle puissance grâce à la révolution technicienne : il est remarquable en effet de voir émerger, resurgir, le confucianisme, l'hindouisme, les traditions japonaises, et surtout l'Islam, tous très « en phase avec la modernité » ; toutes convictions, mises en avant par les élites, par les jeunes générations, souvent comme étendard, comme emblème anti-occidental, et aussi souvent, par association, anti-chrétien ; et c'est ce que démontre bien Huntington (Le choc des civilisations) : « *l'attachement à son identité culturelle est en grande partie le résultat de la modernisation socio économique au niveau individuel, là où la dislocation et l'aliénation créent le besoin d'identités plus riches de sens, et au niveau sociétal, là où les ressources et la puissance des sociétés non-occidentales redonnent vigueur aux identités et à la culture indigène* ».

J'aborderai plus loin en détail la question du développement qui affublé de

divers qualificatifs utopiques : durable, humain, social etc... est un concept à manier avec prudence quand on mesure les phénomènes de récupération qu'il induit ; ainsi tout le monde en est partisan, à commencer par les multinationales et l'OMC, et même dans le camp d'en face, il trouve des zéloteurs chez les écologistes Alter mondialistes. En évoquant cette « tarte à la crème » comme LA SOLUTION, alors qu'actuellement elle a essentiellement une réalité dans des discours, et des recommandations et engagements internationaux très peu appliqués, et se situe au niveau du pour mille dans le taux global du commerce mondial, ne risque-t-on pas le piège du « mouvement permanent », de cette internationale du XXIe siècle qui, dit Finkielkraut, « ouvre, en clignant de l'œil, la porte sur l'inconnu » et « *répond, pourquoi pas* », « *réponse laconique et désinvolte, aux propositions incessantes que lui fait la technique (clonage - utérus artificiel etc...)* »

Dans le riche panorama qu'il dévoile, Finkielkraut a l'occasion de citer Hölderlin « *Mais là où est le péril, croit aussi ce qui sauve* » Pour que cette formule soit féconde, encore faut-il que le péril ait été identifié, que l'ennemi soit désigné, et c'est cette absence d'un ennemi désigné de façon claire (« il faut avoir un bel ennemi à vaincre » disait Saint Exupéry »), qui me paraît dominer dans les publications autorisées que j'ai évoquées, et m'amène à cette double mise en garde, à redouter d'avoir montré du doigt ce qui serait deux erreurs stratégiques majeures : ne pas avoir identifié la dérégulation libérale mondialisée comme péril majeur actuel pour le genre humain, et s'en prendre à ceux qui dans le monde et tout spécialement parmi eux beaucoup de scientifiques qui se mobilisent sur ces enjeux.

Il y a lieu de s'emparer du principe de précaution, non pas seulement comme le fait le Compendium, de faire une « *évaluation* », « *en face de situations où les données scientifiques sont quantitativement rares ou contradictoires, comme « orientation visant à gérer des situations d'incertitude »* mais à mettre en demeure, au besoin par voie judiciaire comme le font les Inuits d'Alaska à l'encontre du gouvernement des Etats-Unis, les décideurs de prendre les mesures qu'imposent les données scientifiques parfaitement claires, et qui ne paraissent contradictoires qu'à ceux qui tirent profit, et alimentent la contradiction.

Il y a là beaucoup plus qu'une question sémantique, de style, et je souhaiterais parvenir à faire passer un plaidoyer pour l'indignation, pour la colère et revendiquer le catastrophisme contre ceux qui utilisant ce terme comme étiquette sur le front des autres pour éviter de se confronter à leurs arguments.

« *La catastrophe* », écrit le philosophe JP Dupuy, « *a ceci de terrible que non seulement on ne croît pas qu'elle va se produire alors même qu'on a toutes les raisons de savoir qu'elle va se produire, mais qu'une fois qu'elle s'est produite elle apparaît comme relevant de l'ordre normal des choses. Sa réalité la rend banale. Elle n'était pas jugée possible avant qu'elle se réalise ; la voici intégrée sans autre forme de* »

procès dans le « mobilier ontologique » du monde, pour parler le jargon des philosophes... C'est cette métaphysique spontanée du temps des catastrophes qui est l'obstacle majeur à la définition d'une prudence adaptée aux temps actuels ». « En d'autres termes », conclut-il, « ce qui a des chances de nous sauver est ce qui nous menace ». Je crois que c'est cela l'interprétation la plus profonde de ce que Hans Jonas appelle « l'heuristique de la peur », la catastrophe, une fois réalisée passe en quelque sorte du statut d'impossible à celui d'inévitable...

Comme dit Finkielkraut, il y a « *une peur pensante* », et non pas obscurantiste ou frileuse, et celle-ci s'oppose à « *l'heuristique de l'audace* » « de Michel Onfray qui cherche à démontrer que « *seul est libre, sorti de l'état de minorité où le maintenaient les représentants sur le terrain de la crainte du diable et du bon Dieu, authentiquement vivant, l'homme qui n'a pas froid aux yeux et qui ne s'en laisse pas accroître...* »

En réalité, poursuit Finkielkraut « *les vertus viriles mobilisées contre la pétrifiante heuristique de la peur tiennent à la crainte viscérale, obsessionnelle de la mort. Cet homme, l'adversaire d'une éthique de l'empêchement, est en fait celui dont la mort fait claquer des dents, l'empêche de dormir. La longévité détrône l'éternité. Le médecin qui soulage remplace le prêtre qui sauve* » (vœux de santé et non de salut comme objectif prioritaire).

En réduisant la crise dramatique actuelle à l'hypothétique et à l'incertitude, on se met ainsi en mauvaise compagnie, avec ceux qui sont incapables de se mettre en paix avec leur propre mort, mais dont l'effort décisif, (dit Michel Foucault) « *est leur aptitude à rendre raison des massacres, à accepter la mort des autres.* »

Dans un film tout récent « *La folie des hommes* », qui retrace un « *Malpasset* » Italien en 1959, dans les dolomites : au moment de la mise en eau du barrage, la montagne s'effondre dans le lac, une gigantesque vague balaie les villages : 2000 morts. Seule une journaliste s'est opposée au projet, en s'appuyant sur des études qui démontrent le danger et c'est son histoire vraie que relate avec talent ce film (Michel Serrault, Daniel Auteuil, Laura Morante) de Renzo Martinelli ; et ce qui est bien mis en évidence, en face de la folie des hommes, c'est que cette jeune femme courageuse apparaît à la majorité des gens « raisonnables », exaltée, excessive dans son indignation, parfois maladroite ; elle travaille pour l'UNITA (journal communiste), mais l'un des seuls à l'avoir comprise, à la soutenir, c'est le curé du village, dominé par le gigantesque barrage, le plus grand d'Europe...

Nous l'avons vu, la raison se retourne contre le raisonnable, l'histoire des hommes et l'écologie tendent à converger, à se confondre, et comme dit Finkielkraut « *le décor est entré dans le drame, la météo fait l'actualité* », « *nous avons studieusement aboli avec le changement climatique, la ligne de partage entre les maux qui dépendent de nous et ceux qui n'en dépendent pas* » aussi pour que le brouillard s'éclaircisse, pour que « *la dignité de l'action humaine* », pour que « *la compréhension de l'histoire* » ne soient

pas détruites, pour avoir des réponses et aboutir ensuite à des indications utiles, concrètes, sur les remèdes, il faut établir une hiérarchie des facteurs qui interviennent dans cette situation complexe, il faut un cheminement qui parte de la réalité ; mon choix est de partir du fait du changement climatique, menace inconcevable, inacceptable, absolument, et d'en tirer logiquement les leçons, les conséquences.

A partir du constat qu'il n'y a pas d'accomodement possible, pas d'adaptation souhaitable à l'égard de ce péril, et que les solutions proposées par la technique ne feraient qu'aggraver le mal, on aura posé les bases d'une réflexion qui conduira à une remise en cause radicale du système dans lequel nous sommes entraînés.

I - Réalité du changement climatique et de l'implication humaine.

Ā°) Les rapports GIEC et leurs commentaires.

Je citerai trois éminents scientifiques français, qui ont publié des ouvrages de vulgarisation, reprenant en particulier des études et travaux de l'IPCC (Intergovernmental Panel on climate change) en français GIEC (Groupe intergouvernemental sur le changement climatique)

1°) Il s'agit de Bernard Tissot, auteur d'un livre paru en 2003, « *Halte au changement climatique* » (Ed Olide Jacob sciences).

Membre de l'académie des sciences, professeur à l'institut de physique du globe, président de la commission nationale sur la gestion des déchets nucléaires.

« Si l'on prend en compte l'ensemble des scénarios, on prévoit pour 2100 une élévation de température comprise entre 1,4 et 6° C, avec une valeur de 3°C comme la plus plausible. La valeur 2° C correspond à un scénario dans lequel les émissions chuteraient de 30 % par rapport au niveau actuel. Si au contraire la croissance de ces émissions se poursuivaient au rythme actuel, on atteindrait en 2100 une concentration dans l'atmosphère égale à 2 ou 3 fois le niveau actuel : on pourrait alors se trouver face à des scénarios de fort réchauffement (de + 4 à 5°C).

Dans l'ensemble des scénarios le niveau de la mer monterait seulement de 20 à 90 cm d'ici 2100 résultant surtout de la dilatation thermique des océans. Mais dans ce domaine, la fonte des calottes glacières, si elle devait se produire, serait lente, et le pire resterait à venir...

Avec haute probabilité, on anticipe d'importantes modifications de la physique de la basse atmosphère, entraînant davantage de phénomènes extrêmes. Dans les régions tropicales, on redoute une grande variabilité des précipitations, avec selon les régions, une sécheresse extrême néfaste pour l'agriculture ou des inondations considérables. Il existe en particulier des craintes de perturbation du régime des moussons, ainsi qu'une aridité renforcée au cœur des continents massifs en Asie centrale, en Afrique subsaharienne, au centre du continent nord américain. Nous en

observons probablement les effets en Afrique et en Asie centrale méridionale et les productions agricoles des grandes plaines américaines pourraient en être affectées... »

Sous le titre « des risques encore insoupçonnés par les décideurs », Bernard Tissot précise encore :

« Le plus inquiétant est peut-être la pénurie d'eau qui se dessine... la diminution des ressources en eau, ou stress hydrique, qui affecte déjà d'après le groupe intergouvernemental IPCC, un milliard 700 millions de personnes, risque d'affecter dans quelques décennies 5 milliards d'hommes et de femmes, surtout si l'on prend garde qu'une part notable des 2 à 3 milliards d'habitants supplémentaires sur terre naîtront dans les régions déjà menacées. Les conséquences directes peuvent concerner la non disposition d'eau potable, avec son cortège de maladie, l'agriculture et à terme tout l'environnement régional... »

Les mouvements de population, en direction des grandes villes déjà surpeuplées, pourraient prendre des proportions insoutenables... on a fait la guerre pour le pétrole et le charbon, on fera peut-être un jour la guerre pour l'eau... »

2°) Il s'agit de Paul Sadourny, auteur d'une étude sous le titre « Le climat est-il devenu fou ? » Edition Le Pommier

Ancien professeur à Polytechnique et Normale Sup, ancien directeur du laboratoire de météorologie dynamique, l'un des pionniers de la modélisation de l'atmosphère et du climat.

Sous le titre « sommes nous menacés ? » : *« Il ne fait pas de doute que nous vivons aujourd'hui la phase initiale d'un échauffement climatique qui va progressivement s'amplifier au cours du siècle qui s'ouvre et au delà. La source de cet échauffement est la production d'énergie par la combustion des carburants fossiles, principalement. Les réserves de ces carburants dans le monde ne sont pas connues de façon très fiable ; mais au rythme actuel d'exploitation, elles pourraient encore durer entre un demi siècle et un siècle. Il est peu vraisemblable qu'en l'absence d'actions spécifique, nous échappions à une élévation de la température moyenne du globe de l'ordre de 2 à 3° d'ici à la fin du siècle. Il s'agit là d'une modification considérable dans son ampleur et sa rapidité, sans exemple dans l'histoire naturelle du climat. Le passage de l'époque glaciaire, avec ses calottes de glace de plusieurs kilomètres d'épaisseur recouvrant le Nord de l'Amérique du Nord et toute l'Europe septentrionale, à l'époque actuelle, correspond à un réchauffement moyen, sur l'ensemble du globe d'environ 5°, et ce réchauffement s'est étalé sur environ 5000 ans.*

Pour la végétation, surtout pour les arbres et la forêt, l'échauffement par effet de Serre sera un plus grand traumatisme que ne le fut le réchauffement naturel post glaciaire : une forêt peut s'adapter sans problème à un changement climatique, s'il est

beaucoup plus lent que le temps de renouvellement des arbres qui la composent : la forêt migre alors vers des latitudes qui lui conviennent mieux, progressivement. Dans le cas d'un échauffement qui se produit sur à peine quelques décennies, une telle adaptation est tout simplement impossible.

Une élévation de température de plusieurs degrés par rapport au climat présent, c'est aussi une situation sans précédent dans l'histoire de l'homme sur la planète. Les conséquences locales seront entre autres, des événements extrêmes de plus en plus violents, de plus en plus fréquents ; tempêtes, cyclones, vagues de chaleur, pluies diluviennes, sécheresses, inondations.

Et n'oublions pas les nuisances sanitaires liées à l'échauffement, comme l'extension des maladies associées aux climats de type tropical (dysenterie, paludisme, dengue et autres).

Enfin, même si les scénarios les plus plausibles d'échauffement du climat sont relativement doux, il ne faut pas complètement exclure les évolutions plus catastrophiques ; la fonte des glaces de l'Antarctique Ouest pourrait faire monter le niveau des mers d'environ six mètres ; la fonte des sols gelés des hautes latitudes dégagerait une masse énorme de méthane, produisant un effet de serre additionnel et un échauffement supplémentaire »

Sous le titre : « Est-il encore temps et quelles mesures prendre » je cite encore « à l'heure actuelle, nous ne disposons ni des solutions de remplacement énergétique, ni de techniques qui nous permettraient de récupérer et de stocker les gaz émis. Une dynamique est lancée, que nous ne saurons pas contrôler avant longtemps »

Rapport publié en 2002.

3°) Il s'agit de Jean Louis Fellous, auteur d' « avis de tempête, la nouvelle donne climatique » Edition Odile Jacob sciences.

Président du comité national des satellites d'observation de la terre. Secrétaire du comité Français des recherches sur le changement climatique :

« Répétons-le, le rapport du GIEC, constitue la somme des connaissances les plus pointues admises par les meilleurs experts scientifiques existants, fondées sur les jeux de données les plus fiables, sur les résultats des modèles prédictifs les plus avancés, qui ont tourné sur les ordinateurs les plus puissants des États-Unis de l'Europe et du Japon. On ne peut prendre ces assertions à la légère les ignorer ou s'en désintéresser au profit de considérations à courte vue. Les gouvernements à qui ce rapport s'adresse ne peuvent plaider l'ignorance. Peu d'hommes politiques se risquent pourtant à en tirer les conséquences et à proposer à leurs électeurs des orientations qui en tiennent

compte. Une prise de conscience citoyenne est indispensable ».

4°) Il faut citer aussi les conclusions d'un rapport publié par trois instituts de recherche : britannique (Institute for public pollicy research) américain (Center for américain progress) australien (The Australia istitute), sous le titre Meeting Climate Change.

« Dans 10 ans le point de non retour sera atteint. Si l'on ne parvient pas à maitriser la température à un niveau moyen de deux degrés centigrades, le bouleversement de l'écosystème, la croissance de la désertification, l'augmentation des phénomènes extrêmes comme les ouragans et les inondations, provoquera un phénomène continu de tsunamis. Ceci devra se déclencher à partir du seuil de 400 cm³ par mètre 3 (400/1000 000) de CO 2 dans l'atmosphère (concentration passée de 1970 à 2000 de 315 à 370).

Compte tenu du fait qu'en matière d'émission de CO2, nous sommes passés annuellement depuis 1850, de 150 millions à 6,7 milliards, et de la persistance du CO2 sur une période de 70 à 100 ans , le bon moment pour tirer sur le frein d'urgence était hier ».

Ce rapport est publié début 2005

B°) Analyse des thèses contestant ou minimisant le changement climatique, et l'implication des activités humaines.

a) J'ai déjà fait mention de l'ouvrage le plus médiatisé, présenté comme best-seller mondial, celui de Bjorn Lomborg, sous le titre L'ECOLOGISTE SCEPTIQUE paru en 2004, où l'on trouve cette fameuse prophétie ; (page 202) « *Il y a de bonnes raisons de croire qu'il n'y aura pas d'augmentation extraordinaire du prix du pétrole* » ce qui est « gaguesque » quand on pense qu'à l'époque où il écrivait cette phrase, le pétrole était à 30 \$ le baril, et qu'il professe aussi (p 232) cette énormité : « *à 40 \$ le baril (soit moins d'un tiers de plus du prix actuel mondial) l'huile de schiste peut assurer la production des 250 années à venir* ».

Autre affirmation péremptoire (p 528) : « *Le réchauffement ne fera pas baisser la production alimentaire, ni augmenter la fréquence des ouragans ou l'impact de la malaria* »

Mr Allègre quand il a préfacé ce livre, évoquant la spécialité de statisticien de Lomborg, a pris quelque distance : « *Bien sur, ici ou là, je ne suis pas forcément d'accord avec ce qu'il dit et parfois sa vision est peut être trop empreinte de certitudes qui laissent parfois interrogatif* ». Et en effet le lecteur peut être perplexe, et s'agissant

des ouragans, songer à la Nouvelle Orléans, et à la série jamais vue, en cours au moment où j'écris ces lignes ; Mr Lomborg serait bien inspiré de regarder un peu plus en l'air que ses statistiques.

Quand au fond de son argument sur la question des énergies, il s'appuie sur la théorie d'un certain Julian Simon, économiste, selon qui « *La seule mesure objective de la rareté d'un bien est son coût. Le prix des matières premières rapporté à l'heure de travail a constamment baissé ; elles sont maintenant plus abondantes et plus accessibles que jamais ; le prix augmentant le substitut est trouvé, le progrès technologique est provoqué par la demande et de ressources et de services qu'il procure* ».

La faille de ce raisonnement est de sembler croire que cette théorie, qui vérifie et confirme une pratique, un phénomène actuel, restera valable à l'avenir, d'une manière permanente.

Elle tend aussi à faire l'amalgame et la confusion entre le qualitatif et le quantitatif ; en effet il y aura très probablement, grâce au progrès technologique, la possibilité d'augmenter la production pendant un certain nombre d'années, en revanche le substitut au pétrole lui est loin d'être trouvé.

Lomborg évacue la question, en ne traitant pas non plus le problème des déchets nucléaires, et en considérant la fusion comme acquise, alors qu'il s'agit au stade actuel d'une solution des plus hypothétiques.

Il ne fait par ailleurs aucune mention de l'utilité essentielle du pétrole comme matériau nécessaire à la chimie, et ne le considère que du point de vue énergétique.

Sur la question énergétique, qui est en fait le nœud du débat, on peut considérer qu'il se livre à un véritable escamotage : le sujet est baclé en quelques pages, l'essentiel du livre étant par ailleurs consacré à un catalogue des aspects positifs de la science et des techniques, et à une contestation indigeste et fastidieuse de l'implication des activités humaines dans un réchauffement climatique dont il reconnaît par ailleurs la réalité.

Cette réalité du réchauffement l'amène à considérer « *qu'il s'agit de s'atteler à ce problème de base et de tenter de définir quelle serait la meilleure solution possible pour le contrôler, mais sans demander à ces solutions aussi de contribuer à un changement fondamental de société* ».

On voit immédiatement la raison du succès médiatique de ce livre : il propose tout simplement la quadrature du cercle : régler le problème du réchauffement sans rien changer à nos petites habitudes...

Par ailleurs, puisque tout est ramené à une question de coûts, et de moyens techniques qu'on est disposé à affecter à ce problème, il faut selon Lomborg s'interroger sur les conséquences négatives que pourraient entraîner « *une régulation excessivement zélées de ces émissions.* »

(page 528) Il s'aventure à recommander : « *nous devrions être beaucoup plus ouverts à d'autres solutions de séquestration du Co2 (fertilisation des océans, envoi de particules de soufre dans la stratosphère, refroidissant la terre. Capture du Co2 venant des énergies fossiles pour les renvoyer et les stocker dans les formations géologiques)* » c'est à dire continuer à jouer les apprentis sorciers avec les expériences que nous menons grandeur nature avec la biosphère...

Après avoir étudié le livre de Lomborg et fait ces quelques commentaires, j'ai eu la bonne surprise de trouver dans le « Bluff technologique » (page 64 et suivantes) de Jacques Ellul une analyse détaillée de la théorie de Julian Simon, mentor de Lomborg ; Pour Ellul, Simon est un « non-conformiste d'une naïveté stupéfiante », dont il éreinte complètement la démonstration.

Je n'ai donc rien à ajouter ni à retrancher et renvoie à l'étude d'Ellul, beaucoup plus étoffée, qui règle ainsi son compte à Lomborg par anticipation.

Quand il décrit l'ouvrage de J. Simon (*croissance - démographie – ressources naturelles et niveau de vie*) on a l'impression qu'Ellul parle de celui de Lomborg : l'un et l'autre ouvrage contiennent un luxe, un étalage, un monceau de statistiques qui font grosse impression, et cela vaut la peine de citer ce commentaire d'Ellul : « *assurément pour lui (Julian Simon), être scientifique, c'est présenter beaucoup de statistiques, de graphiques, de pourcentages etc..., et son livre en est rempli. Mais un des aspects les plus intéressants, c'est précisément le fait que les statistiques et les graphiques insérés dans des raisonnements faux se servent à rien. C'est une constatation qui me paraît significative : les données exactes ne suffisent pas à faire la science ; Il faut des hypothèses justes et des raisonnements corrects* »

Il y avait un « besoin » de discours optimiste, appuyé par une démonstration pseudo-scientifique. L'absurdité des raisonnements, les énormités dont ils sont émaillés n'ont pas empêché un succès médiatique qui tient vraisemblablement à ce que la plupart des gens qui parlent de ces thèses le font par oui dire, sans les avoir eux mêmes étudiées.

b) Pour faire une synthèse des opinions contestant les thèses écologistes il est utile également de se référer à l' »Empire écologique « (Pascal Bernardin) (Ed ND des grâces).

-

Ce livre connaît quelques succès auprès des milieux « catho-intégriste ».

Paradoxalement il met en cause l'Écologie comme instrument d'un complot mondialiste, car en fait les problèmes liés au changement climatique seraient grossis et travestis pour manipuler la conscience des masses, et justifier ainsi un gouvernement mondial.

Cette vision machiavélique et manichéenne interdit tout dialogue, disqualifie par avance les arguments adverses, entraîne une attitude de type « tour d'ivoire ».

Le Christianisme y est en outre fourvoyé avec des arguments comme « *Le système terre n'est pas fini* » puisqu'il y a d'un côté « *le rayonnement solaire, et de l'autre la divine providence* », « *Dieu gouverne tout* » en particulier « *selon St Thomas D'Aquin, les élections et les volitions des hommes* » et ajoute Bernadin « *l'imagination et l'industrie humaine* », comme si l'imagination et l'industrie humaine échappaient au péché originel !

Sur la question énergétique, qui est finalement le point d'achoppement pour évaluer la qualité des arguments, le point central à considérer, Bernardin est sur la même longueur d'onde que Lomborg : la théorie de Julian Simon totalement monétariste, et la certitude que tous les problèmes seront résolus par le haut, par la technique, et que la fusion nucléaire deviendra sans contestation possible une réalité exploitable.

Pour conclure sur ces deux ouvrages, la faiblesse de ces arguments vient conforter les positions alarmistes sur le changement climatique, et leur impact médiatique n'a d'explication que dans le besoin naturel de sécurité de l'humain.

II – FUITE EN AVANT DANS UN ENGRENAGE QUI PARAÎT NON MAITRISABLE. INERTIE DES DÉCIDEURS.

A - Synthèse de la question énergétique. Absence de substitut aux énergies fossiles. Un abîme de difficulté attend l'humanité au jour prochain de l'épuisement du pétrole.

Pour bien saisir toute la problématique, il faut intégrer à la fois le fait du changement climatique, dont la réalité n'est plus sérieusement contestée, mais aussi le fait que le substitut aux énergies fossiles présente actuellement d'énormes difficultés sous des aspects divers : je renvoie ces questions techniques aux bons auteurs, en résumant ce qui est actuellement la situation :

- L'énergie atomique, qui représente actuellement 6 % de la consommation totale, du fait de la limite de stocks d'uranium à une durée d'un siècle, et de l'énormité du problème des déchets, ne peut être considérée comme une bonne solution, même si elle

présente l'avantage de ne pas émettre de CO₂.

- La fusion thermonucléaire est une ambition, encore à l'état de peau de l'ours (souvenons-nous de Creys-Malleville, filière abandonnée après que des sommes colossales y ont été englouties) et ne résoudrait pas en tout état de cause tous les problèmes du fait de l'extrême concentration de la source d'énergie et aussi de la persistance du problème des déchets.
- En outre, il est nécessaire au préalable de trouver un nouveau matériau de confinement, qui doit être à la fois étanche et poreux (ce qui est un peu la quadrature du cercle). Ce n'est que si ce matériau est trouvé (ce qui n'est pas du tout certain) que les travaux d'Iter qui visent à réaliser la fusion, pourront déboucher sur une application pratique. La somme des difficultés est telle que les experts estiment qu'il ne faut pas espérer (dans l'hypothèse favorable) une application avant un siècle. Il faut se rendre compte que l'épuisement du pétrole « facile » sera intervenu entre temps, et pourrait engendrer de tels bouleversements qu'ils feraient eux-même obstacle à la progression d'une recherche qui nécessite d'énormes moyens et une collaboration internationale (aléatoire en période de troubles)
- Pour l'hydrogène, qui permet d'alimenter des piles à combustible, on ne sait pas actuellement produire de l'hydrogène, qui n'existe pas à l'état naturel, sans dépenser plus d'énergie que ce gaz ne peut en procurer ensuite.
- Les énergies renouvelables restent à un stade marginal. Elles ne peuvent être que des solutions partielles, couplées à une réduction drastique de la consommation, car elles posent des problèmes d'échelle : à titre d'illustration, s'il fallait alimenter la planète avec du bio-carburant (huile de colza etc...) au niveau des besoins actuels, il faudrait mettre en culture 4 fois la totalité des terres cultivables actuelles mondiales... Même problème d'échelle pour le solaire ou les éoliennes (il faudrait en installer par dizaines de milliers, couvrir des surfaces de capteurs solaires etc...)

La mise en pratique de ces énergies renouvelables sera en outre, si elle est décidée enfin à grande échelle, contrariée par l'urbanisation galopante et incontrôlée, car la mise en application de ces énergies est plus facile dans un habitat non concentré.

Une synthèse de la question énergétique ne serait pas complète si l'on omettait de mentionner la question fiscale qui a une importance considérable ; compte tenu de l'importance des taxes prélevées notamment sur les produits pétroliers, l'Etat se voit dans la nécessité d'encourager ou au moins de ne pas décourager la consommation de ces produits, pour assurer la régularité de ses recettes et notamment le financement d'un système d'assistance de plus en plus lourd, censé faire face au chômage de masse, censé répondre à la crise générale de l'emploi induite précisément par un système générateur de surconsommation énergétique. Ainsi la boucle est bouclée, le piège

refermé et l'engrenage en place.

B°) Fuite en avant. Engrenage irrésistible.

1°) Scandaleuse explosion des transports

- Depuis les années 70, ce secteur qui relevait traditionnellement de la tutelle de l'Etat, est entré dans une phase néo-libérale.

Par la double action de la dérégulation et du prix faible du carburant, une pression s'exerce sur le coût du transport, le maintenant à un niveau très bas, favorisant une véritable explosion des transports, sans aucune prise en compte des effets négatifs sur le plan social, environnemental, urbanistique.

Il s'ensuit notamment, comme effet pervers, une délocalisation de toute l'activité industrielle (puis des services) permettant au capitalisme sauvage qui prospère à l'ombre des systèmes politico-mafieux qui régissent sur la majorité des pays du sud-Est asiatique de s'enrichir sur les dépouilles de nos économies.

- **Le transport routier** a été le premier à être dérégulé. Les méthodes de gestion dites « zéro stock », « flux tendu », « juste à temps » conduisent à multiplier les transports pour suivre au plus près l'utilisation des marchandises : la charge de la gestion des stocks est transférée au profit de la circulation d'un flux ininterrompu de véritables « stocks roulants ».

Même à l'intérieur de notre continent, la noria des poids lourds est hallucinante alors que nos voies actuelles, très développées, sont en voie de saturation, on annonce encore de la croissance de ce transport : lorsqu'on examine concrètement la nature réelle de ces échanges les exemples d'absurdités fourmillent : pourquoi 800 tonnes d'œufs sont-ils envoyés de France en Italie, alors que le même tonnage, produit en Italie, est expédié en France ? est-il raisonnable d'expédier en Espagne la tourbe de Lettonie ? Un livre entier ne suffirait pas pour exposer l'irrationalité de ce système, sans compter que des marchandises voyagent uniquement pour des questions de détaxation, et reviennent pour être commercialisées dans leur pays d'origine.

Les ingrédients d'un pot de yaourt aux fruits peuvent parcourir jusqu'à 3500 km avant d'être rassemblés. Des pommes de terre récoltées en Allemagne sont épluchées en Italie pour retourner être vendues à leur point de départ, de même pour des crevettes danoises épluchées au Maroc ! Au sommet de Nice, conférence Européenne réunissant tous les chefs d'Etat, on avait fait venir à Nice les fleurs d'Israël ! Ce qui induisait bien les méthodes qui se mettaient en place dans le contexte technocratique et mercantile du système Européen etc...

La SNCF doit développer le ferroutage : bonne idée, cela lui permettra peut-être de mettre sur les trains les camions du Sernam, qu'elle utilise désormais pour ses

transports de bagages : vous ne le saviez peut-être pas : la SNCF est le plus gros transporteur routier de France : quand vous mettez votre valise en « bagages accompagnés », elle voyage en camion et vous attend à l'arrivée (tout cela pour se « dégraisser » en manutentionnaires – on « dégraisse » et on pollue, et on gaspille le pétrole...)

- L'automobile particulière

La déification du droit au transport est manifeste sur le plan de la psychologie individuelle : l'automobile, cette espèce de prothèse à 4 roues à laquelle tout individu a droit – il est impossible de prendre un quelconque recul à l'égard de ce postulat, et de poser la question suivante :

Il y a actuellement de l'ordre de 800 millions de pots d'échappement sur la planète, avec les conséquences écologiques que l'on connaît, est-il possible qu'il y en ait deux, trois, quatre milliards ? Si la réponse est non, comme je le crois, comment les pays où il y a une ou plusieurs voitures par foyer peuvent ils se justifier ?

Sur ce thème, Cédric Philibert, journaliste scientifique spécialiste des questions d'énergie et d'environnement (conseiller du cabinet de Brice Lalonde de 88 à 90) écrivait en mars 1990 dans un ouvrage très documenté sous le titre « la terre brûle-t-elle ? » :

« Un monde de 8 milliards d'habitants qui disposeraient de 4 milliards de véhicules est un cauchemard de climatologue. A moins de plaider qu'un chinois à moins droit qu'un européen à disposer et utiliser une voiture, sauf à compter sur l'armée nationale populaire pour réprimer dans le sang les aspirations des chinois à vivre à l'occidentale, nous devons convenir que l'occident, en passe de voir ses valeurs triompher presque partout dans le monde, doit d'urgence fournir au reste de l'humanité d'autres modèles de modernité et d'art de vivre que le monopole de la voiture individuelle ».

Dans ce domaine, on est conduit à constater que l'humanité a été prise dans un engrenage, et que loin de chercher à en sortir, elle s'y enferme avec zèle et application dans l'erreur.

C'est ainsi qu'on a laissé le marketing faire la loi, alors qu'il était possible d'agir dans le sens d'une économie importante : il y a une vingtaine d'année que le concept d'un véhicule ultra léger, pouvant emmener 4 passagers dans des conditions excellentes de confort, avec une consommation n'excédant pas 1,6 l au 100 km, a été mis au point. Ce dossier dort dans les placards, tandis qu'on a utilisé les améliorations de rendement des moteurs pour accroître la masse et les performances des véhicules, ainsi nos VL (véhicules soit-disant légers) atteignent fréquemment la taille de petits autobus et leur poids.

- Le transport aérien a lui aussi été dérégulé.

De véritables ponts aériens acheminent les touristes dans des stations standardisées dans le cadre d'une exploitation de plus en plus artificielle du tourisme et de l'exotisme avec de plus en plus de nuisances au milieu naturel. Il faut se représenter qu'il y a actuellement en permanence 250 000 humains en l'air, 24h sur 24, et que ce chiffre est en augmentation constante ainsi que la capacité des avions.

En regard des problèmes environnementaux, de pollution de l'air que nous respirons, de disparition de la couche d'ozone, d'élévation de la température, l'explosion du transport aérien (+ 15% en 2004) ne se fait-il pas dans un contexte de futilité absolue ?

L' A 380 embarque 120 000 litres de kérosène dans ses ailes : c'est intéressant : 120 000 litres pour les nouveaux riches de la Chine qui vont venir skier à Tignes, 120 000 litres pour emmener voir ailleurs s'ils y sont, les esseulés de notre société atomisée, les stressés surbouqués du monde actif qui courent chercher des clients au bout du monde, les enfants gâtés du 3^{ème} 4^{ème} âge qui vivent souvent assez grassement en ponctionnant une part léonine de la richesse produite, au détriment des actifs qui eux n'auront plus cette chance à l'heure de leur retraite.

Cela nous amène à faire le constat de l'impuissance des décideurs, mais au préalable de mettre en cause la théorie libre échangiste.

2°) Effets du libre échangisme (et de ses corollaires : consommation énergétique et mécanisation)

Les bases du libre-échange, la théorie des coûts comparatifs de Ricardo et la fameuse destruction créatrice de Schumpeter, sont désormais contestées : une nouvelle analyse, se fondant sur le quasi revirement d'un des pères de la théorie : Paul Anthony Samuelson, est obligée d'émerger, pour prendre en compte les effets négatifs imprévus de cette théorie.

Dans une tribune du Monde, le 3 mai 2005, Henri Bourguignat, professeur à Bordeaux-Montesquieu déclare « *mais un doute s'insinue au fur et à mesure que le débat sur les délocalisations s'amplifie, et que certains types d'emplois disparaissent ou sont transférés à l'étranger, y compris dans les services : le jour n'est pas loin où l'on s'interrogera pour savoir si le rétrécissement de la base productive liée au libre-échange n'est pas un des facteurs cachés de la montée du chômage. Sur le plan théorique, des voix se font entendre pour remettre en cause le paradigme du libre-échange qui pourrait préoccuper pour l'avenir* »

Cette analyse montre en fait que les nouveaux venus (la Chine, l'Inde, le Brésil, les « économies continent ») n'acceptent ou n'accepteront plus la règle du jeu, ne joueront plus les façonniers des pays plus anciennement industrialisés, et qu'il s'ensuivra, (en fait s'ensuit déjà) toute percée technique étant instantanément imitée sinon copiée, à la fois le rétrécissement de la base productive constaté actuellement, mais aussi une instabilité permanente des économies par le fait d'un dumping permanent généralisé.

Le professeur H. Bourguignat est dans le doute, marche sur des œufs : le titre de l'article est à l'interrogatif : « *un libre échange au dessus de tout soupçon ?* » et la formule « *il n'est pas loin le jour ou l'on s'interrogera* » marque l'hésitation que l'on retrouve jusque dans sa conclusion : « *sans doute ne s'agit-il pas de chercher à substituer au libre échangisme, purement et simplement, le paradigme du protectionnisme qui, aujourd'hui encore, manque de crédibilité. Néanmoins, l'un des défis majeurs des années à venir sera celui de la recherche des voies et moyens du bon dosage de l'ouverture internationale, et de l'autodétermination économique locale (nationale ou régionale)* ».

Comme déjà indiqué, c'est un des pères de la théorie du libre échange (Samuelson) qui dans un article publié en 2004 (journal of economics perspectives) déclare que le principe des coûts comparatifs peut aussi bien servir à « *contredire qu'à confirmer les arguments du courant majoritaire des économistes partisans de la globalisation* ».

Cette remise en cause est donc fondée sur le constat d'un rétrécissement de la base productive dans les pays plus anciennement industrialisés, mais va conduire inévitablement à une remise en cause plus globale, incluant les corollaires du libre échangisme : sur-consommation énergétique du fait particulier de l'explosion des transports, fuite en avant mécanisante du fait de l'absence de considération des aspects environnementaux.

Concrètement en effet, le nouveau système qu'il faudrait substituer au libre-échangisme, et le moyen visant à introduire une « autodétermination économique locale » en restent au stade de l'interrogation.

En réalité, si les économistes en restent au stade de l'interrogation, ne serait-ce pas précisément parcequ'il n'y a pas de réponse possible, pas de solution à l'intérieur d'un système qui repose sur l'idée que tous les paramètres (sociaux, économiques, environnementaux) sont monétarisables, et qu'en revanche « *l'autodétermination économique locale* » reconnue souhaitable par notre professeur, impliquerait la reconnaissance de notions non monétarisables, comme la vie de l'homme, la qualité de l'air, la biodiversité etc...

Pour en revenir à l'exemple des transports (domaine majeur dans la consommation énergétique 65 % de la consommation pétrolière en France) la théorie libre échangiste présente leur accroissement comme inévitable : elle prétend qu'il suffirait de monétariser convenablement les coûts externes négatifs (humains, environnementaux, urbanistiques) et de les « internaliser » dans le coût des transports.

En réalité, les impacts de ces transports ont un coût social et politique éventuellement infini, et cela nous ramène à la question éthique, où l'on peut s'accorder avec E. Kant (fondement de la métaphysique des mœurs) « *dans le règne des fins, tout a un prix ou bien une dignité* » « *ce qui, a un prix peut aussi bien être remplacé par quelque chose d'autre, à titre d'équivalent, au contraire, ce qui est supérieur à tout prix, et par suite n'admet pas d'équivalent, c'est ce qui a une dignité* » (arguments université d'été 2004 d'Attac sur les transports)

Constater l'impossibilité de faire entrer certaines valeurs dans le secteur marchand, revenir à la primauté du politique sur l'économique, appliquer le principe de précaution, n'est ce pas introduire dans la mécanique économique des notions passablement perdues de vue comme la mesure, la frugalité, la patience (laisser du temps au temps !), pour ne parler que de ce qui touche de plus près l'économie. Ne serait-ce pas constater la nécessité urgente de réduire la consommation énergétique et aussi, en réintroduisant le facteur humain, faire une démarche critique à propos de la destruction de l'emploi consécutif à la mécanisation.

C'est une démarche consternante, fastidieuse, pour tout dire « la prise de tête » et cela vous « déchire » de tenter par quelques exemples d'illustrer l'impatience, la démesure, l'excès de nos comportements, et la « globesité » qui menace la minorité chanceuse de l'humanité qui a besoin pour vivre de ses 20 à 40 litres d'équivalent pétrole par personne et par jour, et se de se mouvoir dans un univers de plus en plus robotisé.

Toute innovation doit être immédiatement rentabilisée, on l'a bien vu avec les applications commerciales du génie génétique et aussi avec le déferlement du portable, faisant fi des mises en garde au sujet des ondes-ultra courtes, et de leur action possible sur le cerveau, particulièrement celui en formation des jeunes générations.

Le dernier Airbus pèse 580 tonnes dont 120 tonnes de kerosène. Y aura t-il une nouvelle génération : 1000 tonnes dont 250 de kerosène ? pourquoi pas, si les « experts » du marketing y sont favorables...

Est-il utile de faire tourner deux tranches de centrales nucléaires pour les seules « veilles » de nos appareils domestiques ? etc... La mécanisation atteint des niveaux d'utilité nuls voire inférieurs aux outils manuels : l'aspirateur portable rechargeable sur le réseau electro-nucléaire est plutôt moins efficace qu'une peloune servie par un

balaitou (voire une pellounette servie par un balaitounet)...

La mécanisation triomphante ennoblit toute activité : le balayeur harnaché de son souffleur portable, avec son look de cosmonaute, travaille deux fois moins vite qu'avec un bon balai, et assourdit tout le quartier avec un bruit de turbine d'hélicoptère.

La dérive mécanisatrice qui submerge donc tout, jusqu'aux « techniciens de surface », n'échappe pas au retrécissement de la base productive : les équipes de balayeurs sont de plus en plus remplacés par des engins motorisés avec leurs super-aspirateurs (20 litres de gasoil pour aspirer une cinquantaine de mégots...)

Sur le bord des routes, des super tracteurs à bras hydrauliques, moteur de 200 CV Din, coupent quelques herbes folles sur un talus ; le cantonnier, quand il en reste, n'a plus sa faux et son rateau, mais son tracto pelle et son camion benne de 23 tonnes.

Nous touchons, manifestement du doigt le point où notre société a atteint enfin sa libération, la rupture avec l'antique malédiction de la pénibilité du travail : et nos philosophes du « Progrès en marche » de déduire, sous les applaudissements des médias, imparables : la Bible n'est que baliverne...

Voient-ils plus loin que le boût de leur nez ? Que pensent-ils de nos énormes zones commerciales à la campagne, qui stérilisent la terre arable en parking, imposent l'automobile, vident les centres ville en tuant le commerce de proximité, et maintenant se « dégraissent » en caissières au profit des machines à scanner ?

L'infatuation mécanisante ne fait pas que détruire les emplois, elle tue la sociabilité. L'individu parcourt désormais le paysage dans son bocal à 4 roues climatisé, le piéton disparaît en même temps que la sécurité urbaine.

La désertification rurale, issue de cette mécanisation vorace en pétrole pose autant de questions, auxquelles il faudra tôt ou tard apporter réponse autre que celle des privilégiés que nous sommes, dont l'œil s'arrondit et qui objectent au choix « on ne va pas tout de même revenir en arrière » « on ne va pas revenir au moyen âge ».

L'homme, le vrai, celui qui n'est pas « que un grand garçon », qui utilise men-expert antirides, se parfume Guerlain, et dont le profil viril émerge du cockpit d'un yacht de 35 m, n'est il qu'une émule d'Atila, qui aurait éliminé tous ses compagnons et conduirait un quadriga composé de tous les chevaux de Camargue ou de Mongolie ?

Toute cette machinerie qui élimine l'emploi manuel et crache son Co2, détruit la couche d'ozone vitale, ne doit elle pas être remise en cause, analysée finement ? La vision d'un travail manuel obsolète que véhicule le tsunami publicitaire, n'est elle pas celle des cataractes de barils de Pétrole, et des millions de bras balants qui badent

devant toutes ces splendides mécaniques ?

Très peu d'individus s'épanouissent vraiment dans le loisir, les désoccupés volontaires ou non, vont généralement chercher à s'investir dans des travaux souvent manuels et éreintants, ou sombrer dans la déprime et les paradis artificiels. Le loisir lui-même, pour un grand nombre, est fait de « travaux » sportifs herculéens.

A l'heure ou l'extension des phénomènes émeutiers des banlieues sonne comme un avertissement du destin des mégalo-poles, il serait grand temps de poser, sans tabous, la question de tous ces désoccupés qu'engendre l'évolution de la mécanisation, de la robotisation, de la délocalisation.

En septembre dernier, je traversais le vignoble bordelais en diagonale de Bergerac à Arcachon : pas un vendangeur : que des machines à vendanger enjambant les rangées, et pendant ce temps les « jeunes » brûlaient tout ce que leur tombait sur la main...

N'y a-t-il pas lieu de s'interroger ?

Viviane Forrester a décrit avec précision en 1998, dans « l'horreur Économique », toutes les conséquences d'une crise générale de l'emploi qui découle de la révolution technologique, et que les politiques s'acharnent à ne pas reconnaître en perpétuant d'une manière mythique l'ancien système de plein emploi.

« Le chômeur aujourd'hui n'est plus l'objet d'une mise à l'écart provisoire, occasionnelle, ne visant que quelques secteurs : il est désormais aux prises avec une implosion générale, avec un phénomène comparable à ces raz de marée, cyclones, tornades, qui ne visent personne, auxquels personne ne peut résister. Il subit une logique planétaire qui suppose la suppression de ce que l'on nomme le travail, c'est-à-dire les emplois »...

« Dans quels rêves nous maintient-on à nous entretenir de crises à l'issue desquelles nous sortirions du cauchemar ? Quand prendrons-nous conscience qu'il n'y a pas de crise, ni de crises, mais une mutation ? non celle d'une société, mais celle, très brutale, d'une civilisation ? Nous participons d'une ère nouvelle, sans parvenir à l'envisager, sans admettre ni même percevoir que l'ère précédente a disparu »...

Viviane Forrester décortique avec minutie l'incapacité des politiques, la vanité de leurs discours, l'anachronisme de leurs politiques artificielles, de leurs bricolages, de leurs stratagèmes pour maintenir en vie le tabou du plein emploi ; ces artifices sont au mieux des antalgiques, mais n'éviteront pas les effets pervers, comme de détourner l'accusation vers des questions accessoires comme le racisme ou le religieux.

Comment ne pas faire le rapprochement, à la lecture des réflexions indignées, pathétiques et lucides à la fois qu'elle faisait voici huit ans, avec la situation angoissante de nos jeunes générations, tous nos jeunes, (et pas seulement les « enfants de ces lieux perdus », les banlieues) : « *A voir comment on prend, on jette les hommes en fonction d'un marché du travail erratique, de plus en plus imaginaire, comparable à de la peau de chagrin, un marché dont ils dépendent, dont leurs vies dépendent, mais qui ne dépend plus d'eux. A voir comme déjà, si souvent, on ne les prend plus, on ne les prendra pas, et comme ils végètent alors, jeunes en particulier, dans une vacuité sans bornes, donnée pour dégradante, et comme on leur en veut de cela, à voir comment à partir de là, la vie les maltraite, et comme on l'aide à les maltraiter ; à voir qu'au-delà de l'exploitation des hommes, il y avait pire : l'absence de toute exploitation, - comment ne pas se dire que non exploitables, pas même exploitables, pas du tout nécessaire à l'exploitation, elle-même inutile, les foules peuvent trembler, et chacun dans la foule ? »*

« *Alors, à la question, « est-il utile de vivre si l'on est pas profitable au profit ? » celle même écho d'une autre : « faut-il mériter de vivre pour en avoir droit ? » sourd la question insidieuse, l'effroi diffus, mais justifié, de voir les êtres humains en grand nombre, ou même de voir le plus grand nombre tenu pour superflus, non pas subalternes, ni même réprouvés : superflus. Et à partir de là nocifs. Et par là ... »*

Ainsi les corollaires du libéralisme Ricardien se sont enrichis ; avec la révolution des transports et de la cybernétique se sont invités des éléments imprévus, en lien les uns avec les autres, comme le changement climatique, et le rétrécissement de la base productive provoquant chômage massif et délocalisation permanente.

À la crise environnementale s'ajoute donc la tragédie sociale, et aussi une croissance de l'instabilité psychologique des hommes, un amoindrissement humain, qui peut s'expliquer par le fait de la disparition de la « pensée qui médite » qu'Heidegger, (cité par Finkielkraut) oppose à la « pensée qui calcule ».

Cette pensée qui médite, se référant « *aux soins délicats, à la longue patience des vieux métiers, l'attente que le grain germe et que l'épi mûrisse* » « *penser est peut être du même ordre que travailler à un coffre* », et cependant dit Heidegger « *l'homogénéité s'installe, par l'assujettissement de la réalité sensible à la rigueur du calcul. La substitution généralisée du digital au sensible. Il n'y aura bientôt plus que des arts numériques. Ce qui menace, dans un monde quasi exclusivement peuplé de manipulateurs de symboles (ce qu'il restera aux humains des temps nouveaux dont la seule notion du travail manuel sera le bout de leurs doigts avec lequel ils appuient sur des touches pur jouer avec des symboles) ce n'est pas la disparition de l'intelligence, c'est son abêtissante hégémonie, c'est son impérialisme sans frontières, et la disparition conjointe de ce qui, dans l'être comme dans la pensée, rumine et résiste à*

son activisme perpétuel ».

Le « Mammifère omnivore » qui s'étend à ces lignes « auto » destructrices, lui aussi comme tout un chacun, touriste consommateur, et vice versa, s'interroge : « y a-t-il plus de noblesse d'âme à souffrir la fronde et les flèches de la nature outrageante, ou s'armer contre une mer de douleur et l'affronter par une révolte », c'est ce que se demandait Hamlet après avoir posé son « to be or not to be » qui prend désormais pour notre société, chaque jour un peu plus, une pertinence particulière.

3°) Autres conséquences du libre échange mondialisé : l'agriculture mondialisée, avec ses corollaires : exode rural, explosion des mégapoles – dépendance énergétique - OGM .

Depuis les années 50, avec ce qu'on a appelé la « révolution verte » et l'apparition des premiers bidonvilles (les fameuses favelles de Rio)

Par l'effet d'une concurrence inégale : d'un côté les monocultures industrialisées utilisant les méthodes chimiques, pharmaceutiques, biotechniques, et aussi une mécanisation à outrance vorace en énergie, et d'un autre côté l'agriculture traditionnelle.

Étant donné les avantages à court terme de l'agriculture intensive et des subventions dont elle bénéficie, les communautés traditionnelles où prédominent encore les petites et moyennes exploitations familiales, sont balayées comme par un cataclysme. Des populations entières sont déracinées et jetées dans les taudis des villes.

C'est ainsi que les bidon-villes croissent à un taux supérieur de 16 fois à l'augmentation de la population mondiale. L'ensemble des mégapoles du monde connaît un taux d'accroissement considérable (Mexico – Shanghai etc...). Sachant que par surcroît, l'exode se fait généralement en direction des bords de mer, cela laisse présager un impact encore plus grand sur le nombre de victimes de l'augmentation prévisible du niveau des eaux et de l'intensité des effets climatiques (d'après Paul Sadourny, augmentation au minimum de 50 cm en un siècle).

Nous avons aujourd'hui de l'ordre de 700 millions de personnes dans les périphéries urbaines, vivant dans des conditions déplorables. Par l'effet pervers de la productivité et du libre échange, les 3 milliards qui restent aujourd'hui dans l'économie rurale traditionnelle, vont ils être propulsés sur les villes pour se calquer sur la structure des pays dits développés, créant un exode rural supplémentaire se chiffrant par centaines de millions, voire milliards de personnes : ceci est en train de se produire, c'est en cours en particulier en Chine (+ 3 millions en plus par an à Shanghai) car le système enfermé dans sa logique mercantile, reste sourd et aveugle.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres conséquences néfastes de l'agriculture intensive et mécanisée, notamment au niveau des problèmes de pollutions par les engrais et pesticides, et la stérilisation des sols, qui font l'objet de nombreuses études et de cris d'alarme, sans que soit vraiment remis en cause le fonctionnement de ce système soumis au lobbying de l'agro-alimentaire.

Ce qui est étonnant, dans le discours dominant, c'est que le problème de la faim paraît avoir été résolu, grâce au progrès, d'une manière quasiment définitive, et que l'on ne mène aucune interrogation sur le point de savoir comment cela se passera, le jour où on ne pourra plus fournir à nos exploitations sur-mécanisées les dizaines, voire les centaines de tonnes de pétrole que chacune d'elle utilise chaque année. (Le fermier du Middle West, peut cultiver à lui tout seul 5000 ha avec une machine qui engloutit ses 200 litres à l'heure de gaz oil. Il enverra ses récoltes, réalisées ainsi grâce au pétrole à vil prix, et par surcroît à un système de subventions, inonder les marchés à des conditions de dumping, favorisant le torpillage de l'agriculture locale vivrière, acculant les paysans de pays pauvres à la faillite (à cause du niveau des prix et/ou de la sécheresse induite par le changement climatique).

Sans sortir du sujet, passons à un autre registre :

Nous sommes d'un pays façonné par des paysans ; c'est une réalité que j'ai personnellement mis du temps à comprendre, n'ayant aucun paysan dans ma généalogie connue ; maintenant cela me pénètre de plus en plus, et comme tout un chacun, puisqu'aussi bien les circonstances familiales n'amènent dans moult régions du terroir.

C'est ainsi que nous sommes arrivés mon épouse et moi même tout récemment à Arconcey, en côte D'or, - où nous avons été hébergés chez François Doret, dans sa grande chambre d'hôte confortable et pittoresque avec sa mangeoire restée en déco le long du mur, mise en valeur par un éclairage indirect, et où Mme Doret nous a régalaé avec le rôti de Charolais venant de l'élevage de son fils, qui a pris la succession de son père.

Mr Doret, cultivateur en retraite, a la plume élégante, et de l'amour à revendre pour son village ; avec l'aide des ses amis, il a réalisé avec brio « UN SIECLE DE L'HISTOIRE d'Arconcey 1901-2000 » dont le parcours riche en détails très utiles et d'anecdotes est un véritable bonheur, avec quelque chose de poignant en même temps.

Dans la préface de cette monographie s'exprime Jean-François Bligny (connaissance et traditions Pouilly en Auxois), il nous dit : « *Je les remercie spécialement de m'avoir replongé dans l'Arconcey de la guerre et de l'après guerre, avant que la mécanisation, le rendement, la mondialisation, ne bouleversent notre vie rurale* »

Il ajoute aussi « *François Doret et ses compères ont monté cela comme ils l'ont senti et ces pages sont très naturelles. Ce sont presque des histoires de veillées dans le temps jadis. Mais en s'en tenant aux faits, sans en tirer des conclusions philosophiques ou politiques, sans pleurer sur le bon vieux temps* ».

Il n'empêche qu'il n'est pas interdit non plus d'en tirer des enseignements et avec l'autorisation de l'auteur, je joins en annexe ce qui m'a littéralement saisi dans cet ouvrage, un état des professions de la commune, répertoriées tous les 25 ans de 1901 à 2000. Ce tableau vous en apprend plus sur l'histoire du siècle écoulé que toute la littérature. Je vous en recommande la méditation.

Evoquant le monde agricole, qui ne s'est intégré dans la Société de croissance que lors de la deuxième moitié du XXe siècle, anachronisme de cette société restée jusque là non démiurgique et comme indiquait Arendt à partir du mot « culture », dans cette « *attitude de tendre souci et se tenant en contraste avec tous les efforts pour soumettre la nature à la domination de l'homme* », Finkielkraut évoque en particulier la « chosification » des animaux et cite Claudel « *Qu'a-t on fait de ces pauvres serviteurs ? l'homme les a cruellement licenciés. Il n'y a plus de liens entre eux et nous. Ce sont des machines. Il a abaissé la brute au dessous d'elle-même. Et voilà la cinquième plaie : tous les animaux sont morts. Il n'y en a plus avec l'homme* ». Claudel écrivait ces lignes en 1948. Depuis on a amélioré l'élevage en batterie, la culture hors sol, et qui ne peut être saisi par le spectacle qui s'étale dans le monde entier de ces charniers arrosés de pétrole, de ces pauvres populations de basses cour étouffées par millions dans des sacs en plastique, pour lutter contre un fléau annoncé, dans l'origine et le développement duquel la Société technique mondialisée n'est peut être pas pour rien...

- Impliqué dans la question de l'agriculture intensive et de la libéralisation des échanges mondiaux, le problème du génie génétique.

Tout responsable, tout citoyen de notre société devrait s'informer de cette importante question, et devrait au moins avoir eu sous les yeux les conclusions des livres de G.-E. Seralini (*Génétiquement Incorrect* 2003. Flammarion) (Les OGM qui changent le monde – 2004 Flammarion) Professeur d'université, chercheur en biologie moléculaire, expert pour l'union Européenne, consultant pour le moratoire sur les OGM, expert sur l'effet des pesticides sur la santé.

Voici quelques passages éclairants de ses conclusions :

« *Quand à l'indépendance des experts, ses fondations sont bien fragiles : la collusion entre les experts de multinationales et ceux responsables de la*

réglementation barre la route à une pensée critique. Celle-ci risque de s'étioler chez les chercheurs, constamment encouragés par l'État à collaborer davantage avec l'industrie... qu'une minorité infime de scientifiques ait accès aux dossiers confidentiels d'évaluation des OGM n'est plus admissible. De plus les OGM actuels comportent de graves handicaps qui ne sont pas inhérents à la science, à la biologie moléculaire, loin de là... »

Suit une liste en 10 points de ces graves handicaps, qu'il faut énumérer tous parce que c'est une parfaite illustration de l'aventurisme que nous subissons :

« 1 – Les OGM diffusés dans l'environnement restent, après plus de 20 ans d'expérimentation, à 99 % des plantes produisant ou tolérant des pesticides. Il s'agit en fait d'une agriculture non durable.

2 – L'industrialisation de cette agriculture rendue dépendante de quantités importantes de pesticides à moyen et long terme.

3 – La prise de brevets sur les OGM : c'est cet artifice qui permet d'imposer les OGM, et non la loi du marché.

4 – Le manque de valeur ajoutée pour le consommateur final, qui a un désir légitime d'information, et devra de toutes façons en assumer les conséquences.

5 – Le manque de traçabilité du fait des importations mélangées ; l'Europe s'attache progressivement à résoudre ce problème, mais les 40 pays qui la suivent ne sont pas tous aussi stricts, et encore moins le continent américain, où la production d'OGM est très importante.

6 – L'absence d'étiquetage sûr et bien visible dans le monde.

7 – Les contaminations systématiques dues aux difficultés énormes de séparation des filières ; le manque de filières OGM.

8 – Les complications liées aux cultures OGM, en matière de gestion (zones de refuges-mémoire de l'utilisation sur le champ des semences et herbicides).

9 – Manque crucial et organisé de tests prouvant la sécurité sanitaire des OGM chez les mammifères.

10 – La négligence des impacts environnementaux, due en partie à la méconnaissance des écosystèmes, et des sociétés qui ne pensent qu'à l'avenir qu'à court terme »

Conclusion de Mr Seralini : « *Tous ces faits ne pouvaient que conduire naturellement et de manière justifiée à un rejet des OGM* »

Sur cette question dont les aspects techniques peuvent paraître difficiles, réflexions de Jimmy Goldsmith, célèbre homme d'affaires qui s'était reconverti dans la passion de la défense de l'environnement, et déclarait dans des entretiens avec un journaliste en 1993 (sous le titre « Le piège » ed Fixot) :

« Le génie génétique pose de gigantesques problèmes moraux et pratiques. Nous créons une rupture brutale au sein de l'évolution naturelle ; Pouvons-nous mesurer les effets à long terme, directs et indirects, de ces nouvelles choses vivantes ? pouvons nous les utiliser à notre avantage sans avoir à subir les conséquences dévastatrices ? Pensons-nous vraiment que les réglementations suffiront à arrêter la prolifération incontrôlée dans la nature de ces nouvelles forme de vie ? ... En créant à la va vite ces nouvelles formes de vie, nous somme en train de jeter par dessus bord cette protection vitale pour nous : la possibilité de tirer des leçons de nos propres erreurs... l'homme est astucieux mais sa sagesse est-elle à la mesure de son habileté... modifier les informations génétiques des caractères acquis de génération en génération, n'est ce pas la forme ultime, le paroxysme de la pollution ? »

Ces réflexions gardent une actualité brûlante, alors que l'on voit les instances européennes, sous la pression des Etats-Unis, commencer à faire marche arrière à propos du moratoire sur les OGM.

L'opposition des organisations écologistes et altermondialistes, même par des moyens illégaux est en fait justifiée. Cela ne me dérangerait pas de voir un évêque bénir José Bové et les faucheurs d'OGM, et que l'ensemble de notre clergé « tonne en chaire » à propos de ces questions, que le grand public ne perçoit pas suffisamment, considérant qu'il s'agit de querelles d'experts, ce qui permet au système de continuer à s'enfermer dans sa fuite en avant, et son impuissance.

C°) IMPUISSANCE POLITIQUE. - RECUPERATION PAR LES DÉCIDEURS ECONOMIQUES. - MANIPULATION MÉDIATIQUE. - QUANT AU PUBLIC, IL FAIT « L'OPTION PARADIS »

Les difficultés et obstacles sont très diffus, même si on ne peut pas éviter de montrer du doigt, à tout seigneur tout honneur, les Etats-Unis. Cependant il ne faudrait pas les prendre pour boucs émissaires ; nous sommes sur leurs traces, et nous ne nous démarquons pas sérieusement de leur modèle de développement.

Il faut par ailleurs savoir apprécier que, dans le cadre mondialisé ou nous sommes, avec la participation de l'ONU, des organisations scientifiques

intergouvernementales (IPCC) puissent effectuer un travail suivi sur la question du changement climatique, grâce à tous les moyens d'investigations (satellites, prélèvements atmosphérique, carotages glacières etc...)

Ce qu'il faut rechercher, c'est comprendre comment il se fait que depuis le protocole de La Haye en 1989 (signature française de Michel Rocard) dont les 24 pays signataires affirment « Les conditions mêmes de la vie sur notre planète sont menacées par les atteintes graves dont l'atmosphère terrestre est l'objet », et l'alerte, adressée en 1990 au président Bush (père), de 49 prix Nobel et 700 membres de l'académie des sciences américaine, pour lui demander de prendre d'urgence des mesures d'économie d'énergie (revue sciences et avenir mars 1990), aucun pas significatif n'ait été accompli, et qu'au contraire on ait laissé littéralement exploser la climatisation, qui n'est pas véritablement la bonne solution à l'effet de serre.

IMPUISSANCE POLITIQUE

Le 1^{er} britannique Tony Blair, dans un article qu'il a fait passer au Financial Times lors de son intronisation comme président tournant Européen, a fixé le programme : pauvreté et environnement, en précisant : « *nous nous sommes trouvés d'accord sur le fait que se produit en ce moment le changement climatique, que l'activité humaine y contribue et pourrait entraîner des conséquences n'importe où dans le monde.* »

Sur le plan politique, on sent donc bien que les décideurs sont aujourd'hui sensibilisés à ces questions : Mr Chirac a fait inscrire le principe de précaution dans la constitution, et déclare qu'il faut aller très vite au delà du protocole de Kyoto (non signé par les Etats-Unis). Cependant les petits pas effectués ne sont rien en regard des difficultés et freins de tous ordres :

En premier lieu, la disproportion criante suivant les pays, concernant les émissions polluantes : 15 % de la population mondiale émet 85 % des émissions polluantes, les Etats-Unis à eux seuls, 4 % de la population mondiale participent pour 20 %. Cela ne facilite pas la mise en place d'un consensus, et le caractère universel du problème, aucun pays ne pouvant se sauver seul, butte sur le souhait de chacun de protéger ses activités industrielles.

Les hommes politiques sont soumis aux pressions :

- des pétroliers et autres multinationales (agro alimentaires, BTP, etc...)
- des citoyens, sous informés, qui revendiquent contradictoirement : pas de nucléaire, pas d'éoliennes, pas de barrages, mais de l'électricité à bon prix, et la liberté de circuler

comme bon leur semble à « low cost ».

Ces pressions amènent les politiques à abandonner leur domaine de compétence. La confusion qui s'installe consacre un nivellement sur le plan international, un mimétisme dans le mode de prise de décision : La technocratie et la loi du marché en étroite collusion. Ainsi le mode de fonctionnement et de développement de la Chine, aux mains d'un parti unique étroitement lié au complexe militaro-Industriel n'est-il pas fondamentalement différent de celui de nos pays soit disant démocratiques. Il n'y a pas de différence de nature, mais simplement de degré, de rapidité dans l'évolution du fait de la présence chez nous d'une plus grande résistance sociale.

Ainsi les transports, l'Énergie, les télécom, libéralisés ne font plus l'objet d'une orientation politique ; les choix qui sont faits sont avant tout technico-commerciaux, l'État intervenant ensuite et seulement, par des aides directes ou indirectes qui mettent ainsi les crédits publics au service d'un développement industriel souvent en pointe dans le mécanisme gaspillage pollution.

Ainsi l'Airbus géant : la mise en chantier résulte d'une décision technico-commerciale, et les États ont investi massivement dans les infrastructures nécessitées en particulier par la dispersion des sites de fabrication. Qu'advient-il si, pour des raisons diverses et variées (techniques, prix du pétrole, terrorisme) si c'est un fiasco ? Nous aurons échangé les derniers lambeaux de nos industries manufacturières pour les sourires des dirigeants chinois ou autres, dont ils sont prodigues à l'égard de nos « Politiques » voyageurs de commerce au service de la grande industrie aéronautique...

Dans le contexte de ces pressions, les hommes politiques naviguent à vue dans des échelles de temps très courts, doivent rendre compte tous les 4/5 ans à leurs électeurs, et sont tentés par une attitude, théorisée par un directeur de recherche du CNRS Mr Roqueplo comme l'« inversion de risque » : pour eux le danger serait moins celui du risque environnemental, que celui de son utilisation partisane au détriment de leur avenir politique immédiat (cette réaction on va la retrouver chez les autres intervenants : décideurs économiques et médias).

Ce qui est frappant, c'est l'absence de débat politique à propos de cette grave question, et un consensus mou qui escamote les problèmes ; la contestation est menée par la nébuleuse altermondialiste, qui a globalement raison, et qui établit un diagnostic vrai ; mais les solutions qu'elle envisage, en dehors de la lutte violente, ne vont pas suffisamment à la racine du mal qui est l'accaparement des richesses du sous sol, et ses leaders sont souvent des nostalgiques de la lutte des classes, qui espèrent la réactiver à l'échelon mondial, Marx II le retour.

La croisade des Etats-Unis pour une démocratie mondiale se trouve gravement oberée,

ou même recalée pour vice de forme et vice de substance, par la question de l'énergie, et la « nécessité » où ils se trouvent de contrôler les approvisionnements de leur économie vorace. L'expansionisme islamique s'en trouver conforté, à la fois matériellement, et moralement (chaque fois que nous faisons le plein, nous payons notre obole à Al Qaïda).

Ici, il nous faut nous arrêter, et citer Jacques Ellul qui a écrit voici vingt ans ces lignes stupéfiantes de prémonition, à propos de l'Islam, et de son évolution qu'il impute à « l'effet lointain de la technisation qui joue à deux niveaux (irrationnalité des choix fondamentaux et cumul indéfini) il affirme :

« le tiers monde est muni d'une idéologie mobilisatrice : l'Islam. Celui-ci a toutes les chances de réussir, contrairement au communisme qui était importé d'occident. Et c'est pourquoi le communisme échoue peu à peu. Au contraire l'Islam est le tiers monde : il gagne à une vitesse extraordinaire en Afrique Noire, il mord de plus en plus en Asie. Or c'est une idéologie à la fois unificatrice, mobilisatrice et combattante ; A partir de ce moment, nous allons être engagés dans une véritable guerre menée par le tiers monde contre les pays développés. Une guerre qui s'exprimera par le terrorisme et aussi par l'invasion pacifique ».

« Il a deux armes fantastiques : le dévouement illimité de ses kamikazes, et la mauvaise conscience de l'opinion publique occidentale. Dès lors il y aura un terrorisme tiers-mondiste qui ne peut que s'accroître, et qui est imparable dans la mesure où ces combattants font par avance le sacrifice de leur vie. Quand tout dans notre monde sera devenu dangereux, nous finirons par être à genoux, sans avoir pu combattre, et en même temps l'infiltration croissante des immigrés, travailleurs et autres, qui par leur misère attirent la sympathie et créent chez les occidentaux des noyaux forts de militants tiers mondistes. Les intellectuels, les Eglises, le PC pour des raisons diverses, seront les alliés des immigrés et chercheront à leur ouvrir les portes plus largement toute mesure prise par le pouvoir soit pour les empêcher d'entrer, soit pour les contrôler, rencontrera une opinion publique et des médias hostiles. Mais cette présence des immigrés avec la diffusion de l'Islam conduira sans aucun doute à l'effritement de la Société occidentale (et cela aura été l'effet lointain de la technisation jouant à deux niveaux comme nous l'avons démontré ».

La radicalisation de l'islam, dans ce contexte mis en évidence de faiblesse de nos sociétés, se trouve donc à la fois « justifiée » par le gaspillage du pétrole (auquel participent les pays producteurs eux mêmes, islamistes en tête) mais aussi renforcée puissamment par une masse de pétro dollars croissante, et qui ne peut que croître, que le pétrole reste abondant ou non. Nos politiques sont donc confrontés là aussi à un facteur essentiel de destabilisation du système mondial.

En face de l'énormité des problèmes, les politiques environnementales, les maigres crédits affectés aux agences de l'environnement (en France l'Ademe : agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie édite de jolies brochures sur le changement climatique), les efforts sympathiques effectués auprès des consommateurs

pour les produits du « commerce équitable », sont de bien petits pas dans la bonne direction.

La question politique, la spécificité de l'action politique doit se réaliser par une action de prévision à long terme, ce que J. Ellul appelle la prévoyance, et ce que maintenant on peut considérer comme englobé dans le principe de précaution. Il faut donc saluer l'initiative de J. Chirac, mais en même temps mettre en vis-à-vis ce principe et l'emballlement de la machine technicienne.

Le principe de précaution implique une réflexion sur deux aspects majeurs du changement climatique. 1° l'inertie des systèmes, en particulier celui des océans, qui fait que nous déclenchons des processus dont nous ne verrons les applications que des années voire des décennies plus tard, et que même si nous arrêtons tout aujourd'hui le système mettra probablement des siècles à sen remettre.

2° La nécessité de ne plus traiter avec un haussement d'épaule les théories (Kondratyev) (Lovelock) du seuil de prélèvement de la production primaire au-delà duquel nous entrons dans la catastrophe écologique, ce qui fait dire à l'académicien russe que nous sommes entrés dans cette catastrophe depuis maintenant un siècle.

De ce fait, comme l'a dit l'historien anglais, Eric J. Hobsbawm en concluant son histoire du XXe siècle « *les deux problèmes centraux, et à la longue décisifs sont démographiques et écologique* » ; *si les premiers sont explosifs dans l'immédiat, les seconds ne s'apparentent pas à une catastrophe imminente, mais exigent tout de même une réponse globale et urgente* » ; Comme il le souligne à juste raison, le problème de l'instauration d'un mode de développement « durable » au sens d'un équilibre entre l'humanité, les ressources quelle consomme et les impacts de ses activités sur le système terre n'est « *ni scientifique ni technique mais politique et social* » Et il ajoute « *une chose reste cependant indéniable : cet équilibre serait incompatible avec une économie mondiale fondée sur la quête illimitée du profit par des entreprises économiques vouées par définition a cet objectif et rivalisant sur le marché mondial. Du point de vue écologique, si l'humanité doit avoir un avenir, le capitalisme ne saurait en avoir* ».

Il faudrait en fait se rendre compte que très probablement, nous sommes au-delà du principe de précaution et que comme le dit le philosophe JP Dupuy il serait nécessaire maintenant de renverser la proposition, et agir dès maintenant avec certitude que ces catastrophes se produiront, si nous voulons les conjurer, et qu'à défaut d'une régulation raisonnée c'est le collapsus qui mettra fin à l'emballlement.

RECUPERATION PAR LES DECIDEURS ÉCONOMIQUES

Les décideurs économiques doivent rendre des comptes tous les 3 ou 6 mois à

leurs actionnaires, d'une rentabilité la plus élevée possible. Ils seraient pénalisés par des investissements sur 30 ou 50 ans comme cela serait nécessaire.

Cette donnée, parfaitement concrète, est toutefois contredite, masquée, par un discours qui voudrait que l'Entreprise a désormais vocation à faire de la « bonne gouvernance ».

Pour synthétiser ce concept, il y a Alan Parsons, président d'AOL TIME WARNER, au forum économique mondial de février 2002 qui déclarait avec un aplomb admirable : « *à une époque, les Eglises avaient joué un rôle déterminant dans nos vies, ensuite ce furent les Etats, à présent c'est au tour des Entreprises* ».

Cet affirmation tombe à point pour illustrer d'une façon parfaitement claire et nette l'ensemble de mon propos qui est de démontrer que l'humanité souffre et va souffrir de plus en plus de cette abandon par l'Eglise (les églises) et les Etats de leur prérogatives.

L'Entreprise n'a pas à faire de la « bonne gouvernance », c'est le rideau de fumée de la dérégulation mondialisée. L'Etat n'a pas à se faire le voyageur de commerce de la grande Industrie. L'Eglise n'a pas à se cantonner à la vie privée des gens.

Derrière le paravent de la « bonne gouvernance », du développement vertueux, durable social, humain, local, dans lequel s'engouffrent les multinationales et l'OMC que voit-on dans les faits ?

Le jour de l'accord Sino-Européen, qui a permis d'éviter une hypothétique « guerre du textile » Le Monde du 13.06.05 publie cette information : « *Dans le pacifique, la levée des quotas jette à la rue des ouvrières chinoises* ». Il s'agit des Mariannes, territoire américain, où depuis des années des entrepreneurs ont fait venir 15 000 jeunes ouvrières chinoises (Saipan, capitale des Mariannes, 70 000 habitants), ce qui permettait de vendre à un prix de revient bien inférieur à ceux pratiqués aux Etats-Unis un produit estampillé « made in America » Saipan expédiait en 2004 aux Etats-Unis 821 millions de dollars de tee shirt et autres.

Du fait de la levée des quotas, le textile de Saipan, concurrencé par la Chine, est en chute libre. Les Entreprises mettent la clé sous la porte, et les petites chinoises, n'ont plus qu'un seul débouché : prises en main par les souteneurs locaux qui vantent auprès de la clientèle touristique leur marchandise « non professionnelle ».

Il faut préciser que les dépôts de bilan font échapper aux Entrepreneurs les engagements de rapatriement qu'ils avaient pris au moment de l'embauche.

Ainsi on voit maintenant comment les Entreprises peuvent « jouer un rôle déterminant dans la vie des gens », n'est ce pas Mr Parsons ?

Bien sur, l'Entreprise n'est pas que cela, mais quand l'Etat et les Eglises n'existent plus, c'est à cela qu'on aboutit. On fait de la « gestion des ressources humaines » comme on gère les stocks de marchandises.

Quand l'Entreprise s'intéresse à l'Ecologie, c'est pour soigner son « image de marque », mais aussi pour contrôler le mouvement, éviter qu'il vienne par trop entraver la bonne marche des affaires.

Le patronage par BOUIGUES, EDF-GDF, TF1 (largement dépendant de la pub auto), et d'un grand nombre d'autres entreprises, du comité de veille écologique de Nicolas Hulot en est la démonstration, et il n'est pas inintéressant d'examiner comment le livre de Nicolas Hulot « Combien de catastrophes avant d'agir » (Ed Seuil) traite le problème des transports. Ce problème central est en fait traité d'une manière isolée, presque accessoire, insistant sur les difficultés liées aux mœurs, aux pratiques (*les convictions ou croyances collectives des usagers et de l'opinion ne coïncident pas avec celles des experts*), et aux « intérêts économiques en jeu où interviennent des groupes de défense puissants ».

De ce fait il n'y a pas grand-chose à faire, et « *ce serait bien* », *compte tenu des objectifs de Kyoto* » de « *simplement contenir (c'est-à-dire ni stabiliser ni réduire) la croissance des transports et de leurs émissions* »

C'est dans ce seul contexte que la réflexion est menée, conduisant à des mesures d'incitation, fiscales notamment, techniques de réduction par l'amélioration des performances des véhicules de décentralisation politique, d'incitation à un comportement vertueux civique.

Aucune référence au fait que c'est une réduction drastique des transports qu'il faut absolument mettre en place, au rebours des « *convictions et croyances collectives* », et que cela n'impliquerait pas seulement des aménagements, des incitations avec des objectifs « vertueux » à 10-15 ans, jamais atteints, et qui permettent de continuer sans rien changer réellement, et qu'il s'agit d'une véritable révolution des mentalités qu'il faut opérer.

Actuellement tout un travail de lobbying est mis en place par la grande entreprise pour accréditer auprès des médias et du public qu'il y a désormais une entreprise « sociétale », soucieuse du bien commun.

Le développement, ce mot magique, cette clé qui ouvre toutes les portes, est affublé de qualificatifs : durable, social, humain, local, etc... la croissance est repeinte

au vernis éthique. Tout un discours donne du grain à moudre à des consultants, des médiateurs, des agences de notations « sociétales », qui trouveraient un écho favorable auprès de fonds d'investissements éthiques, sous l'œil vigilant des ONG qui sont en quelque sorte les juges sourcilleux du respect des engagements.

L'organisation internationale ISO sanctionne le « management environnemental ». En France c'est le label NF environnement ainsi que le label écologique communautaire. Il y a aussi une volonté affichée de protéger les forêts par un éco label.

Une codification de la stratégie que doivent mettre en place les entreprises est élaborée : Olivier Dubijon, ancien de COGEMA a monté sa société de consultants et rédigé « Mettre en pratique le développement durable » où il dresse le catalogue des recommandations : « la bonne gouvernance », le « pilotage », qui impliquent la « mesure » « la concertation »...

Au niveau du discours, c'est impeccable, mais tout repose sur la bonne volonté des acteurs, pour intégrer des notions qu'ils n'accepteront en fait que si elles ne nuisent pas aux affaires, et aussi parce qu'elles s'inscrivent dans une démarche d'« image de marque », pour se mettre à l'abri des « crises de réputation ».

Ainsi par exemple Peugeot, qui a acquis une Hazienda au Brésil, où, en partenariat avec l'O.N.F. elle effectue de façon expérimentale du reboisement de forêt amazonienne (2000 ha en 7 ans).

Cela permet au « Monde » de titrer : « Peugeot gobe le CO2. Pour réduire le CO2 Peugeot le stocke dans des puits de carbone » (Le Monde supplément développement durable du 1.02.05).

Quelle sera l'incidence des quelques milliers d'ha ainsi replantés, en regard des 14 millions d'hectares de forêt tropicale primaire défrichés (pillés) chaque année dont seulement 12 % replantés, entretenus ? Il aurait été plus juste de titrer la dessus, en précisant qu'actuellement certaines forêts équatoriales, le bush Australien et en particulier l'Amazonie sont victimes d'une sécheresse sans précédent et d'incendies gigantesques très vraisemblablement en lien avec le changement climatique.

Le concept de puits de carbone dépend d'un climat comportant des précipitations minimales et d'un savoir faire géré sur le long terme, de l'entretien et de l'exploitation raisonnée des forêts que peu de pays au monde sont en mesure d'assumer. Il risque en outre d'être anihilé par le contexte même qu'il entend combattre : les forêts en stress hydrique recrachent du carbone au lieu de l'absorber et sont en proie à des incendies gigantesques. La solution puits de carbone est donc aléatoire, hypothétique, et en revanche les droits à polluer qui en seraient la

contrepartie sont eux de l'ordre du certain et de l'immédiat.

On peut se demander quelle est la crédibilité de pays de la région subsaharienne comme le Maroc, qui vendent désormais en veux-tu en voilà des « Puits de carbone » représentés par des embryons de forêts implantés dans des zones climatiques pour le moins peu favorables. Ne faudrait il pas attendre que les puits en questions soient sortis de terre pour y associer ainsi un marché de droits à polluer ?

Il est à craindre qu'une fois encore nous soyons dans le domaine de l'illusion : les « puits de carbone » disparaissent à vitesse accélérée, la plupart des forêts primaires livrées sans contrôle à une surexploitation, à un pillage que la mécanisation toujours plus puissante, toujours plus vorace en pétrole et productrice de CO₂, que l'extension des transports et des voies de communication, favorisent d'une manière qui s'accélère (chaque jour 200 camions de bois Birman traversent la frontière chinoise : la forêt Birmane est désormais « le paradis des bûcherons chinois », qui ont déjà tout ratiboisé chez eux) (le Monde du 1.12.05).

Les initiatives visant à limiter ces destructions, pour méritoires qu'elles soient, sont fêtés de paille, et par surcroît sont médiatisées, servent d'alibi, pour laisser croire que le système mondialiste mercantile peut se réformer, sans remettre en cause notre niveau actuel de consommation.

Si Peugeot, ou toute autre firme automobile voulait réellement aller dans le sens d'une lutte effective contre l'effet de serre, elle aurait développé le concept de véhicule Ultra léger, qui date de 20 ans et dort dans les placards : cela permettrait de voyager très correctement à 100 km/h à 4 personnes, en consommant moins de 2 l au 100. Au contraire, dans la même période, sur les 20 dernières années, le poids moyen des véhicules a cru de 400 kg et la climatisation, vorace en énergie, nuisible à l'environnement, superflue sous nos climats tempérés à littéralement explosé.

C'est donc le marketing qui guide nos choix, c'est-à-dire la manipulation, l'appel aux ressorts irrationnels, à l'imaginaire. Les pubs montrent toujours l'automobiliste au volant de sa « prothèse », de son bocal à 4 roues dans un décor vierge, de rêve, il s'agit d'introduire du rêve dans la dure réalité économique.

Cette réalité, on la trouve maintenant dans le nouveau credo de l'entreprise performante : il s'agit de « l'Entreprise sans usines », la « Hollow Enterprise », vide en matière industrielle : ainsi de Philips, Alcatel, Nike, Adidas, Thomson etc... L'entreprise se débarrasse de ses salariés (par ex l'usine de Laval, 850 salariés, cédée par Alcatel à Flextronic, Sté américaine dont le siège est à Singapour).

Pour Alain Iribarne, directeur au CNRS (Laboratoire d'économie et de sociologie du travail) il s'agit de la version « hard » de l'entreprise performante : « *tout ce qui est considéré comme unité de production rigide est assimilé à de la faiblesse, et*

doit être externalisé, : flexibilité et liquidité sont les maîtres mots d'une telle entreprise, débarrassée de ses usines, mais aussi, si la logique est poussée jusqu'au bout, de ses salariés, ceux-ci devenant alors des intermittents du spectacle » (Le Monde Document, Novembre 2005).

Dans les services on développe maintenant l' « Outsourcing », le service délocalisé avec des plates-formes travaillant 24h/24 pour répondre aux décalages horaires, utilisant au mieux une main d'œuvre abondante, peu chère, « flexible ».

Tous ces éléments vont directement à l'encontre de la Notion de droits sociaux environnementaux, urbanistiques : ils permettent à des entreprises « vides » en fait à la finance de manipuler la pâte humaine avec le moins de contrainte possible.

C'est ici que se trouve la dure réalité : actuellement le commerce « équitable » ne représente qu'une part infinitésimale du commerce mondial, le nombre d'entreprises labélisées n'atteint pas les 1 %. Il faut donc ramener les notions à leur juste proportion et évacuer ce qui est de l'ordre de l'illusionnisme et de la désinformation, et a pour effet principal et concret de créer de nouveaux débouchés dans le lobbying, la communication, le conseil et le caritatif.

Dans ce contexte où selon l'économiste Galbraith, c'est le « moteur qui tient le volant », Les Nations Unies tentent d'établir une norme mondiale en matière d'Entreprises respectueuses des droits humains (voir toujours le monde du 1.12.05 article de Florence Amalou) ; d'après une spécialiste, Anne Catherine Husson, (Directrice Editoriale de Novethic) « *cette norme effraie les entreprises, car elles disent toutes qu'elles n'ont aucune capacité à maîtriser leur chaîne de production* ». Les entreprises se dotent de codes de bonne conduite mais « *la plupart de ces codes pêchent la mise en œuvre défailante et des contrôles extérieurs inexistantes* », il faut citer aussi cette déclaration en 1998 de Neel Kearney, secrétaire général de la fédération Internationale du textile : « *la récente prolifération des codes de bonne conduite d'entreprise (traduisait) l'incapacité des gouvernements et des institutions internationales, à faire appliquer les normes de travail minimales de bases* ».

Quelle est la possibilité dans ce contexte, de faire bouger les choses dans le bon sens : « Le Monde » donne une réponse : « *toutes les lois, toutes les décisions de Bruxelles n'y changeront rien, celui qui en définitive, décide de faire avancer les choses, c'est le consommateur, dont le chariot est plus puissant qu'un bulletin de vote* ». C'est évidemment cette logique là qu'il faut arriver à renverser.

Les médias et le grand public

1°) Manipulation médiatique

Par le fait de l'audimat et de la loi du marché, il se produit une sorte d'effet de miroir, où les médias vont envoyer au public les informations et messages qu'il veut entendre ou voir, et ainsi l'écarter de la réalité des choses. Va s'installer un « médiatiquement correct » dont seront bannies en particulier les réflexions qui pourraient inquiéter ou déranger le confort individuel (on le constate même dans la presse catholique).

Les risques liés au changement climatique, et à la précarité des méthodes envisagées pour le combattre, ne font pas l'objet d'un investissement suivi : on en parle par épisodes, et puis, on zappe, entre deux pubs pour l'automobile.

1,5 cm³ de Co₂ de plus par an, par m³ d'air, cela ne fait pas un scoop. Il faut du sensationnel, mais pas trop de catastrophisme ; en vertu du phénomène de « l'inversion du risque » déjà mentionné, cela pourrait nuire à l'audimat.

Il s'ensuit un colossal déficit de conscience de ce problème, auquel il est urgent de remédier.

Et par un certain nombre d'aspects, dont il est utile de tenter un résumé, la machine médiatique, globalement, consciemment ou non, reflète ou amplifie l'opinion dominante, marginalise les critiques de fond, appuie constamment le pouvoir technologique.

La prééminence de l'image, de la distraction, de l'émotion, caractérisent une société, du spectacle, qui stimule l'individualisme et la superficialité.

Cette société du spectacle, du look, du marketing se nourrit de la nouveauté technique : le nouveau est la base du marketing : réel ou artificiel, il faut du nouveau. La nouveauté est donc accueillie avec empressement, quelle qu'elle soit. La sortie de l'Airbus

A 380, archétype du toujours plus gros, plus puissant, plus vorace, est accueillie avec enthousiasme, en dehors de toute considération environnementale, le précédent fiasco du Concorde, qui devrait au moins inciter à une certaine réserve, est oublié.

Les aspects négatifs de la fuite en avant technologique sont systématiquement sous évalués, occultés : cela correspond à la mise en scène agréable du spectacle, et aux impératifs commerciaux ; ne pas nuire aux affaires, la protection du business reste la seule norme consistante, persistante, et pour le reste, la dérégulation s'avance, inexorable, dans le silence des intellectuels.

La dérégulation provoque la disparition de la pensée politique, chargée désormais d'assumer la seule gestion technique de l'économie ; à travers les médias, la

dialectique politique, privée de toute référence éthique, se fait cannibalesque, dans un travail de sape quasiment systématique, toute prise de position, toute décision, opportune ou non est passée à la moulinette d'une polémique relevant du jeu de massacre.

L'héritage chrétien, susceptible de gêner la dérégulation, est mis à l'écart, cible d'attaques permanentes relevant de l'entreprise de démolition.

Le refus par l'Église de la « dictature du néo relativisme », sa dénonciation par le cardinal Ratzinger, concentre les attaques médiatiques.

La veille de l'élection de Benoît XVI, le « *corriere della serra* » consacre une page entière à l'homélie d'ouverture du conclave (du cardinal Ratzinger) sous le titre « *un manifesto con tanti no* » (un manifeste avec beaucoup de NON). Le journal de Milan lui oppose, à propos de la dictature du néo relativisme, l'interview d'un professeur de philosophie (de Milan et Venise) qui déclare : « *Non e una dittatura, ma una tempesta, e portera alla morte degli Eterni. Non si tratta di dittatura, ma delle invincibilita del pensiero del nostro tempo la chiesa sottovaluta la potenza del pensiero del nostro tempo... Si fa avanti una fede piu forte di quella religiosa, le montagne sono mosse dalla fede tecnica* »...

L'Église sous-estime la puissance de la pensée actuelle, les montagnes sont déplacées par la foi technique... on ne peut faire de proclamation plus nette de la nouvelle religion, de la nouvelle utopie matérialiste.

Autre exemple tout récent d'attaque contre l'humanisme chrétien : le battage autour du livre d'un certain Henri Atlan au sujet de l' « Uterus artificiel »

Dans son supplément hebdomadaire du 16 avril 2005, le journal le Monde, lui consacre sa Une et 7 pages dans un entretien relevant de la promotion publicitaire, présenté comme « date décisive » avancée inévitable, inéluctable ».

H. Atlan, l'auteur, est présenté comme « *savant sage, philophophe des sciences féru de mythologie, qui n'arrête pas de penser à l'homme pour l'homme* »

L'argument essentiel de notre philosophe est : « *il semble très difficile de se mettre d'accord sur ce qu'est l'homme, la femme, l'espèce humaine, surtout avec cette dérive qui consiste à dire qu'il y a crime contre l'humanité ou pis contre « l'espèce humaine » dès qu'une bio technologie intervient. Ensuite on condamne toute forme d'assistance médicale, d'allègement de la douleur, de liberté physiologique, et l'on cherche à interdire la recherche dans les sciences de la vie. L'essence de l'homme, comme toute chose, évolue, notre essence se modifie au fur et à mesure de notre histoire.* »

Voilà donc notre « Savant sage » qui n'arrête pas de penser à l'homme, mais ne sait pas ce qu'est l'homme : son essence de l'homme chosifiée, contingente à l'histoire, et la « liberté physiologique », c'est à dire l'avortement, l'euthanasie, les manipulations génétiques mises sur le même plan que la lutte contre la douleur.. ;

Voilà notre « Docente » Severino et sa pensée « invincible » de notre temps, « sa foi technique » plus forte que la foi religieuse (quelle facilité dans l'argument !) Pour ces éminents penseurs, toute avancée technique doit être acceptée en bloc, impossible d'objecter sans être jeté dans la géhenne de l'obscurantisme - démonstration de la dictature du néo-relativisme, qui s'avance, avec les méthodes habituelles de la dictature : intimidation, manipulation, mensonge.

Ce qui est saisissant, c'est l'utilisation médiatique immédiate de la nouveauté sans la moindre précaution, sans vérification préalable de la véracité sur le plan scientifique de cette annonce, qui en l'espèce apparaît d'ores et déjà très discutable.

Mais notre pouvoir technologique est impatient : il est à l'affût du moindre argument utile pour démolir toute norme, pour faire table rase de la loi naturelle prônée par l'Église.

Il sait, lui, ce qu'est l'homme : un consommateur, touriste, appelé à consommer et circuler toujours plus.

Le relativisme éthique, la dérive subjectiviste et hédoniste, la liberté élevée en principe absolu, permettent de donner substance à la révolution nihiliste : ce qui vaut pour les mœurs (avortement, euthanasie, mariage homosexuel etc...) vaut aussi pour l'économie mondialisée, débarrassée de toute contrainte sociale et humaniste.

Où est passée la contestation ? Y a-t-il encore un humanisme ? une culture ? comme le dit Mario Vargas Llosa (El País du 7.04.05) « *La culture s'est banalisée, est devenue frivole au voisinage de la publicité et de l'information* » *les intellectuels sont maintenant reconnus surtout pour « leur capacité histrionique, l'exhibitionnisme, les pitreries, la jactance, les insolences, toute cette dimension bouffonesque et bruyante de la vie publique, qui aujourd'hui a pris la place de la rébellion (et derrière laquelle se cache en réalité, le plus souvent, le conformisme le plus absolu)* ».

La « pensée de gauche » domine dans les médias, favorise la dérégulation des mœurs, mais sur le plan économique, perdu l'horizon messianique eschatologique marxiste, elle s'est reconvertie dans le mondialisme antiraciste qui convient très bien comme support idéologique au libre échangisme, l'efficacité économique devenant le recours permettant de répondre aux défis sociaux, environnementaux, éthiques de notre temps.

Paradoxalement, elle se trouve ainsi en collusion avec le libéralisme effreiné, sans percevoir qu'en réalité c'est la machine mondialiste qui a rejoint la pensée de gauche, pour appuyer la dérégulation qu'elle souhaite sur le plan des mœurs, à propos d'une nature humaine qui n'est plus reconnue, et justifier ensuite toute dérégulation sur le plan économique et social.

Ainsi « la pensée de gauche » se trouve t-elle piégée : comment s'opposer à la dérégulation dans les domaines sociaux, économiques, écologiques, quand la nature humaine, privée de tout fondement éthique et de protection, se trouve sujette à toute manipulation bio-technique. La bio diversité doit-elle être protégée à l'exclusion de l'homme ?

Nombreux sont dans les médias, les compagnons de route, les alliés objectifs de la nouvelle idéologie du progrès en marche, à propos desquels un héritier de François Furet écrira peut-être un jour, si l'humanité survit à cette « civilisation imprudente » un nouveau « Passé d'une illusion ».

b°) Le grand public.

C'est donc moi, c'est donc vous, je veux parler de l'homme « civilisé » avec sa prothèse à 4 roues, dont il remplit le coffre chaque fin de semaine, d'un cady débordant, avec le sentiment d'accomplir, plus qu'un acte de nécessité, une sorte de rituel civique. Plus il est « installé », plus il bouge ; sa notion des distances s'évanouit d'un univers en mouvement et ses activités l'éloignent de plus en plus de son habitat. Dans les dernières années de sa vie, quand on réussit à le croiser, il revient d'Assouan, est en instance pour Bangkok. S'il réchappe aux virus exotiques, et que son destin est un trépas collectif dans un crash aérien ou un tsunami, tel le héros mort pour la patrie, il aura le ministre des affaires étrangères à ses obsèques, et peut être même le président étreindra t-il ses héritiers devant les caméras du monde entier.

Je vais en profiter pour prendre quelques dispositions testamentaires consistant à interdire de façon irrévocable à tout ministre, ou même tout sous-secrétaire d'état, de venir se recueillir sur ma dépouille, si jamais il m'advenait un trépas collectif, de même que j'adjure les survivants de m'épargner toute exploration d'ADN ou recherches somptuaires et explorations dispendieuses au fond des mers.

Je ne voudrais pas que l'on se méprenne de ce ton persifleur, qu'on le prenne en mauvaise part ; il faut bien que quelqu'un dénonce ces mises en scènes pathétiques qui ne font que démontrer notre incapacité à affronter le tragique de notre condition.

Ce qui me frappe depuis que je me suis aventuré dans ces investigations, et que j'en informe la population autour de moi, c'est que je « n'accroche » pas grand monde ; cela n'intéresse qu'une minorité. Pour le plus grand nombre, une fois énoncé

le sempiternel « on ne va tout de même pas revenir en arrière », « au moyen âge », assorti d'un arrondissement de l'œil, je constate un mouvement de recul, une retraite en bon ordre sur des positions pré-établies, voire même plus, comme si quelqu'un criait « tous aux abris ».

Un des plus célèbres photographes actuels, l'anglais Martin Paar, dans une interview au « Monde » s'explique sur le sujet qu'il ne cesse de décliner dans son travail : « Le progrès détruit la planète ». « Le photographe documentaire », dit-il « ne veut pas dénoncer, il veut révéler et comprendre », « *ce qui choque dans mes photos, ce n'est pas de montrer des gens agglutinés sur une plage sordide, ou à côté de l'Acropole d'Athènes, dans leur salon épouvantable ou leur voiture clinquante, devant des plats de mal bouffe. C'est que les gens sourient, ils ont l'air heureux sur mes images. Ils sont heureux dans un monde qu'ils contribuent à détruire. Et ils semblent même en être conscients* ». C'est excessif, caricatural bien sûr, plus que de la satisfaction, il s'agit de dénoncer l'indifférence, et c'est ce que fait François Taillandier, dans son dernier roman « l'option Paradis » : son personnage, le narrateur, a découvert la trame de notre histoire récente, « *l'intrigue de notre temps* », et c'est « *un évènement central ou pour mieux dire l'acte unique de la société développée dans le dernier demi-siècle* », « cet acte unique c'est la proclamation du paradis ».

Cela commence par ces mots : « *l'histoire réelle de notre temps est à constituer. Mais c'est une tâche ingrate, car ce temps ne veut pas de son histoire. Toute généalogie lui semble une atteinte, toute genèse une mise en examen, toute élucidation une injure, toute questionnement une offensive anti-sociale, toute réserve un refus du progrès ; au mieux une perte de temps et un ennui* ».

Ainsi « *l'option paradis* » que nous avons faite, permet à notre génération de vivre un éternel « *maintenant* », l'histoire disparaît, le temps est devenu « *auto résorbant* ». Quand on connaît son Orwell et son Huxley, on est encore un peu plus intelligent avec Taillandier et son « *intrigue* » dont il précise que « *le fait profond, celui qui doit nous passionner, c'est que la plupart du temps l'immense majorité des individus ne veut pas la connaître* ».

Les chrétiens, dans ce contexte, montrent-ils une quelconque originalité, et à l'égard de la Crise Écologique, manifestent-ils une prise de conscience plus aigüe que la moyenne ? J'évoquais en introduction l'enquête sur la « différence-catho » effectuée tout récemment par un hebdomadaire catholique familial montrant les chrétiens comme initiateurs de la banque alimentaire, mais aussi de la grande distribution, et ici vient à point une citation de Jacques Chirac en campagne (au moment des élections, on entend les hommes politiques évoquer les vrais problèmes) sur France 2 le 1 mai 1996 « *la grande distribution, phénomène purement français, peut faire état d'un bilan extraordinairement négatif, s'agissant de la distribution en général, s'agissant de l'équilibre de notre territoire, s'agissant peut-être et surtout de la convivialité* ».

Non seulement les chrétiens ne se démarquent pas du consumérisme mais ils sont en bonne place dans le moteur. Les chrétiens ne montrent pas plus de curiosité que leurs concitoyens à l'égard de l' « intrigue de notre temps », ne contestent pas l'atonie générale à l'égard du mythe progressiste, et c'est très probablement ici que se trouve une explication, peut-être l'explication, de l'amoindrissement visible de leur influence.

Jacques Ellul, pour justifier le titre donné à son « grand œuvre » (Le Bluff technologique), parle de « l'homme fasciné », comme caractéristique de « *la grande innovation* » de la société technicienne, « *un encerclement, un débordement des hommes et de la société (qui) repose sur des bases profondes : le changement de la rationalité et la suppression du jugement moral.* » Les chrétiens occidentaux ont ils une position originale par rapport à cette « captation de l'individu dans le discours permanent socio-technique » ? ne sont ils pas dans ce contexte, évoqué par Tocqueville (cité par Finkielkraut), *voyant avec angoisse la passion du bien-être s'emparer de l'homme moderne jusqu'à lui faire oublier les autres aspirations humaines* », déclarant « *il pourrait d'établir dans le monde une sorte de matérialisme honnête qui ne corromprait pas les âmes, mais qui les amollirait et finirait par détendre sans bruit tous les ressorts* »... N'y sommes nous pas ?... et quand à la fascination mise en lumière par Ellul, n'y a-t-il pas ce paradoxe terrible que plus la démonstration est vraie (l'homme fasciné) et plus elle sera rejetée en raison même de cette fascination et de l'amoindrissement de l'objectivité qu'elle entraîne, et l'objet de cette étude est donc de tenter de participer modestement à l'élucidation de « l'intrigue », au dévoilement de l'intrigue en dépit de la réticence générale ; notre époque que le Danois Paul Crutzen, chimiste prix Nobel en 1993, se propose d'appeler « l'anthropocène » pour mettre en valeur le rôle de l'espèce humaine dans le contrôle écologique et géologique du système terrestre, peut aussi être imagée avec le film de Buster Keaton, par le train à vapeur dont les mécaniciens alimentent la chaudière, pour aller toujours plus vite, en démontant le bois des wagons ; cette époque, qui a commencé au moment où nous avons abandonné le quadripède pour le pot d'échappement à 4 roues, et que je propose pour ma part de dénommer, pour ceux qui ne connaissent pas le grec, mais entendent un peu d'argot, l'ère du pétouillard (pot d'échappement)

Pour continuer dans la rubrique « j'ai lu pour vous » le AL QA'IDA VAINCRA (Flammarion) de Guillaume Dasquié, journaliste écrivain nous apporte des informations précieuses sur « l'intrigue de notre temps », et il faut apprécier sa lucidité féroce quand il évoque par exemple « *la violence des sentiments que provoquent (en lui) ces vision décalées, entre ces islamistes passionnés et fous de révolution, conditionnés par des choix politiques datant des années 60 rencontrés à quelques heures d'avion d'ici, et ces parisiens énervés, ivres de leurs penderies et de leurs 4x4. Quelque chose d'important se niche dans ces clichés inversés* » Il poursuit : « *Nous sommes une société trotte-menu, ... une grosse société trotte-menu, poussive, tout affairée à ses contingences technologiques, qui ne s'écoute même plus mentir* ».

Voilà qui campe le décor, qui stigmatise la difficulté de faire passer un message, sans compter que les gens sont intelligents, qu'ils sont habiles pour s'échapper ; comme à l'égard du découvreur de « l'option paradis », les gens trouvent la parade, « *ils soulignent la dimension psychologique de l'entreprise, en évitant la mise en cause de son contenu* » et dénoncent « *ce type de discours* » (en l'occurrence le mien aussi) qui édifie « *une parole close, dégageant le sujet de toute solidarité avec le réel* »

Ainsi moi-même « dans le huis clos de ma salle de bain » « mammifère omnivore » qui vient de se doucher grâce à Vivendi et EDF-GDF, et s'apprête à enfourcher son pétouillard à 2 roues, je ne peux éviter parfois de m'interroger, de faire ma propre mise en examen : viens tu d'une autre planète pour morigéner de la sorte ?

Ou bien, te prendrais tu pour Claude Nougaro, sorti de bon matin avec sa « Plume d'Ange » : « *Mr L'agent, c'est une plume d'Ange ! hé hé, il me croit... et aussitôt, les tonitruants troupeaux de bagnoles déjà hargneuses s'aplatissent, des hommes radieux en sortent, auréolés de leurs volants et s'embrassent en sanglotant* »...

« *Tu m'entends, André, qu'on me prenne au sérieux, et l'humanité toute entière s'arrache à son orbite de malédiction guerroyante et funeste. A dégager ! Fini la souffrance, la sottise ! La joie, la lumière débarquent...* »

Mais restons sérieux, retournons aux experts :

D°) Flou sur la question Ethique, en dépit du consensus des experts, - ambiguïtés du développement durable. - Contradictions sur les solutions débouchant sur la nécessité de l'éclairage chrétien.

1°) Consensus des experts

En ce qui concerne les experts, les scientifiques, il faut reconnaître que ce sont eux les éléments fiables et solides de l'affaire : il y a peu de risque qu'ils acceptent des pots-de-vin pour revoir les résultats de leurs calculs.

Il est donc important de connaître leur avis car c'est grâce à eux que la vérité émerge.

Que disent-ils ?

Maitriser, ralentir la consommation d'énergie. Prise de conscience citoyenne

- 1989 – « La terre brûle-t-elle ? » (C Philibert déjà cité) « *A la fuite en avant de*

l'apprenti sorcier, s'oppose donc la stratégie du moindre risque, fondée sur l'appréciation d'un risque majeur pour l'humanité, elle n'attend naturellement pas que les premiers effets s'en fassent sentir avec certitude, ni que l'indispensable recherche scientifique précise l'ampleur et le rythme du réchauffement : ce n'est pas le thermomètre qui fait tomber la fièvre. »

- 1990 « Gros temps sur la planète » (Duplessy et Morel) édition Odile Jacob, écrit par MM Duplessy et Morel, deux scientifiques (CNRS et CEA) qui font mondialement autorité dans les domaines paléoclimatique et de météorologie dynamique. « *Il s'agit de conduire la machine emballée du développement humain à travers un champ d'obstacles mal connus, sans catastrophe majeure : la sagesse voudrait que l'on s'efforce d'abord de ralentir ».*

- 2001 « Avis de tempête. La nouvelle donne climatique » (Odile Jacob sciences) Jean Louis Fellous déjà cité : « *le climat de la terre a bien commencé à changer, et nous n'en sommes qu'au début... Pour y faire face, il faudra autre chose que les mesures timides prévues au protocole de Kyoto. Il faudra une révolution dans la prise de conscience de la gravité des déséquilibres qui s'amorcent, non pas tant en raison de leur répercussion directe à court terme (élévation du niveau de la mer, hausse des températures etc...) que des effets indirects sur la stabilité du monde, et des conséquences à long terme qui pourraient être dévastatrices* ».

Conclusion de Jean-Louis Fellous sur le rapport GIEC (ou IPCC) :

« Notre flirt involontaire avec le climat de la terre n'est pas une aventure sans lendemain, une passade innocente. C'est d'une mariage à long terme qu'il s'agit. Volens nolens, nous sommes engagés, nous et les générations qui viendront après nous, dans un changement climatique qui survivra longtemps à notre civilisation imprudente »

- En juillet 2001 s'est tenue à Amsterdam la première conférence scientifique du programme IGPB (International Geosphère Biosphère programme) rejoint par les trois autres programmes qui scrutent le changement global, ouverte aux libres contributions des chercheurs du monde entier, elle s'est achevée par l'adoption d'une déclaration en forme d'adresse aux citoyens et gouvernements du monde entier, ce texte appelle « *les gouvernements et les peuples du monde à s'accorder sur (la nécessité et l'urgence) d'un cadre éthique pour la surveillance globale et des stratégies de gestion du système terre. La transformation accélérée par les hommes de l'environnement de la terre n'est pas soutenable. Ainsi la simple poursuite des activités « comme d'habitude » n'est pas viable, et doit être remplacée au plus tôt par des stratégies volontaires de bonne gestion préservant l'environnement terrestre compatibles avec les objectifs de*

développement social et économique. »

Dans le cadre de la préparation du sommet de Johannesburg, une conférence de citoyens sur la question des changements climatiques s'est tenue à la cité des sciences à la Villette à Paris. Dans ses conclusions elle déclare : *« Nous citoyens français, à la lumière des données scientifiques actuelles, sommes convaincus que c'est notre mode de vie qui génère une quantité de gaz à effet de serre supérieure à ce que notre planète peut absorber de façon naturelle... nous considérons que le problème lié aux changements climatiques nous concerne tous et ne doit plus demeurer l'apanage des scientifiques et des politiques... Soit nous continuons dans la voie actuelle d'une croissance économique forte, et nous sacrifions les générations futures. **Soit nous modifions radicalement nos comportements et nous garantissons un développement durable de notre planète** »*

Commentant cette conclusion Jean Louis Fellous déclare :

- *« Pour que cela ne reste pas sans lendemain, il faudrait rendre attractive l'adoption d'un autre choix de société, **et remettre en cause la vision du bien être associé à l'accumulation sans fin de biens matériels.** »*

- 2003 « Halte au changement climatique » (B Tissot, déjà cité)

« Les scientifiques, dont l'intime conviction est acquise, disent simplement que la température moyenne et le niveau des mers ont augmenté d'une quantité mesurable, et que ces valeurs, aussi bien que les teneurs de l'atmosphère en Co2 ou en méthane sont déjà hors des limites de la variabilité naturelle pendant le dernier million d'années. Ils disent que la perturbation va s'amplifier mais s'interdisent d'utiliser comme éléments de preuve les événements exceptionnels, tempêtes, sécheresses aridité accrues, ressenties à travers le monde, arguments qui seraient de nature à emporter l'adhésion des populations. En effet les modélisations climatiques travaillent sur des moyennes, et non sur des événements extrêmes. Tout au plus peuvent-ils dire les tornades, les précipitations violentes, les sécheresses, ne sont pas des preuves, mais dans l'hypothèse d'un changement climatique, un cycle hydrologique avec des événements de ce type est prévisible... Les scientifiques ajoutent que l'échelle de la perturbation est grande, et que si nous stabilisons aujourd'hui les gaz à effet de serre, l'accumulation va se poursuivre, et la perturbation ne s'arrêtera pas pour la température pendant un siècle, et pour le niveau des eaux un millénaire. »

Ces dernières réflexions sont particulièrement éclairantes, quand on les confronte à l'ensemble des événements climatiques récents : la succession des ouragans jamais connue des caraïbes, la sécheresse de l'amazonie, de toutes les zones

continentales mondiales, près de chez nous les incendies « jamais vus » de la péninsule ibérique, la sécheresse de l'Ouest de la France, les crues « centenales » qui deviennent annuelles (Cévennes, Nord de la France, Allemagne, Italie, Suisse) etc...

2°) Flou sur la question éthique :

- Tout en conservant la prudence déontologique qui va de pair avec leur tempérament fait de sobriété et de mesure, les scientifiques affirment donc leur certitude quant au changement global. On les sent moins sûrs quand ils se trouvent confrontés au problème éthique : c'est ainsi qu'un même expert peut déclarer, dans le contexte inquiétant qu'il évoque, que « violer les mesures décidées » au niveau intergouvernemental pour réduire l'effet de serre « devrait être considéré comme un acte aussi grave que d'envahir ou bombarder le territoire d'un autre état, il y va de notre avenir à tous », et en revanche déclarer par ailleurs « *il n'y a pas d'ange ou de diable dans le futur de l'énergie* » en précisant encore « *il faut une procédure de concertation... qui sera longue... et que toutes les parties prenantes soient traitées avec respect, et non contraintes, et que leurs intérêts légitimes soient pris en compte...* » (B. Tissot déjà cité)

Le même paradoxe, né du flou doctrinal dans lequel notre société est immergée, peut être relevé constamment : table ronde d'ATTAC du 2 septembre 2004 : « Energie : quelles alternatives ? » rapporteur Jacques Weber : d'un côté « *La première urgence est de remettre en question la nécessité de la plupart de ces transports, de relocaliser l'économie* » et l'autre « *L'histoire de l'humanité et son imaginaire nous enseignent que pour les êtres humains, le besoin d'énergie est vital. Le rêve d'une société humaine qui se passerait d'énergie est une illusion, nous ne reviendrons pas à la carriole tirée par les chevaux, à la bougie, nous n'enterrerons pas les ordinateurs dans un grand cimetière des péchés de l'homme* ». Entre les deux n'y a-t-il pas un espace pour une réflexion morale en profondeur ? Pour ATTAC la seule solution réside dans « une démocratie à réinventer », du niveau local au plan global !

Le respect des règles d'une démocratie à « réinventer », expliquer, dialoguer, ne pas culpabiliser les consommateurs, tels sont les leitmotifs qui reviennent.

L'improbable développement durable, le mythe développementiste.

Nous avons déjà évoqué la collusion qu'il y a en matière de déréglementation, entre la déréglementation sur le plan des mœurs que souhaite la sensibilité de gauche, et la déréglementation sociale et économique souhaitée par la grande entreprise, et le système mondialiste.

Ce qui est frappant c'est aussi une collusion du même ordre dans le domaine du mythe développementiste comme le démontre Serge Latouche, (professeur émérité d'économie à Orsay, spécialiste des rapports éco et culturels Nord Sud et de l'épistémologie des sciences sociales) dans son livre « Survivre au développement » (Mille et une nuits). Il relève une quasi « résurrection » du mythe développementiste affublé de qualificatifs, « Social, Humain, local, durable » à la fois dans le vocabulaire de la pensée dominante mondialiste (OMC, ONU etc....) et paradoxalement dans celle de ses adversaires alter mondialistes, du fait que chez la plupart d'entre eux « *le complexe des croyances eschatologiques en un prospérité matérielle possible pour tous, qu'on peut qualifier comme développementiste, reste intact* »

Serge Latouche fait une analyse lucide du mythe développementiste mondialisé : « *Par son action corrosive sur l'Etat, la Politique, l'Environnement, l'Ethique et la Culture, la mondialisation aggrave le danger planétaire du développement. L'intégration de l'humanité dans le technocosme par le marché mondial, par l'omni marchandisation du monde et la concurrence généralisée se fait au prix d'une désocialisation concrète et d'une décomposition du lien social* ».

Les ambiguïtés du développement (durable etc....) ont conduit au capotage de la Commission Française du développement durable, créée en 1995 dans le cadre des engagements de la conférence de Rio. Cette commission, placée sous l'autorité du 1^{er} ministre, hébergée par le ministère de l'environnement, composée d'un large éventail de spécialistes divers : enseignants, ingénieurs, chercheurs, journalistes, juristes, architectes, entrepreneurs, paysans a déposé divers rapports concernant les OGM, le nucléaire, l'effet de serre, le principe de précaution... et notamment organisé la conférence de citoyens à la cité des sciences, déjà évoquée, sur le changement climatique en 2002.

En 2003, cette commission a démissionné en bloc, constatant l'impossibilité de travailler en toute indépendance (elle était invitée à se consacrer à des sujets essentiels comme l'ours des pyrennées ou le loup du Mercantour). Il est intéressant de lire ce que dit à ce sujet le président démissionnaire de cette commission, Jacques Testard, biologiste, dans la publication qu'il a faite des travaux de la commission, sous le titre : « REFLEXION POUR UN MONDE VIVABLE » (Mille et une nuits).

« *Le label développement durable est parfois utilisé abusivement : le développement qui devrait être l'épanouissement des personnes réconciliées avec leur planète, cède vite la place dans le discours des dirigeants, à la croissance. De façon cynique, après avoir reconnu que la « maison brûle » parce que la terre ne peut supporter davantage de déprédations, parce que les plus démunis ne peuvent être davantage confinés à la non existence, le discours vient confirmer la pérennisation du crime. « Il faut que la croissance reprenne », nous dit on, afin de gagner un point ou*

deux de PIB. Comme si on était incapable, de demeurer intelligent jusqu'au bout du raisonnement... jusqu'à la décision. Le développement durable reste un oxymoron (s'auto détruit) si le développement est entendu au sens étroitement économiste du mot, car l'économie est régie aujourd'hui par la tyrannie de l'immédiatité des résultats, ce qui est antinomique avec toute durabilité et cette antinomie s'aggrave à mesure que la finance joue un rôle plus décisif dans l'économie, notamment par la prédominance de flux financiers abstraits et volatils sur les économies réelles, localisées, fondées sur la production »

« Le qualificatif durable devient lui-même un mot piège, il renforce le projet de croissance en lui attribuant une impossible pérennité »

Confusion et contradictions

Ainsi on nage dans une certaine confusion : il y a ceux qui disent développement durable et pensent croissance pérenne, il y a ceux qui parlent de développement durable, mais pensent monde vivable, il y a ceux qui sont pour une augmentation dissuasive des prix du pétrole (Albert Jacquard), mais se félicitent d'une « productivité qui fait des progrès fulgurant », et « d'une révolution riche de promesses » comme si cela ne reposait pas en fait essentiellement, sur le gaspillage d'un pétrole à bas prix.. Il y a enfin ceux qui parlent plutôt de décroissance, de survivre au développement (Serge Latouche), « *de frugalité et de sobriété, d'une austérité dans la consommation matérielle, d'une simplicité volontaire Gandhienne ou Tolstoïenne* », mais en même temps préconise, (comme c'est le cas de Serge Latouche) une « *réduction féroce du temps de travail* », comme si cette réduction n'était pas liée à notre mécanisation et robotisation voraces en énergie (donc le contraire de la simplicité et de l'austérité).

Tout se passe effectivement comme si l'on « était incapable de demeurer intelligent jusqu'au bout du raisonnement »... »Jusqu'à la décision » comme si, pour ces scientifiques, comme le disait Arthur Koestler « une partie de leur esprit demandant plus de lumière, l'autre partie ne cesse de réclamer les ténèbres ». Ainsi on ne proposera pas un ensemble de solutions concrètes viables, mais le plus souvent, des recommandations sur la méthode, qui doit être démocratique, non contraignante, et se garder d'être passéiste, éviter le retour en arrière, voire le paternalisme ou colonialisme.

Dans un contexte qui appelle des mesures urgente de salut public, on met en équivalence le respect des procédures (démocratiques, progressistes etc....) avec la survie de l'humanité.

Tout se passe aussi comme si on était incapable d'être « moral » jusqu'au bout. Il faut citer sur ce point Albert Jacquard, qui est considéré à tort ou à raison comme une

autorité en matière d'écologie : s'exprimant sur l'explosion démographique, il constate « *l'humanité vit une expérience totalement nouvelle* » « *il faut inventer des réactions, mettre en pratique des comportements adaptés à cette nouvelle situation* » puis, constatant actuellement une décélération, évoque : « *la cause la plus déterminante de cette décélération est la politique adoptée par les autorités chinoises après la disparition de Mao. A base de coercition et d'avortements imposés, cette politique est contraire aux « droits de l'homme » tels qu'ils sont définis par les cultures occidentales. Elle conduit à l'abandon des valeurs fondatrices de la dignité de chacun. N'est il pas suprêmement hypocrite de condamner ces méthodes tout en se réjouissant de leur résultat ?* »

Il poursuit plus loin : « *n'ayant plus la possibilité de croître et multiplier nous avons le devoir de gérer notre nombre. Il faut que ce nombre reste compatible avec ce que peut supporter la planète* ».

« *Le bouleversement est si profond que la plupart des autorités en charge de la morale collective, notamment les églises, ne réagissent qu'avec retard restant crispées sur des impératifs valables autrefois et désormais opposés aux objectifs proclamés. Au nom de la vie de l'embryon on risque de compromettre la vie de l'espèce !!* »

Il ne faut pas sous-estimer l'impact de ces arguments, le piège inhérent à leur rationalité : si l'être humain a vocation à atteindre le standard de vie des pays développés, alors l'explosion démographique récente est bel et bien une menace pour l'espèce humaine, et foin d'une morale « occidentale ».

Ce qui me paraît essentiel de souligner et si je me suis attaché à analyser ainsi les difficultés et contradictions du milieu écologiste ce n'est pas pour m'en gargariser, mais pour tenter de mettre en évidence qu'il y a aussi et d'abord une recherche de vérité, et que l'Eglise ne peut la négliger ; il faut en effet qu'elle rejoigne un Jacques Testard quand il cherche à démonter les ambiguïtés du développement durable, quand il dit qu'il faut être intelligent jusqu'au bout, jusqu'à la décision... même s'il s'agit d'un biologiste de la procréation...

Il faut qu'elle rejoigne un Albert Jacquard, quand il affirme que les réserves pétrolières devraient être classées au patrimoine mondial de l'humanité, même s'il s'agit d'un « positiviste » qui « débloque » en parlant de morale « occidentale », « *de vision occidentale des droits de l'homme,* » en face de la politique chinoise de régulation des naissances dont il se félicite.

Il faudrait tout spécialement que l'Eglise se sente proche du mouvement qui s'organise autour de la publication du journal « la décroissance » (Casseurs de Pub) (six parutions par an) où l'on trouve, sous la plume d'écrivains journalistes, penseurs, un ensemble de réflexions en profondeur et de suggestions concrètes sur le nouveau « style de

vie » (pour utiliser l'expression du Compendium) qu'il faudrait mettre en place. Pour ma part, je verrais volontiers que l'ensemble du clergé souscrive à cette publication qui est le plus souvent d'un très bon niveau, même s'il n'est pas possible d'éviter que resurgisse à l'occasion la bonne vieille tradition des bouffeurs de curés. C'est cela qui serait être « en phase » avec la modernité... Plutôt que d'ouvrir chaque jour certain robinet d'eau tiède à l'emblème de la croix.

Si le clergé et les chrétiens s'investissent sur ces questions, rejoignant l'enseignement du magister Romain, ils n'ent seront que plus efficaces pour montrer que l'on ne peut être « intelligent » jusqu'au bout sans être « moral » jusqu'au bout, et que l'on ne peut à la fois défendre les espèces menacés, s'investir dans l'opposition à la création de nouveaux aéroports, du doublement du triplement des autoroutes péri-urbaines, et en même temps se féliciter et considérer comme une avancée inévitable l'invention de l'utérus artificiel et du clonage humain..

Le fameux rapport GIEC de 2001 appelle à l'urgence d'un cadre éthique, mais ce cadre éthique ne peut émerger, ne peut venir au jour du fait de toutes les résistances et contradictions inhérentes à une contre-civilisation technique qui emporte tout dans sa fuite en avant. La mort de Dieu, le poing tendu vers le ciel, tout ce piège, cet engrenage, derrière tout cela, n'y a-t-il pas l'Esprit qui dit de lui-même, selon Dante « Je suis Celui qui dit toujours non » « Qui dénie toujours » ?

Celui qui dit toujours non, le calomniateur, le séducteur (se-ducere : conduire à l'écart) le diviseur : la division opérée par le système techniciste entre l'homme et son environnement n'est elle pas son œuvre ? cette dissociation s'opérant, comme dit Falk Van Gaver dans « le politique et le sacré », « *parce que l'homme croit pouvoir concilier deux attitudes contradictoires : une attitude de respect, d'accueil et de sympathie envers ses semblables (l'humanisme) et une attitude d'agressivité, de conquête et de domination envers la nature (le capitalisme et l'industrialisme). Voilà la modernité et sa contradiction intime, son péché producteur de mort. Les problèmes de l'environnement ne font pas que nous environner, ils sont les problèmes de la nature, de nôtre nature même. Ils ne sont pas qu'environnementaux, ils sont naturels, et ont une dimension surnaturelle* », ... « *La terre sous nos pieds nous porte et nous relie, son salut est le notre. C'est pourquoi salut et écologie sont liés, nous devons repenser ce lien* »...

Ainsi il ne peut y avoir dissociation de l'Église et de l'écologie, et il ne peut y avoir de chrétiens qu'écologistes. L'Église, mère d'humanité est forcément mère d'écologie. Lorsque Jean-Paul II a consacré Saint François d'Assise comme patron de l'écologie, il n'a pas voulu dire seulement une bénédiction de l'écologie, comme on pourrait le faire pour tel ou tel choix de vie, option socio-professionnelle avec une connotation individuelle, facultative, il a voulu consacrer le grand saint comme père fondateur de l'écologie et consacrer ainsi l'écologie comme partie intégrante, constitutive de la foi

chrétienne. La plupart des écologistes acceptent cette paternité et la revendiquent même (« Père de la décroissance François d'Assise » titre de la revue de la décroissance 02-2005) mais en même temps présentent Saint François comme un marginal dans l'Église, et comme a dit Renan « Le seul parfait chrétien depuis Jésus » ; ils vont aussi, à la suite d'un Lynn White, historien, se fonder sur les déviations constatées à l'époque moderne pour les appliquer, d'une manière erronée, rétroactivement à toute l'histoire du christianisme, et dénoncer un judéo christianisme globalement hostile et néfaste à la nature.

D'une certaine manière, Renan à raison partiellement. Saint François était vraiment configuré au Christ, comme c'est la vocation de tout chrétien, et cela fait de lui, et de son message « de compassion universelle et de fraternité cosmique », le modèle de la vie chrétienne, et en même temps apparaît alors une béance, un gouffre entre ce modèle et les mœurs contemporaines.

Dans cette quête que je mène, pour comprendre comment nous en sommes arrivés au point que nous ne pouvons même esquisser, encore moins formuler, une quelconque alternative à ce qui entraîne l'humanité à la catastrophe, je me rends compte que la doctrine sociale de l'Église, les écrits de Léon XIII actualisés par Jean-Paul II en particulier, constituent un socle intangible, et que la notion de destination universelle des biens, à la fois dans l'espace et dans le temps indique la voie, implique la reconversion de notre mode de vie.

Il persiste par chance une cohorte de penseurs catholiques, qui éclairent théologiquement ma réflexion, opèrent un retour aux sources, mettent en évidence les déviations qui affectent la conception chrétienne de la création. Parmi eux, le plus jeune, mon presque voisin, Falk Van Gaver (dont il faut absolument lire « le politique et le sacré », 2004, presse de la renaissance, véritable concentré d'intelligence du christianisme) j'ai fait sa connaissance par le truchement de Mgr Dominique Rey, il m'a orienté vers Hélène et Jean Bastaire dont les œuvres (notamment le chant des créatures – Cerf) devraient aussi être livres de chevet des chrétiens. C'est par de larges citations de ces ouvrages que je vais évoquer la véritable conception chrétienne de la création et les déviations dont elle a été victime à l'époque moderne. J'y ai trouvé un approfondissement, un enrichissement biblique, et plus important peut-être encore, un témoignage de sérénité et d'espérance, de charité, vertus qui risquent de pâtir dans l'impatience et l'activisme de l'urgence qui m'obsède... le travail que je fais ne peut être « shunté », le constat météorologique des nuages qui s'amoncellent, du cumulo-nimbus qui s'élève de plus en plus, annonciateur de la tornade, de l'ouragan, mais ce constat doit être dépassé, sinon c'est l'accablement, la jérémiade, le risque de désespérance ; eux n'ont pas peur, pas peur des mots, pas peur d'affronter la question lancinante du « que faire » ; la voie étroite exigeante, la seule issue, ils braquent le projecteur sur elle : « le christianisme ne fait que commencer » écrit Falk Van Gaver avec le culot de ses 25 ans « le temps de la modernité est terminé. Le nihilisme est

intellectuellement éculé : c'est l'heure du grand retour du christianisme dans la cité des hommes. »

III ENSEIGNEMENT DU MAGISTÈRE. RÔLE DE L'ÉGLISE

A. Magistère de l'Église :

1°) En 1991 Jean Paul II, à l'occasion du centenaire de l'encyclique Rerum Novarum de Léon XIII, publie l'Encyclique Centesimus Annus

Dans l'introduction du chapitre IV : Propriété privée et destination universelle des biens, on peut lire :

« Dans l'encyclique Rerum Novarum, Léon XIII affirmait avec force, contre le socialisme de son temps, le caractère naturel du droit à la propriété privée, et il s'appuyait sur divers arguments. Ce droit, fondamental pour l'autonomie et le développement de la personne, a toujours été défendu par l'Église jusqu'à nos jours. L'Église enseigne de même que la propriété des biens n'est pas un droit absolu, mais comporte même, dans sa nature de droit humain, ses propres limites.

Tandis qu'il proclamait le droit à la propriété privée, le pape affirmait avec la même clarté que l'usage des biens, laissée à la liberté, est subordonné à leur destination originelle commune de biens créés, et aussi à la volonté, de Jésus Christ, exprimée dans l'évangile. Il écrivait en effet « Les fortunés de ce monde sont avertis (...) qu'ils doivent trembler devant les menaces inusitées que Jésus profère contre les riches ; qu'enfin il viendra un jour où ils devront rendre à Dieu, leur juge, un compte très rigoureux de l'usage qu'ils auront fait de leur fortune ; et citant Saint Thomas d'Aquin, il ajoutait : « mais si l'on se demande en quoi il faut faire consister l'usage des biens, l'Église répond sans hésitation : à ce sujet, l'homme ne doit pas tenir les choses extérieures pour privées, mais pour communes » car « au dessus des jugements de l'homme et de ses lois, il y a la loi et le jugement de Jésus Christ »...

Les successeurs de Léon XIII ont repris cette double affirmation, la nécessité et donc la liberté de la propriété privée, et aussi les limites dont elle est grevée ;

Notre pape rappelle aussi la fidélité de Vatican II à cette doctrine, qu'il a lui-même reprise dans son discours d'ouverture de la IIIème conférence épiscopale latino-américaine à Puebla, puis dans les encycliques *Larorem exercens*, et *sollicitudo rei socialis*.

Il analyse l'évolution qui s'est faite, depuis l'époque où « la fécondité naturelle de la terre était effectivement le facteur principal de la richesse », et notre époque où le

travail humain, devient un facteur toujours plus important avec « la propriété de la connaissance, de la technique et du savoir ».

Il dénonce la marginalisation croissante d'une part très importante de l'humanité à l'égard de l'économie moderne de l'entreprise, et dénonce « les risques et problèmes liés à ce type d'évolution » : *« En somme, s'ils ne sont pas exploités, ils sont sérieusement marginalisés ; et le développement économique se poursuit, pour ainsi dire, au dessus de leur tête, quand il ne va pas jusqu'à réduire le champ déjà étroit de leurs anciennes économies de subsistance. Incapables de résister à la concurrence de produits obtenus avec des méthodes nouvelles, et répondant aux besoins qu'ils satisfaisaient antérieurement dans le cadre d'organisations traditionnelles, alléchés par la splendeur d'une opulence inaccessible pour eux, et en même temps pressés par la nécessité. Ces hommes peuplent les villes du tiers monde... sans possibilité d'intégration. On ne reconnaît pas en fait leur dignité, ni leurs capacités humaines positives, et, parfois, on cherche à éliminer leur présence du cours de l'histoire en leur imposant certaines formes de contrôle démographique contraires à la dignité humaine »*

Jean Paul II évoque « les responsabilités nouvelles et les dangers liés à cette étape de l'histoire » et « les habitudes de consommation et des styles de vie objectivement illégitimes ».

Il met enfin l'accent sur le nœud du problème : « A côté du problème de la consommation, la question de l'Écologie, qui lui est étroitement connexe, inspire autant d'inquiétude. L'homme, saisi par le désir d'avoir et de jouir, plus que celui d'être et de croître, consomme d'une manière excessive et désordonnée les ressources de la terre et la vie elle-même. A l'origine de la destruction insensée du milieu naturel il y a une erreur anthropologique, malheureusement répandue à notre époque.

L'homme, qui découvre sa capacité de transformer et en un sens de créer le monde par son travail, oublie que cela s'accomplit toujours à partir du premier don originel des choses fait par Dieu. Il croit pouvoir disposer arbitrairement de la terre, en la soumettant sans mesure à sa volonté, comme si elle n'avait pas une forme et une destination antérieure que Dieu lui a donné que l'homme peut développer mais qu'il ne doit pas trahir. Au lieu de remplir son rôle de collaborateur de Dieu dans l'œuvre de la création, l'homme se substitue à Dieu et, ainsi finit par provoquer la révolte de la nature, plus tyrannisée que gouvernée par lui ».

Notre pape a aussi des paroles très fortes concernant « la pauvreté ou la mesquinerie du regard de l'homme, plus animé par le désir de posséder les choses que de les considérer par rapport à la vérité, et qui ne prend pas l'attitude désintéressée, faite de gratuité et de sens esthétique, suscitée par l'émerveillement pour l'être et pour la splendeur qui permet de voir dans les choses visibles le message de Dieu invisible

qui les a créés » et aussi « en dehors de la destruction irrationnelle du milieu naturel, la destruction encore plus grave du milieu humain... et les problèmes graves posés par l'urbanisme moderne »...

2°) Auparavant, en 1988, dans Cristi fideles laïci, il s'était aussi exprimé sur l'emprise toujours plus vaste et plus profonde du « pouvoir technologique », et aussi sur l'action que les chrétiens devraient assumer dans le domaine politique.

« En rapport avec la vie économique sociale et le travail, aujourd'hui se pose, et de façon toujours plus aigüe, la question dite de l'Écologie.

Assurément l'homme a reçu de Dieu la tâche de « dominer » les choses créées et de « cultiver le jardin » du monde ; mais cette tâche, l'homme doit s'en acquitter dans le respect de l'image qu'il a reçue, et donc avec intelligence et amour : il doit se sentir responsable des dons que Dieu lui a prodigués et lui prodigue sans cesse. L'homme dispose d'un Don qui doit passer si possible amélioré aux générations futures, qui sont elles aussi, les destinataires des dons du Seigneur : la domination accordée par le créateur de l'homme... n'est pas un pouvoir absolu, et l'on ne peut parler de liberté « d'user et abuser » ou de disposer des choses comme on l'entend. La limitation imposée symboliquement par l'interdiction de « manger le fruit de l'arbre (Gn 2, 16-17) montre avec suffisamment de clarté que, dans le cadre de la nature visible,... nous sommes soumis à des lois non seulement biologiques mais aussi morales que l'on ne peut transgresser indéfiniment. Une juste conception du développement ne peut faire abstraction de ces considérations relatives à l'usage des éléments de la nature, au renouvellement des ressources, et aux conséquences d'une industrialisation désordonnée ; elles proposent encore une fois à notre conscience la dimension morale qui doit marquer le développement ». (Encyclique Jean-Paul II Sollicitudo in Socialis) 1988

« Il faut donc regarder en face ce monde qui est le notre, avec ses valeurs et ses problèmes, ses conquêtes et ses échecs ; un monde dont les conditions économiques, sociales, politiques et culturelles présentent des problèmes et des difficultés encore plus graves que celles décrites par le concile dans la constitution pastorale Gaudium et Spes »

« Quel est le visage actuel de la « terre » et du « monde » dont les chrétiens doivent être le « sel » et la « lumière » ?

« De terribles îlots de pauvreté et de misère, physique et morale à la fois, sont désormais fixés au pourtour des métropoles et frappent mortellement des groupes humains entiers ».

« Le fidèle laïc est co-responsable, avec tous les ministres ordonnés et avec les religieux et les religieuses, de la mission de l'Église ».

« Paul VI : l'Église a une authentique mission séculière inhérente à sa nature intime et à sa mission, dont la racine plonge dans le mystère du Verbe incarné et qui s'est réalisé sous des formes diverses pour ses membres ».

« Comme l'ont affirmé les pères du synode (1985) « les chrétiens doivent exercer leur responsabilité comme maîtres de la science et de la technologie, et non pas comme leurs esclaves ».. ; « Dans la perspective des « défis » moraux qui vont être provoqués par la formidable puissance technologique nouvelle et qui mettent en péril, non seulement les droits fondamentaux des hommes, mais jusqu'à l'essence biologique de l'espèce humaine » il est de la plus haute importance que les laïcs chrétiens, avec l'aide de l'Église entière assument la charge de rappeler la culture aux principes d'une authentique humanisme »...

« Aujourd'hui, la plus grande vigilance s'impose à tous, de façon urgente devant le phénomène de la concentration du pouvoir, et en premier lieu, du pouvoir technologique. Cette concentration, en effet, tend à manipuler non seulement l'essence biologique, mais encore l'intérieur même de la conscience des hommes et leurs modes de vie, et aggrave ainsi la discrimination et la marginalisation de peuples entiers. »

« Constitution Gaudium et Spes « l'Eglise, qui en raison de sa charge et de sa compétence, ne se confond d'aucune manière avec la communauté politique et n'est liée à aucun système politique, est à la fois le signe et la sauvegarde du caractère transcendant de la personne humaine ».

« Les fidèles laïcs doivent porter témoignage des valeurs humaines et évangéliques qui sont entièrement liées avec l'activité politique elle-même, comme la liberté et la justice, la solidarité, le dévouement fidèle et désintéressé au bien de tous, le style de vie simple, l'amour préférentiel pour les pauvres et les plus petits ».

« Parmi les points forts de la doctrine sociale de l'Église se trouve le principe de la destination universelle des biens : les biens de la terre sont, dans le dessein de Dieu, offerts à tous les hommes et à chaque homme comme un moyen pour le développement d'une vie authentique humaine ».

« Pour le contexte des transformations qui se produisent dans le monde du travail et de l'économie et le bouleversent » il importe que les chrétiens « tachent... de susciter de nouvelles formes d'entreprise, et de provoquer une révision des systèmes de commerce, de finance, et d'échanges technologiques ».

B La véritable conception de l'Église concernant la création

Dans un article de la revue Etudes (09-2005) Jean Bastaire en fait une synthèse : « *Que dit l'auteur biblique dans les premiers chapitres de la Genèse ? il montre Dieu créant successivement le ciel, la mer, la terre, les plantes et les animaux, qu'il déclare « bons ». Il crée enfin l'homme à son image et ressemblance pour dominer l'ensemble de la création et veiller à ce que chacun y respecte la vie, car il n'est permis à personne – ni aux animaux ni à l'homme – de manger autre chose que de l'herbe et des fruits. Tuer est interdit, car le sang véhicule l'Esprit.*

L'univers est jugé alors « très bon », mais cesse de l'être lorsque l'homme, tout en restant à l'image de Dieu, cesse d'être à sa ressemblance. L'administrateur devient infidèle et sème parmi les créatures le désordre et la haine. Par le déluge qu'il suscite, Dieu ne renvoie pas complètement au néant l'œuvre qu'il a créée, mais sauve dans l'arche de Noé un échantillon de survivants, auxquels il propose une nouvelle alliance, qui n'interdit plus la violence mais la régit. L'homme demeure, hélas, la terreur des vivants, et réciproquement. Mais à l'un comme à l'autre, il demeure interdit de consommer le sang, c'est à dire d'anéantir symboliquement la vie. D'où l'origine de la viande « casher » pour les juifs.

Cet égal respect envers toutes les créatures, on le suit d'un bout à l'autre de l'ancien testament. Le Deutéronome le manifeste par l'interdiction de faire travailler le bœuf le jour du sabbat ou de faire cuire un chevreau dans le lait de sa mère. A l'appel de Jonas, tous les habitants de Ninive, hommes et bêtes, obtiennent le pardon par un jeûne unanime. Isaïe exalte la réconciliation parousique entre le loup et l'agneau, l'enfant le cobra. Les psaumes répercutent à maintes reprises la louange que toutes les créatures adressent au Créateur, depuis les étoiles et vents jusqu'au cèdre le plus haut et à l'herbe la plus humble. Au premier siècle avant Jésus-Christ, le livre de la Sagesse affirme : « Dieu n'a pas fait la mort il ne se réjouit pas de la perte des vivants, il a tout créé pour que tout subsiste ».

L'enseignement du nouveau testament porte à maturité, par son accomplissement en Christ, ce message de compassion universelle et de délivrance cosmique. Dès la fin de l'évangile de Marc, au jour de l'ascension, Jésus dit à ses disciples « Allez par le monde entier, proclamer l'Évangile à toutes les créatures (16-15). Il ne dit pas, comme Mathieu « à toutes les nations », ce qui impliquerait seulement les hommes. Dans l'Épître aux Colossiens, Paul s'exprime de la même façon lorsqu'il incite à ne pas se détourner de l'Évangile « qui a été proclamé à toutes créature sous le ciel » (I-23)

Paul ne se contente pas, dans l'Épître aux Romains, de dire que « toute la

création gémit dans les douleurs de l'enfantement, attendant d'être libérée, elle aussi, de la servitude et de la corruption pour entrer dans la liberté et la gloire des Enfants de Dieu, à l'adresse des Colossiens il édifie une christologie cosmique dont les siècles qui vont suivre sont loin d'avoir développé toute la splendeur « C'est en Christ qu'ont été créées toutes choses, en Lui que tous les êtres ont été réconciliés par le sang de la croix » (I, 15-20) Et de conclure superbement, à l'intention des Corinthiens « Quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils Lui-même se soumettra à celui qui a tout soumis, pour que tout soit en tous » (I Cor. 15,28).

« Après une telle proclamation de salut universel reprise par Jean dans son apocalypse, avec l'annonce d'une nouvelle terre » et des « nouveaux cieux » il est impossible d'avancer l'idée d'une mentalité judéo-chrétienne hostile à la nature. C'est le contraire qui est vrai, une estime si infinie de la création qu'elle l'éternise, et ne la dissocie pas sur ce point ultime – la résurrection finale – le sort de l'homme et celui des autres créatures, après le passage par la mort qui purifie l'ensemble de l'œuvre divine empoisonnée par le péché. La Pâque s'étend à tout l'univers, sous peine d'être incompréhensiblement amputée de la gloire de son corps cosmique ».

Jean Bastaire démontre une fidélité de l'Église (avec des fortunes diverses) pendant vingt siècles, à ce sentiment de fraternité cosmique dont François d'Assise « a figuré un paroxysme » « mais qu'il n'a pas inventé » comme en témoignent en particulier nombre de religieux et moniales, et « de cet état sinon unique du moins prévalent d'exaltation amoureuse et d'éréthisme laudatif devant la nature », dans lequel ils ont vécu.

En conclusion de ce bref exposé, je citerai quelques formules de Falk Van Gaver « dans le politique et le sacré », des recommandations à l'usage de l'homme moderne : « avant de lancer des cris d'alarme, et d'élaborer des solutions pratiques, avant même de fournir une base philosophique à son action, l'homme doit opérer une conversion intime. La sauvegarde de la création commence par un décentrement intérieur qui recentre sur Dieu : conduisant par l'Esprit à cesser de voir la réalité de son propre point de vue pour la voir du point de vue de Dieu. Assumant la gestion temporelle de l'œuvre de Dieu, l'homme a ainsi la charge de la gestion de l'univers. Il ne fait pas qu'administrer des biens périssables dont la signification s'effacerait et s'épuiserait en son propre devenir divin : par la grâce du Christ, il est délégué à leur promotion et à leur accomplissement, en une commune transformation « parousique ». Le monde n'est pas une grande machine, mais un organisme animé par un souffle, qui engendre un nombre infini d'autres souffles. Dieu ne fabrique pas des objets, il n'a rien d'un horloger, aussi grand qu'on le veuille, il engendre des réalités qui lui répondent. »

C Réflexions sur le rôle de l'Église

1° Implication des chrétiens dans les déviations de la conception judéo Chrétienne

de la création.

« Lorsque la nature a cessé pour les hommes d'avoir une âme », nous dit F Van Gaver, « elle est alors devenue nulle, morte, vide. Elle n'a plus eu de valeur qu'utilitaire. L'humanisme la réifiée totalement, la transforment en une accumulation d'objets manipulables à l'infini. « Le silence des espaces infinis » remplaçait « les cieux chantant la gloire de Dieu » (Psaumes 18-21).

Brisant solidarité cosmique et solidarité universelle, l'homme a compensé son isolement par une inflation prométhéenne de sa personne. Le roi de la création a si bien dilapidé ses ressources et ravagé son royaume que, par un effet de retour, il commence à souffrir lui même des catastrophes que sa violence engendre. Mais qu'on ne croie pas qu'il s'en repente ! il cherche seulement à discipliner cette violence, à la rendre plus intelligente, à inventer une nouvelle prudence qui modère son insolence. De nos jours la prise de conscience des problèmes de l'environnement n'est le plus souvent qu'une réaction de défense d'un humanisme anthropolatre aux abois, qui se trouve menacé par sa propre démente : un égoïsme bien tempéré l'incite à être plus perspicace dans la gestion de la planète. Il ne s'agit pas de l'exploiter avec moins de vergogne, mais avec plus de vigilance, bien décidé à encore tirer sur la corde, en modérant les secousses pour éviter qu'elle ne casse. »

« Que s'est il passé », explique Jean Bastaire dans l'article précité de la revue « Etudes »

« Que s'est-il passé pour que, à l'orée des temps modernes un désintérêt se produise, un dessèchement s'étende, qui a eu pour résultat de livrer, pieds et poings liés la création aux mains des prédateurs ? Le pire a été lorsque la bénédiction dévote est venue s'ajouter à la démission couarde »

« Dans les milieux chrétiens, on a vu reparaitre le vieux dualisme gnostique qui oppose le corps à l'âme, la chair à l'Esprit. On a ravivé insidieusement l'antique manichéisme qui condamne la matière et par conséquent la création, comme l'œuvre d'une puissance mauvaise. Tout cela n'était pas enseigné formellement mais il n'y avait pas non plus de condamnation explicite comme dans les anciens temps. Une complaisance plus que suspecte s'établissait à l'égard de ce décri haineux du cosmos ».

« Une dérive inverse affectait la science à laquelle les chrétiens devenus idéalistes, avaient beau jeu d'accoler l'épithète, de matérialiste. La science moderne recevait, en effet, de ces chrétiens toute licence non seulement de désacraliser le monde, - ce qui était une exigence de méthode - mais encore de le désanctifier, de le profaner, de le réifier, c'est à dire de lui refuser toute origine ou toute fin transcendante, ce que n'impliquait pas la démarche rationnelle d'immanence ».

Idéalistes et matérialistes tombaient d'accord pour exclure le mal de la terre, et couper la science de la foi. Dans les espaces infinis, Pascal n'entendait plus que le silence, Descartes et Malebranche ne considéraient plus les animaux que comme des machines. La matérialité exclusive de la création transformant l'univers en un matériau inépuisablement exploitable. »

« Il s'est produit ainsi une déchristianisation du cosmos antérieure à la déchristianisation de l'homme. La première annonçait la seconde. Les chrétiens ne l'ont pas compris, ou plutôt, ils ont cru se défendre victorieusement de cette émancipation sacrilège de la matière à laquelle ils apportaient involontairement leur caution, par un repli stratégique sur l'âme, la vie intérieure. Le primat de l'esprit mutilé de son expression charnelle et tout entier en exil ici bas dans l'attente du royaume éternel ».

Profitant d'une telle situation, certains chrétiens ne se sont pas privés de « faire des affaires avec la création », d'en opérer un détournement à leur bénéfice, sous prétexte d'une obéissance trafiquée et mensongère au commandement de Dieu dans les 1ers chapitres de la Genèse. A leurs yeux, la création était la meilleure qui soit mais pour être exploitée jusqu'à la moelle, sans vergogne, sous la bannière de ce capitalisme pieux qui s'est développé particulièrement dans le protestantisme anglo-saxon décrit par Max Weber ».

Jean Bastaire, certainement dans un souci charitable, s'exprime à l'imparfait, sur le mode passé, ce qui n'enlève rien à la situation présente, à l'actualité de la déchristianisation et en effet le Christ « chemin, vérité, vie », quelle incongruité d'une telle affirmation auprès des instances médiatiques, des gouvernants, des analystes et prévisionnistes. Pour l'opinion majoritaire, l'Église n'a plus qu'un rôle résiduel, un peu comme une ONG au service des gouvernements, un peu comme un service de soins palliatifs auprès d'un malade à qui l'on a inoculé toutes sortes de maux. L'héritage chrétien et avec lui la piété filiale, ce sentiment naturel humain sans lequel il n'y a pas de transmission civilisationnelle possible, sont reniés, dénigrés, oubliés. En examinant ce phénomène dans ses causes et conséquences, du fait du néo-relativisme, du fait de la mise en accusation d'un impérialisme occidental dont le christianisme serait partie prenante, on s'apercevra que cette réduction qui affecte l'héritage chrétien n'est pas sans conséquences sur la prétention universaliste des droits de l'homme issus des lumières, même si c'est pour une part en réaction et en négation, que la mythologie des lumières se représente elle-même, par rapport à cet héritage. Et faut-il alors s'étonner que le fleuve chrétien s'asséchant, le poisson des droits de l'homme s'asphyxie...

2° Comment le christianisme est-il perçu par les analystes et prévisionnistes qui représentent l'opinion majoritaire occidentale ? je vais en tenter une synthèse à

partir de quelques best-sellers contemporains :

a) **la thèse du choc des civilisations de Samuel P Huntington** : constate le déclin amorcé de l'occident, l'émergence de nouvelles puissances, d'autres civilisations, raisonne en terme de rapports de force, et pour « sauver les meubles » en quelque sorte, met en cause l'universalisme et l'impérialisme car « *la croyance occidentale dans la vocation universelle de sa culture a trois défauts majeurs : elle est fausse, immorale et dangereuse.* »

Huntington avertit l'occident, dans l'espoir qu'il réussisse à se ressaisir, et que ne se réalise pas la prophétie d'un philosophe japonais dont il cite cette formule : « *l'échec total du marxisme et le démembrement de l'Union Soviétique ne sont que les signes précurseurs de l'effondrement du capitalisme libéral, le principal courant de la modernité. Loin de représenter une alternative au marxisme et d'être l'idéologie dominante à la fin de l'histoire, **le libéralisme sera le prochain domino qui tombera**.* ».

Huntington pressent que le « domino » risque bien de tomber. Aussi faut-il, selon lui, se recentrer sur notre culture, « *tout en apprenant à naviguer en eaux peu profondes, à endurer les épreuves, à limiter nos ambitions, à préserver la culture plutôt que de chercher à s'opposer au changement* ». La culture qu'il appelle à « *préserver, à protéger, à revigorer* », comprend ces valeurs : « *le christianisme, le pluralisme, l'individualisme, l'autorité de la loi* », mais ce sont des caractéristiques dit-il, « *spécifiques à l'occident* » « *typiquement européennes* » qui ne sont « *ni asiatiques ni africaines, ni moyen-orientales, sauf par adoption* ».

Le christianisme est ainsi piégé, confiné, et se pose alors la question : le Christ nous envoie-t-il annoncer « la bonne nouvelle » en vertu d'une conception fautive, immorale, et dangereuse ? Le christianisme est ainsi ramené à un produit culturel occidental, à préserver certes, à revigorer si possible, mais dans sa seule sphère d'influence. L'occident se replie ainsi dans sa forteresse, assiégée de toute part, après avoir ostensiblement abandonné tous ses bagages, philosophiques, moraux, spirituels, en rase campagne, et il est significatif que la réduction de l'héritage chrétien emporte avec lui la prétention universaliste des droits de l'homme issus des « Lumières » qui a part à cet héritage, même si c'est pour partie en réaction et en négation de celui-ci que la mythologie actuelle « lumières » se représente elle-même.

b) **La thèse de Guillaume Corvus, « la convergence des catastrophes »**, accentue encore la perception du christianisme comme exclusivité culturelle occidentale, qui n'est même plus à préserver, mais plutôt à proscrire.

Guillaume Corvus a une certitude : l'effondrement à brève échéance du système mondialiste libéral : il en fait une démonstration très documentée, exhaustive ; il y a « *des lignes dramaturgiques, des crises géantes, des catastrophes de grande ampleur,*

déjà décelables, déjà palpables, qui convergent à l'horizon 2010-2020 et qui vont multiplier leurs effets jusqu'au point de rupture »... Le scénario le plus vraisemblable, selon Corvus, ramènera l'humanité à un nouveau Moyen-Âge (300 millions d'humains à la fin du XXIe siècle !)...

L'évaluation des maux de la planète, qui rejoint et amplifie ceux qui sont spécialement évoqués dans mon étude, rend ces prévisions plausibles, et même le contraire plutôt miraculeux : mais ce qui intéresse particulièrement le point de vue chrétien, c'est qu'il met précisément la situation critique où nous sommes au compte « des paradigmes progressistes et égalitaires qui caractérisent notre civilisation », et que si nous en sommes là, c'est par le fait « l'universalisme progressiste égalitaire des Evangiles, renforcé par l'éthique protestante et la philosophie des lumières qui a étendu démesurément la techno-science à toute la terre selon une insoutenable montée en puissance comme un moteur devenu fou, au lieu de la limiter à certaines zones ».

Il est typique que constater que ce n'est pas la techno-science qui est le problème, c'est son extension au monde : nous aurions du la réserver, « la limiter à certaines zones », les nôtres, bien sur... et cet argument est à rapprocher des considérations sur l'aspect « occidental » des droits de l'homme, non applicables dans d'autres contrées.

D'après ce spécialiste de haute vol (expérience industrielle, universitaire, journaliste, consultant international) le christianisme, totalement inféodé au système progressiste, n'est d'aucun secours en face des maux cataclysmiques qui nous menacent ; il est révélateur qu'en conclusion d'un ouvrage qui se termine par cette interrogation en trois mots : « qui est Dieu ? », il se soit tourné vers la tradition shivaïte, dont un texte, cité par l'indianiste Alain Danielou « la fin des Assours », décrit le cycle d'un déclin civilisationnel ressemblant étrangement au nôtre, et qui serait en fait l'histoire de la septième humanité...

c) **Comment les chrétiens ont il pu avoir part à la situation actuelle ?** un autre prévisionniste en vogue il y a peu, **Marcel Gauchet**, conduit l'affaire à son terme, **dans « le désenchantement du Monde », une histoire politique de la religion** ». De l'analyse du divorce qui s'est produit entre la foi et la raison, il va tirer une loi, une nécessité : le christianisme est la matrice d'une sortie de la religion.

Il insiste sur l'importante du fait religieux dans l'histoire, mais c'est pour donner un rôle prépondérant au christianisme dans le développement occidental de ces derniers siècles, qu'il s'agisse de l'essor des techniques, de l'enracinement de la démocratie, du repli de la religion dans le domaine privé : l'ensemble de ces phénomènes, paradoxalement, par une « inversion de l'ancienne économie religieuse », rebondit de manière inéluctable, vers une société hors religion. En dépit du fait que cette théorie à maintenant du plomb dans l'aile, fondée qu'elle est sur ce sophisme que le capitalisme libéral et démocratique serait le stade ultime de l'évolution de la société

humaine « son horizon indépassable », qu'il existerait une fin de l'histoire, mais il y a un autre fondement à cette théorie, c'est la collaboration des chrétiens à l'évolution des derniers siècles, et de ce point de vue, il faut entrer plus avant dans la démonstration de Marcel Gauchet :

« ce qui survit présentement de la foi chrétienne », nous dit-il, « n'a plus rien à voir avec la situation qui a décidé de sa naissance, avec les conditions à la faveur desquelles elle s'est imposée et développée, avec le rôle en fonction duquel se sont jouées les grandes inflexions et les déchirements... il n'est d'intelligence possible du phénomène religieux qu'à condition de commencer de prendre acte de la scission sans appel qui sépare le passé du présent »

Le Christianisme porte en lui-même, en quelque sorte, la négation de la religion : c'est une démonstration qui est faite, ciselée par un orfèvre, qui martèle le paradoxe à force pour le faire passer : *« d'un côté l'ici bas et l'au-delà, de l'autre ce facteur supplémentaire qui dans le cas chrétien, va pouvoir libérer le jeu de ces contradictions, c'est à dire le dogme de l'incarnation, attestation vivante, au cœur de la foi, de l'irratrapable écart des deux ordres de la réalité, et de leur pleine consistance à chacun... L'incarnation, en même temps qu'elle intensifie l'appel du dehors, et renforce la mobilisation en vue du salut, ferme la voie du renoncement (au monde), souligne l'impossibilité de faire. D'où l'inversion de la logique religieuse qu'elle rend possible : se consacrer exclusivement aux tâches du salut, mais pas en se détournant de ce monde, pas en s'installant hors de lui, en l'investissant au contraire, et en oeuvrant à la plénitude de son accomplissement propre. Non plus en d'autres termes chercher la coïncidence entre l'ici bas et l'au-delà, que ce soit sous forme de dissipation de la phénoménalité immanente dans le transcendant, ou sous forme de soumission rendant l'au-delà présent dans l'ici-bas, mais s'accommoder de leur différence. »*

Ainsi, nous dit Marcel Gauchet, le christianisme permet, au travers du dogme de l'incarnation, à l'ici bas et l'au-delà de s'accommoder de leurs différences, et grâce à la dynamique de ces contradictions, provoque une « inversion » de la logique religieuses, et il nous sert 400 pages sur ce thème, dévoilant une méthode d'analyse très polyvalente, une clé universelle, l'élucidation à la portée de tous, grâce à elle tout argument trouve sa contrepartie, le blanc peut devenir le noir : le jour, la nuit, l'humide, le sec ; l'immobilité, le mouvement, le religieux, l'irreligieux. Dans la quête que je mène, à travers l'air du temps, humant la direction du vent, pour tenter de comprendre un peu et si possible d'anticiper la suite, je trouve là une perle insigne, une broderie sophistiquée de grande qualité, où il est démontré que la subversion du christianisme ne se fait pas par le fait de forces hostiles ou de la démission ou désertion de ses adeptes, mais, de façon nécessaire, par le jeu de contradictions dynamiques internes à lui-même.

Comme dit encore Marcel Gauchet, qui ne manque pas de formules choc ni de dialectique subtile, *« le protestantisme ascétique cher à Max Weber ne constitue que la*

frange pionnière et la fraction émergée d'un immense mouvement souterrain qui recouvert, dénié, au milieu de mille résistances a peu à peu partout imposé l'optimisation active de la sphère terrestre en lieu et place de l'ancienne soumission limitative à l'intangible. Il est raisonnable d'admettre que la cohérence tôt assurée par l'éthique protestante entre valeurs sciemment revendiquée et pratique effective, à joué comme renforcement efficace. Mais il ne faut pas s'exagérer la portée de ce qu'on appréhende de la sorte comme visée explicative. Il ne s'agit dans tous les cas d'une mince manifestation de surface en regard de la restructuration d'ensemble de l'être au monde qui la porte de manière sous jacente et dont « l'esprit du capitalisme » lui-même ne livre qu'une expression très partielle. Cette refonte du champ d'expérience se confond dans son développement avec le changement révolutionnaire de structure religieuse dont l'Europe moderne a été le théâtre ; elle se poursuivra, comme lui, très au-delà des premières mises en forme où son travail s'atteste, jusqu'à les subvertir à leur tour ; et elle ne s'effectuera pas moins, comme lui, là même ou la rigidité des attitudes et du dogme commencera par lui opposer un barrage en apparence infranchissable – qu'elle contournera, infiltrera, déplacera de toutes façons pour enfin de compte, irrésistiblement, l'emporter ».

- Marcel Gauchet propose ainsi la superposition de la dialectique de type marxiste, (la dynamique des contradictions) et de l'évidence néo-relativiste : il concède qu'il y ait la possibilité d'une « survie » du religieux : « sans doute y a-t-il lieu de reconnaître » dit-il, « l'existence d'une strate subjective inéliminable du phénomène religieux, ou indépendamment de tout contenu dogmatique arrêté, il est expérience personnelle », un « reste » de religion, « sous jacent » « indifférencié », d'ordre « esthétique ». Mais cette analyse, toute discutable qu'elle soit, n'en reflète pas moins, avec la condamnation de l'impérialisme culturel occidental, confondu largement avec le christianisme, l'opinion majoritaire, dominante, et l'on s'étonnera que le fleuve chrétien réduisant son débit, s'asséchant, le poisson des droits de l'homme s'asphyxie...

d) C'est la même démarche athée qui est celle d'un Edgar Morin dans son « Pour sortir du XXe siècle » ; cet essai écrit il y a plus de 25 ans a partiellement perdu de son intérêt dans la mesure où il se focalise sur la menace globale nucléaire, qu'il n'envisage pas l'effondrement imminent du communisme, non plus que l'émergence d'une menace climatique gravissime, en lien avec une nouvelle hégémonie mercantile mondialisée.

Ce qui persistera cependant, ce qui persiste d'ores et déjà de cet ouvrage, c'est son analyse de l'histoire des idées au XXe siècle, le constat d'une véritable faillite de l'intelligence, une critique de l'explosion du savoir, l'égarement des plus grands esprits : « il ne faut pas perdre de vue que le savoir « humaniste », celui des humanités (littérature, poésie, philosophie, et encore en partie, psychologie et sociologie) est partout en régression au profit de la connaissance scientifique et de la connaissance

technique. La première est de plus en plus parcellarisée, formalisée, opérationnalisée. La seconde est toute adonnée aux fonctionnements et à la fonctionnalité. L'un et l'autre sont de plus en plus destinés aux cercles clos de spécialistes, à la computation anonyme, aux intérêts des puissances étatiques et économiques, et de moins en moins destinées à être réfléchies, méditées, discutées par les esprits humains. La culture scientifique et la culture technicienne éliminent d'elles-mêmes les grands problèmes humains, humanistes, moraux, philosophiques, qu'elles sont incapables de poser et penser, et elles les renvoient avec mépris à la vie privée de chacun. Les idées générales sont de plus en plus écartées de ces savoirs, et c'est pour cela que les idées générales les plus creuses en fait règnent dans l'esprit des scientifiques et des techniciens hors de leurs laboratoires ou de leurs officines. »

On retrouve là la critique du système technicien d'Ellul : « L'irrationalité des choix fondamentaux », « l'élimination du jugement moral », et cela conduit aussi, comme l'a fait Arthur Koestler dans « les Somnambules » en enquêtant sur les rouages obscurs de l'intelligence créatrice, à faire sortir de la mythographie avec l'affaire Galilée, l'ensemble de l'histoire des idées scientifiques et à dénoncer « *la légende selon laquelle la science est une entreprise purement rationnelle et le savant un personnage plus « équilibré » plus désintéressé que les autres, (et devrait par conséquent jouer un rôle déterminant dans les affaires de ce monde) ou la légende prétendant que le savant est capable de trouver, pour soi et ses contemporains, un substitut rationnel aux intuitions morales qui proviennent d'autres sources* ».

Ce qui subsiste également après un quart de siècle, du « Pour sortir du XXe siècle » d'Edgar Morin, c'est la volonté d'éliminer le facteur religieux, ce en quoi il est tout à fait « en phase » avec la thèse de Marcel Gauchet. Edgar Morin croit en un « Évangile anti-Évangile », « une bonne mauvaise nouvelle », qui se décline dans le catéchisme suivant :

Ne plus croire :

- *Aux vérités absolues et transcendantes*
- *à Dieu ;*
- *à la science-vérité ;*
- *à la raison déifiée ;*
- *au salut hors terre et au salut sur terre ;*

mais croire :

- *à l'au-delà et aux mystères ;*
- *aux certitudes inscrites dans le temps et dans l'espace ;*
- *à la science qui cherche la vérité et lutte contre l'erreur ;*
- *à la raison ouverte sur l'irrationnel et luttant contre son pire ennemi, la rationalisation ;*

- *aux vérités mortelles, périssables, fragiles, vivantes ;*
- *à la conquête de vérités complexes comportant incertitudes ;*
- *à l'amour et à la tendresse*
- *aux moments de joie fulgurante, individuels ou collectifs, toujours liés à l'amour et à la fraternité.*
- *croire sans croire en l'humanité.*

Edgar Morin dans son zèle à-religieux, anti-religieux, va d'ailleurs se trouver piégé, démenti, déjugé par l'histoire de cette fin de siècle ; lui qui affirme, en 1980, que la vertu des intellectuels particulièrement des intellectuels de gauche, est d'avoir sauvé, entretenu, les grands problèmes, d'avoir divulgué, vulgarisé les problèmes fondamentaux dits philosophiques *« face à la crétinisation et l'abrutissement proprement scientifiques, technocratiques, éconocratiques, bureaucratiques, ils ont sauvé le problème de la vérité, au prix, hélas, des pires erreurs, dont la plus importante est la sous-estimation du problème de l'erreur, et de la difficulté de la recherche de la vérité »*... *« les écrivains/écrivains ont été présomptueux, légers, arrogants, naïfs, mais ils ont rempli cette tâche vitale : c'est par eux, grâce à eux, quasiment seuls, qu'existe une arène où les notions de vérité, justice, droit, humanité, bonne société, essaient d'avoir un sens »*.

Edgar Morin, lui qui se targue de nous apprendre à ne pas sous estimer le problème de l'erreur, n'a-t-il pas été quelque peu « léger, naïf, arrogant ». Que n'a-t-il pressenti le rôle de Jean Paul II, au lieu de nous concocter son anti-évangile ? Comment peut-on affirmer que la seule arène où les notions de vérité, justice, droit, humanité essaient d'avoir un sens, est celle des intellectuels fourvoyés du XXe siècle ? c'est hallucinant, mais en même temps, que cette affirmation reflète une idée répandue, c'est une condamnation pour les chrétiens de ce siècle, ceux du moins qui ne se sont manifestés que pour emboîter le pas aux idées du jour, ceux qui se sont voulu à l'écoute du monde, « en phase » avec la modernité, participant comme dit Falk Van Gaver à la dilution du message chrétien *« par le repli sur la confession tonitruante et « psittaciste » des valeurs qui sont celles du discours de tout le monde : respect de l'autre, combat contre la faim., droits de l'homme, démocratie, refus de la violence, lutte contre les discriminations etc.. quoique ce soit pourvu que l'on ne parle par de Dieu »*...
« Voilà des valeurs qui ont le confortable avantage d'être bien abstraites, bien vagues, et de n'exposer à aucune contradiction politique, judiciaire, administration ou médiatique »...

Il y a là une sorte de condensé des idées en vogue : la religion chrétienne représente une menace de fanatisme, de dogmatisme, à écarter absolument et pour ce faire, il faut dégrader la notion de transcendance, il faut renoncer à Dieu, au profit d'une vague religiosité. »Croire à l'au-delà et aux mystères, aux certitudes inscrites dans le temps et

dans l'espace » - un modèle de religion portatif, peu encombrant, adaptable, qui voyage bien, désign, tendance... A partir de là il ne va pas être facile de traiter la question de la vérité, mais nos intellectuels ont plus d'un tour dans leur sac, on l'a bien vu avec Marcel Gauchet et son christianisme « religion de la sortie de la religion » ; et ce qui est constant c'est ce paradoxe, cette incohérence fondamentale (pour ne pas dire malhonnêteté) qui consiste à admettre qu'il y a eu une scission complète entre le passé et le présent, mais qu'au lieu de mettre cette scission (le divorce poli et glacé de la foi et la raison) au compte d'un abandon des principes qui nous guidaient précédemment, d'inculper ces principes eux-mêmes dans une sorte d'auto-destruction, de les mettre en accusation dans la rupture dont ils sont victimes eux mêmes.

3° Reconnaître les déviations auxquelles les chrétiens ont participé, consenti, **c'est donc remettre en cause le repli de la religion au domaine privé**, et réexaminer le fameux **« rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César »**.

-
«Cet axiome évangélique », nous dit Van Gaver, « est aujourd'hui trop utilisé par nombre de chrétiens pour justifier leur lâcheté face à l'emprise étatique moderne, l'état providence, c'est l'Idole, car la seule providence vient de Dieu. Nous devons en finir avec le « monstre état » pour lequel la cité ne fut que le paravent et l'instrument offensif de son extension et de son emprise, sur l'ensemble de l'existence des hommes. On nous accusera de tendances théocratiques et les chrétiens pusillanimes auront peur de faire resurgir leurs mauvais démons médiévaux... qu'ils se rassurent, nous sommes nous autres modernes, loin, bien loin de la théocratie. Nous sommes dans la statolatrie, la statocratie, l'idôlatrie. »

« Rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, loin de défendre César contre Dieu, cette phrase nous invite à défendre toujours les droits de Dieu contre la prétention toujours renouvelée de César de se substituer à Dieu (l'Etat-providence, ça ne s'invente pas !) Aujourd'hui, chrétiens, nous devons rendre à Dieu toute sa place dans nos existences et nos sociétés. Car cette phrase du Christ ne fonde en rien une distinction du temporel et du spirituel donnant à l'un une sphère privée et à l'autre une sphère publique, elle n'évacue en rien Dieu de la politique et de la société et ne relègue par la religion aux consciences. Au contraire cette exhortation nous invite à rendre à Dieu toute sa place dans la société et la politique et à remettre César à sa place qui dans l'Évangile est d'imposture et de domination. Rendre à Dieu toute sa place, remettre César à sa place, voilà comment entendre aujourd'hui le verset. »

Il est roboratif de lire ces quelques lignes extraites de cet essai percutant d'un penseur de 25 ans, vivant témoignage de la modernité éternelle du message chrétien. Il nous répète encore : *« Que chacun rende donc à Dieu ce qui est à lui et à César ce qui est à César » ne signifierait-il pas plutôt, nous est il ainsi rapporté « ce que vous possédez vous possède, que chacun discerne ce qui appartient à Dieu et ce qui appartient à*

César ; que chacun fasse le tri ; que chacun voit à qui il appartient, de Dieu ou de César le faux Dieu, et agisse en conséquence et choisisse son camp ». Il est absurde de croire que le Christ conseillait aux juifs de rendre un double culte au Dieu Yahvé et au Dieu César ; il est absurde de faire de cette phrase l'assise légitime de la séparation du temporel et du spirituel, où même de leur distinction ; il est absurde de penser que le Christ, lui qui a dit « vous ne pouvez servir deux maîtres, Dieu et Mammon » ait voulu ainsi légitimer l'autonomie d'un ordre temporel qui se voulait justement divin, contre Dieu lui-même. Le divin Auguste, le divin César, l'empereur Dieu auquel on vouait un culte religieux ! « nous n'avons d'autre roi que César » répondent à Pilate ceux des Juifs qui refusent d'accueillir le Messie, de reconnaître en Jésus le Christ. En tout cas, les premiers chrétiens, du fait de l'incarnation, tout en participant à la vie sociale de leur temps, montrèrent combien il surent résister aux prétentions impériales ! »

L'incarnation n'est donc pas « ce facteur supplémentaire venant libérer une dynamique de contradiction entre l'ici bas et l'au-delà » comme dit Gauchet, mais bien, comme dit le jeune sage Falk Van Gaver « le Christ venu récapituler toutes choses, celle du ciel et de la terre » assumer l'humanité et la création toute entière en un seul corps, le corps du Christ qui est l'Eglise. L'ordre politique, social, économique... est comme toute la création destiné à être sauvé, c'est à dire incorporé au Christ et restauré dans le corps du Christ... l'ordre temporel possède une autonomie, mais relative, et demeure subordonné à l'ordre spirituel : d'un point de vue chrétien, la vie politique et sociale requière l'exercice de vertus naturelles « informées » par les vertus surnaturelles... »

« Le défi essentiel de la modernité est celui de la communauté , communauté sociale, humaine universelle, cosmique, spirituelle essentielle. Seule l'Eglise pleinement catholique, seule la Catholica peut répondre à ce défi (catholique en grec : qui est relatif au tout). La communauté métapolitique, spirituelle n'annule pas la communauté politique, charnelle mais la transcende, l'unifie et la dépasse en l'accomplissant »...

Nous sommes donc très loin de cette scission, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, revendiquée aujourd'hui comme modèle indépassable, et devons prendre conscience que résignation, acceptation, participation à ce qui est défini à juste titre par Marcel Gauchet, comme une scission sans appel entre le passé et le présent a représenté en fait la résignation, l'acceptation, et la participation à une mécanique de sortie de la religion...

4° « La surprise technique » et le concept de Nation.

Quelle part ont pu prendre, dans l'affaiblissement de l'idée de Nation et l'émergence de l'impérialisme, cette « scission sans appel » (comme a dit Marcel Gauchet dont l'analyse historique, sauf dans ses conclusions, est exacte) ces « évènements sans précédents », « toute comparaison avec le passé s'écroulant » (comme a dit Arthur

Koestler) « cette formidable puissance technologique nouvelle » (comme dit Jean-Paul II) ?

A propos de 1914-18, guerre constituant l'événement fondateur de notre époque moderne, Raymond Aron, évoquant l'aspect angoissant d'une guerre d'épuisement, un massacre permanent sans grand résultat stratégique », l'explique par « la surprise technique » : « *le moteur de l'évolution de cette époque a été la technique : c'est elle qui a imposé l'organisation de l'enthousiasme, c'est elle qui a condamné à l'échec les tentatives de conciliation, elle qui a exclu la vieille sagesse diplomatique, elle qui a conduit à une paix qui a créé la situation de départ de la 2^{ème} guerre mondiale* ».

Méditant sur le concept absolument nouveau du soldat inconnu « la mort ayant changé de degré et de nature » A. Finkelkraut (l'humanité perdue) affirme « *sous cette poussée de l'incalculable, et sous l'effet du remplacement immédiat des disparus, c'est l'humanité de chaque homme, ami ou ennemi, qui, perdant son caractère unique, a subi une dévaluation sans précédent et peut-être sans remède* ».

C'est à ce moment là, de façon concomitante, que l'on assiste au déclin de l'état Nation, sous l'effet des idéologies, et à l'émergence d'un nationalisme agressif et impérialiste. Maintenant c'est le système mondialiste mercantile qui envoie des coups de boutoir, qui s'attaque à l'Etat-Nation, comme entrave à la bonne marche des affaires, comme obstacle au progrès, au développement et cette « survivance du passé » a pourtant la vie dure, comme en témoigne l'éclosion de ces états dans les pays de l'Est-Européen, comme fleurs au printemps, après l'hiver soviétique.

Jean Paul II, dans son testament spirituel, oppose le concept de Nation, qui sauvegarde et entretient l'identité culturelle et historique, et le Nationalisme. Il montre que le concept de Nation, contrairement au Nationalisme « reconnaît à toutes les autres nations des droits égaux à ceux revendiqués pour sa patrie, et constitue donc la voie vers un amour social ordonné ».

La confusion qui est entretenue maintenant, en dépit du déclin des idéologies, entre Nation et nationalisme agressif a pour dessein de faire disparaître ce que la « société hors sol », qui tient les rennes (ces gens hors sol qui ne savent plus ce qu'est un pays, qui vivent sur internet, et pour qui les frontières ne veulent plus rien dire) (A. Finkelkraut), comme un anachronisme.

De façon parallèle et en conjonction objective avec l'ultra-libéralisme mondialiste, il existe un mythe libertaire, anarchisant, qui perdure, et conduit à une nouvelle utopie : la volonté d'une reconstruction sociale, réalisant tous les mythes égalitaires et démocratiques, éliminant l'Etat-Nation.

Nous avons payé pour savoir ce que valent les utopies, le mythe de la table rase, et ne

pouvons abandonner la notion d'Etat Nation, l'idée de Patrie, qui ne se sont transformées en nationalisme agressif conduisant aux aventures picrocoliennes du XXe siècle qu'en raison principalement du « facteur technique ».

L'Etat Nation doit retrouver un rôle prépondérant, protecteur, équilibré par la maîtrise de « cette formidable puissance technologique nouvelle », en opérant notamment une relocalisation de l'ensemble de l'économie et de l'agriculture.

Si ce cadre protecteur est pulvérisé, il faut craindre le pire du contexte dans lequel se réaliseront les mutations inévitables auquel l'humanité va être confrontée.

Jean-paul II, dans son testament spirituel (mémoire et identité page 84) nous dit encore « La doctrine sociale de l'Eglise parle en ce cas de « sociétés naturelles » pour indiquer le lien particulier, de la famille ou de la nation, avec la nature de l'homme, qui a une dimension sociale. Les voies fondamentales de la formation de toute société passent par la famille. Sur ce point il ne peut y avoir aucun doute. Mais il semble qu'une observation analogue s'applique à la Nation »

Il y aurait donc, selon Jean-Paul II, deux structures naturelles à préserver : la famille, mais aussi la Nation, si l'on veut pouvoir répondre aux défis à venir. Il s'agit d'une structure, selon lui, voulue par Dieu.

D - Pistes pour une action concrète :

1° Réquisitoire introductif

Il n'est plus possible de plaider l'ignorance, l'incertitude. Les plus grandes catastrophes de l'histoire sont toujours survenues par imprévoyance quand ceux qui devaient savoir, ne savaient pas ou ne voulaient pas savoir ou même agir : dans le conte d'Andersen, le grand-duc nu sous ses habits tissés de fils tellement rares et fins qu'on ne pouvait les voir, ce qui est important en épilogue, ce n'est pas que la vérité éclate, que tous chuchotent : le grand-duc est nu ! Répétant ce qui a dit le petit garçon, c'est que la cérémonie continue, que tous continuent à feindre, que la procession se poursuit, comme si de rien n'était... « *Le grand-duc en fut extrêmement mortifié, car il lui semblait qu'il avaient raison. Cependant il se raisonna et pris la résolution : « Quoi qu'il en soit, il faut que je reste jusqu'à la fin ! » Puis, il se redressa plus fièrement encore, et les chambellans continuèrent à porter avec respect la queue qui n'existait pas.* »

Qu'en est il aujourd'hui de l'humanité, partagée entre une minorité de nantis, qui consomme avec muflerie le capital de la géosphère et de la biosphère, insouciante du devenir de la planète, et une majorité de deshérités destinés à être en première ligne les soldats inconnus des nouveaux fronts cataclysmiques que nous ménage notre fuite en avant de pillage, de gaspillage, de pollution ?

Un attentat monstrueux est en train de se mettre en place, et l'Église n'aurait pas son mot à dire.

A partir du moment où la technique devient une fin en elle-même, il y a une logique interne aux mécanismes qui se mettent en place, une rationalité aux principes anti-naturels qui vont guider la société. L'homme, réduit à un simple consommateur, de plus en plus remplaçable par une machine, devient de plus en plus un gêneur pour son semblable. Et les politiques malthusiennes de réduction de la population, de promotion de l'avortement, de l'euthanasie et d'un eugénisme qui rappelle les heures noires du III^e Reich, ne sont que les corollaires, la rationalisation des principes anti-naturels qui fondent notre civilisation technicienne.

Il y a donc une scission, un clivage entre l'irrationalité des choix fondamentaux de nos sociétés et la logique interne du système, et cela conduit à une appréciation erronée de la réalité, dont les chrétiens eux-mêmes ne sont pas indemnes et qui participe d'un comportement général de type schizophrénique.

Comment peut-on affirmer la destination universelle des biens de la terre, et épuiser en quelques décennies voire quelques siècles la totalité des réserves fossiles accumulées au cours des âges, sachant au surplus que l'on empoisonne l'atmosphère ? Insensé, inacceptable, sont les mots qui viennent à l'esprit, quand on apprend que l'américain moyen a besoin de 8 TEP (tonnes équivalent pétrole) par an ! l'Européen 5 TEP, le Bangladais 0,160 T !

Comment peut-on affirmer avec Jean-Paul II, « l'homme possède un don, qui doit passer si possible amélioré aux générations futures », et léguer à nos héritiers un problème de déchets nucléaires à gérer sur des millénaires ?

Comment peut-on défendre la vie, et prôner la relance de la croissance par la consommation qui pollue et détruit la planète ?

Et l'on peut multiplier à l'infini...

On amuse la galerie avec le protocole de Kyoto, alors que tous les experts l'affirment : la croissance de la demande énergétique globale, du fait notamment de la Chine, de l'Inde, du Brésil, va augmenter de 50 % en 20 ans dont 80 % en énergie fossile, avec croissance énorme de la consommation de charbon en Chine.

La recherche et la mise en exploitation jusqu'à la moelle des gisements pétroliers, s'active fébrilement, et pendant ce temps on constate que les déserts s'étendent (la superficie des déserts va doubler en trente ans, disent les experts) et que la banquise fond, créant une menace sérieuse pour le Gulf Stream... et à terme le risque, du fait des glaces de l'antarctique, d'augmentation catastrophique du niveau des océans.

Sur ce plan, la dernière découverte en date concerne l'augmentation de l'acidité des océans du fait de l'excédent de Co2. Cette augmentation mettrait en péril non seulement le corail, mais également une partie importante du plancton qui est composé d'organismes à coquilles, et qui constitue le premier maillon de la chaîne alimentaire océanique. Cette découverte récente ajoute aux inquiétudes existantes, concernant la température croissante de l'eau des océans, et des inconnues qui subsistent à propos de l'interférence des phénomènes qui peuvent s'accélérer les uns les autres au détriment de la chaîne biologique.

Un des prévenus dans cette affaire a tout avoué, il a craqué : « la maison brûle, et nous regardons ailleurs », laissé en liberté en attendant le procès, il a même fait preuve d'initiative, témoignant qu'il voulait tenter réparation : il a fait inscrire le principe de précaution dans la constitution : y a-t-il eu la moindre décision concrète en relation avec ce principe ? Y a-t-il eu la moindre inflexion ? non, et au contraire l'agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie voit ses crédits rognés...

L'explosion de la climatisation est un des symptômes les plus évidents du comportement schizophrénique de la planète : il y a une puérité totale à se ménager ainsi un petit confort au détriment de l'avenir de l'espèce, et au fur et à mesure du réchauffement, on accroîtra la clim, jusqu'à rendre l'atmosphère invivable... Les suisses emballent leurs glaciers, va-t-on faire de même au Groenland ? Les canadiens se féliciteraient de la fonte de la banquise, ils vont pouvoir développer les échanges directement par la Sibérie.. on nage dans la courte vue, dans l'enfantillage... Hubert Reeves, astrophysicien, directeur de recherche au CNRS, dans « le mal de terre » , évoque la possibilité que l'homme ait déjà déclenché le processus de sa propre élimination, et qu'au scénario « Vénus » (température de surface : 400°) était plausible a terme.. En dehors de son œuvre très médiatisée, dans quoi s'engage-t-il ? dans une manif des verts contre la chasse à la palombe dans la bordelais...

Nicolas Hulot, subventionné par TF1, L'oreal, E. Leclerc. Edf etc... fait chanter les enfants des maternelles, pour qu'ils prennent conscience et pendant qu'on accable les chères têtes blondes et brunes avec le problème des déchets, du réchauffement et de la bio-diversité, leurs mamans font 4 aller et retour, dans leur énorme 4x4 climatisé, pour les ramener à la maison, distante de quelques centaines de mètres peut-être, dans les embouteillages... il y a quelque chose d'indécemment pour toute une société à refiler le problème, pour lequel les adultes ne lèvent pas le petit doigt, aux nouvelles générations, qui ne tarderont pas à comprendre le joli cadeau dont ils héritent et demanderont des comptes tôt ou tard, mais sûrement.

Il y a actuellement environ 200 000 produits dérivés du pétrole dont pour la plupart il sera difficile de trouver le substitut. Cette considération n'empêche pas que l'on continue à transformer le précieux liquide malodorant en gaz brûlés, chaleur et lumière, pour des motifs rien moins que vitaux (Low Cost ou Holocauste ?)

Il faudrait arrêter avec le tout jetable, rétablir le système de la consigne, limiter les emballages, plutôt qu'un tri sélectif avec des opérations absurdes, ruineuses comme piler le verre et le refondre en brûlant du pétrole pour produire à nouveau des récipients, idiotie présentée comme écologique. Il faudrait réduire drastiquement les transports. Mais de toute évidence, ces vérités ne peuvent émerger, il manque un point de rencontre où ces observations, partagées par un grand nombre d'esprits lucides, pourraient se rassembler pour une prise de conscience de l'urgence, engendrant une dynamique pour une prise à bras le corps de ces problèmes.

Il y lieu de remettre en cause la question énergétique, pas seulement en terme d'économie, d'arrêt du gaspillage et, de pollution, mais de mener (enfin !) une réflexion sur le postulat de dépendance énergétique, l'assujettissement dont l'humain est devenu l'objet, qui fait dire à certains que même la mise au point d'une énergie illimitée, disponible et non polluante (probablement utopie technique dont la quête provoquera déboires ruineux) serait pour l'humanité et la nature la plus grande catastrophe qui puisse lui arriver : aucun frein ne subsistant alors à la poursuite de la destruction du milieu naturel, et à l'édification d'un monde d'artifices, de béton, de mouvement perpétuel, avec les conséquences psychiques, politiques et sociales que l'on connaît.

L'Eglise trouve ici un rôle à sa mesure. Elle doit mobiliser les consciences, mettre en demeure les gouvernants à l'égard desquels aucun discours lénifiant ou diplomatique n'est plus acceptable. Comme il l'a été à propos de la résistance au matérialisme collectiviste athée, le Vatican peut et doit être le haut lieu de la résistance au matérialisme mercantile mondialisé qui domine aujourd'hui.

Avec l'effondrement de l'empire soviétique, nous avons pu mesurer les conséquences du maintien artificiel d'un mythe complètement en décalage avec une accumulation de problèmes non résolus de tous ordres, débouchant sur une perte de crédibilité totale du système, un fiasco à la fois matériel et moral.

Il est à craindre qu'une mésaventure du même ordre ne nous menace actuellement avec le mythe de la technique qui finira pas résoudre tous les problèmes qui s'accumulent (et si on arrive pas, on émigrera sur une autre planète !) : outre le changement climatique évoqué spécialement dans cette étude, tous les aspects connexes auxquels il n'a été fait qu'allusion et pour lesquels je renvoie à la bibliographie (problème de l'eau douce, désertification, déforestation, perte des terres arables, perte de la biodiversité, migration de populations entières, gestion des déchets de tous ordres, épuisement des réserves sans solution véritable, menaces terroristes, conflits etc...)

« Les sociétés qui ne peuvent pas changer radicalement leur système de valeur et de sens pour s'adapter à la situation nouvelle ne peuvent pas se modifier elles

mêmes et ne peuvent pas mettre fin à la destruction qu'elles occasionnent. La destruction de l'environnement réagit plutôt à son tour de façon destructive sur elles et provoque en elles des pertes de valeur et des crises de sens. On sait que la menace sur l'environnement croît proportionnellement à la densité de la population humaine. Si la concentration de la population humaine dans des cités gigantesques devient le destin de l'humanité, alors il faut prévoir des destructions des modèles de comportement émotionnels, des codes moraux et des certitudes existentielles. Les angoisses et les agressions vont se multiplier ; ainsi la crise écologique implique aussi des crises sociales, des crises de valeur et de sens de la société humaine, et l'instabilité croissante sous forme de crises personnelles. » (J. Moltmann)

Plus les instances qui sont sensés gouverner résisteront à l'évidence des faits, plus tard ils se rendront à la réalité des situations et plus grand sera leur effondrement matériel et moral, à l'heure du bilan. Il est donc urgent, indispensable que ce pouvoir technologique puisse collaborer dès maintenant, hic et nunc, à son auto-limitation, ce qui n'a de chance de se produire que si, comme le souhaitent vivement les auteurs du rapport IPCC, un cadre éthique parvient à émerger avec suffisamment de force.

Cela ne pourra se réaliser que si le principe de précaution prend corps grâce à l'éclairage que lui apportera la notion de *destination universelle des biens de la terre* évoquée par nos Papes, appliquée à la fois dans l'espace, sur toute la terre, et dans le temps, dans la durée des générations, et permet ainsi à l'humain de reprendre le contrôle de « *la machine emballée de son développement* ».

Comme le dit encore notre Saint Père « *Dans la perspective des défis moraux qui vont être provoqués par la formidable puissance technologique nouvelle, et qui mettent en péril, non seulement les droits fondamentaux des hommes, mais jusqu'à l'essence biologique de la race humaine, il est de la plus haute importance que les laïcs chrétiens avec l'aide de l'Église entière assument la charge de rappeler la culture aux principes d'un authentique humanisme* ».

2° Pistes pour une action concrète (suite)

Mon objectif, c'est la prise de conscience de l'urgence, c'est de poser les bonnes questions, c'est de dénoncer l'incohérence. D'aucuns me diront : qui dit réquisitoire, dit plaidoirie, en bonne justice, et puis, petit baron perché dans son arbre, tu es bien content tout de même qu'on t'apporte ta pitance tous les jours, même s'il y a trop d'emballages... Ais-je répondu ? Ais-je un peu éclairé le débat ? « La maison brûle et nous regardons ailleurs » a dit Mr Chirac, devant un parterre international ; en fait, nous regardons le feu, et disons, le feu, c'est la conquête de l'homme, il est bien utile, et puis, nous avons la clim... La maison brûle, peut-on plaider l'utilité du feu ? Non il faut l'éteindre. Tant qu'il n'y aura pas de prise à bras le corps de cette question, de volonté d'un changement radical de nos modes de vie, l'incendie se propagera.

Il faut le dire haut et clair : les chrétiens n'ont aucune vocation à faire fonctionner les rouages de la méga-machine qui alimente (et se nourrit à) un clearstream dont le nom même identifie l'œuvre diabolique. Denis Robert, journaliste, vient de faire publier « la domination du monde », qui décrit cette monstrueuse mécanique bancaire qui a pour but de dissimuler et de faire disparaître les transactions, qui brasse 250 fois le budget de la France, est présente dans 107 pays et 40 paradis fiscaux, et dont la moitié des comptes est occulte : à l'enseigne de la clarté, l'entreprise de dissimulation. « L'affaire des affaires » le scandale des scandales... Il faut donc entrer en contestation radicale et refuser la facilité consistant à s'en remettre aux experts, aux politiques, et ne rendre à César que ce qui lui est dû : l'image de son impuissance, de sa corruption, de son imposture.

Les chrétiens, et le clergé en première ligne, doivent adopter « un nouveau style de vie » comme dit le compendium de la doctrine sociale de l'Église. Il faut payer d'exemple, poser des actes concrets qui marquent une rupture avec le mode de vie « occidental ».

Evoquant la nécessaire ascèse, FalK Van Gaver conteste radicalement ce à quoi nous participons : *« Par le dépouillement, il faut contester le double principe, engrenage catastrophique qui nous entraîne vers la folie et la destruction universelle : le principe technologique –« tout ce qui est possible nous le ferons » - et le principe économique –« tout ce qui nous fait envie, nous l'aurons ». Ces deux principes ne font qu'un, et se multiplient l'un l'autre sous la forme du principe d'expansion se traduisant par la toute puissance de ce qu'on nomme l'économie, avec sa langue universelle qui et l'argent, qui est langue de confusion par la mise en équivalence de toute chose et de tout acte. Deux attitudes révolutionnaires nous aideront à sortir de cette logique suicidaire : la gratuité et l'abstinence. C'est du côté du désir même, celui qui s'exerce dans le double principe, qu'il faudrait chercher l'origine du mal. L'infini de ces principes délirants est en fait une réduction, c'est une confusion du désir humain avec ce qui l'enclot dans le cercle « appétit satisfaction ». Nous refusons d'enclotter notre désir dans le tout fait, le préfabriqué, l'emprise des pouvoirs. Nous voulons libérer le désir, dans une suraffirmation d'humanité qui passe par les renoncements à ce qui, enfermant l'homme, va finalement vers sa destruction, diffuse et masquée, et qui ne tient que par le consentement des peuples, actif, passif ou forcé. Les maîtres du jour et les propriétaires du monde, financiers, politiques, experts, n'ont jamais assez de mépris pour le volontarisme, sa candeur, ses dangers. Ainsi se justifient-ils de n'avoir pas de volonté. Et plus secrètement, d'en avoir une pourtant implacable : que ça ne change pas. Mais nous, nous voulons autre chose, et nous ne voulons plus ça. Il nous faut sortir de l'hébétude. La petite bulle, dite individu, crève. Nous ne sommes que d'être avec tous. Il nous faut aller au plus décisif, changer l'ensemble, s'attaquer à l'essentiel ».*

Dans la question lancinante du « que faire », il n'y a pas 4 chemins, et là encore l'Église dans sa sagesse éclaire la voie, comme le rappelle Falk en mettant en avant le principe du moindre mal, qui « *n'est pas un conformisme, une adhésion au cours des choses, au monde tel qu'il va, bien au contraire. Il s'applique à déceler une hiérarchie, une intensité et une priorité des maux et des actions à mener contre eux – et nous force à accepter des maux et à accomplir des sacrifices immédiats, malgré tous les maux qu'ils entraînent, par exemple la décroissance économique – En vue d'éviter des maux plus grands la destruction de la terre et de l'humanité... La politique du moindre mal requiert le discernement, la décision et l'ascèse. Elle est méthodique et rigoureuse, et n'a rien à voir ni avec le laisser-aller, avec un laisser-faire, un laisser passer. La politique du moindre mal oblige à lutter contre toute politique du pire, la pire des politiques, quand bien même cette dernière se réclame - et c'est souvent le cas – justement du moindre mal, du prétendu moindre mal qui est souvent le paravent du pire. La politique du moindre mal est une politique de décision et de sacrifice, et non d'indifférence et de confort. L'agir politique comme agir moral vient de la surabondance de la charité théologique dans l'ordre social.* »

Comme ont dit les citoyens convoqués à la conférence sur le changement climatique en conclusion de leurs travaux : « la simple poursuite des activités comme d'habitude n'est pas viable », aussi toute activité, toute organisation de vie doit être réévaluée à l'aune de la consommation énergétique, pétrolière. La recherche de la relocalisation des activités et de l'habitat, la limitation des transports, considérés comme des vertus chrétiennes ; rechercher l'utilisation de la marche, du vélo, des transports en commun à l'exclusion de l'avion, renoncer sauf urgence absolue aux voyages lointains, même aux déplacements soi-disant caritatifs ou à vocation spirituelle : aller passer quelques jours au désert à des milliers de km, mystique de pacotille, dépaysement d'enfants gâtés, qui rentrent ensuite à la fraîcheur de la verdure, pendant que les populations autochtones cherchent à fuir en masse une fournaise qui croît en raison de comportements écologiquement ruineux.

Avant de prendre votre avion pour le Hoggar ou le Sinaï, allez rendre visite aux antichambres de l'enfer, aux nouveaux déserts monstrueusement invivables fabriqués de main humaine : par exemple allez voir le plus important terminal Européen du port de Rotterdam, avec une noria de tankers gigantesques qui déversent leurs cargaisons malodorantes dans des citernes géantes à perte de vue par un réseau inextricable de canalisations énormes qui se ramifient dans tout le Nord Européen. Allez visiter une raffinerie de pétrole, lieu de désolation qui empoisonne à des kilomètres toute vie humaine sous le vent, et où viennent s'abreuver une chaîne ininterrompue de chenilles processionnaires de 38 tonnes. Ainsi le nouveau pèlerin du XXI^e siècle, dans sa quête du lieu de dépouillement, du silence et de la rencontre avec l'Esprit, commence par se mettre sous perfusion de la méga-machine, pompe ses quelques dizaines, quelques centaines de litres du nouveau sang noir qui irrigue le mouvement brownien permanent d'un système, en même temps qu'il l'asphyxie, dans le vacarme, le bruit incessant des

moteurs, des roulements, le hurlement des réacteurs, et la plainte du vent déchiré par les projectiles roulants, volants dont l'homme fait désormais son habitacle habituel.

L'Église doit montrer l'exemple, faire un aggiornamento : telle concentration, regroupement, pèlerinage : combien de dizaines, de centaines, de milliers de tonnes de pétrole. Les JMJ : les relocaliser à l'échelle continentale pour privilégier tout moyen de transport autre que l'auto et l'avion.

Il faut promouvoir toute mesure, toute initiative qui fait prendre corps à cette vérité d'évidence refusée, contournée, évitée : l'automobile et l'avion sont en fin de compte, dans leur utilisation actuelle, de véritables erreurs anthropologiques. De la même façon devrait être banni tout soi-disant sport nécessitant autre chose que la force humaine ou des éléments naturels.

La publicité, cette agression morale, visuelle, esthétique, ce moteur de la consommation et du gaspillage est à dénoncer dans toutes ses tares, notamment son influence délétère sur les mœurs et la culture. Les chrétiens ne doivent plus supporter que les fêtes carillonnées soient transformées en véritables barnum commerciaux.

En péroraison, comme en écho de ma propre voix qui reviendrait amplifiée et affermie, cette évocation de Falk Van Gaver : « *En 1912 retentit le tout premier SOS de l'histoire ; c'est le Titanic, apogée de la technique et de l'orgueil humain qui le lance. SOS Save our Souls ! Ce cri, qui déchire par TSF pour la première fois la nuit, retentit encore jusqu'à nous. Il est celui de tout le monde moderne, emporté vers la catastrophe et l'effondrement, vers le naufrage permanent, par son orgueil, ses certitudes, sa suffisance, sa démesure, son titanisme. Il est aussi celui des psaumes, et de toute la Bible : « sauve nos âmes, Sauve nous Seigneur, Sauve-nous » ! crie aujourd'hui l'humanité martyrisée des bidonvilles, l'humanité désespérée des mégalofoles, l'humanité désagrégée, bafouée, niée des mouroirs, des avortoirs... « Sauve nous ! » crie aujourd'hui le cosmos tout entier, la terre lacérée et salie, la nature meurtrie par le péché de l'homme. En filigranne, derrière le gigantisme arrogant du monde moderne, il y a ce cri codé, ce message à déchiffrer, cet appel au secours lancé dans la nuit du monde « SOS, Sauver nos âmes »,. Plus que jamais le monde demande le salut, et ce cri d'angoisse veut devenir prière confiante »...*

Et pour terminer : la surprise des 400 000 membres des mouvements ecclésiaux et communautés nouvelles réunis par Benoît XVI place Saint Pierre pour la pentecôte 2006 quand il a déclaré : « *La pentecôte est aussi une fête de la création, en effet précisément celui qui, en tant que chrétien, croit dans l'Esprit Créateur, prend conscience du fait que nous ne pouvons user et abuser de monde et de la matière comme d'un simple matériau au service de notre action et de notre volonté, que nous devons considérer la création comme un don qui nous est confié non pour qu'il soit détruit, mais pour qu'il devienne le jardin de Dieu, et ainsi un jardin de l'homme...*

Face aux multiples formes d'abus de la terre que nous constatons aujourd'hui, nous entendons presque le gémissement de la création dont parle Saint Paul... »

L'église, mère d'humanité, présente jusqu'aux extrémités de la terre, doit s'organiser pour faire sa propre expertise, et le rôle de l'académie pontificale des sciences, son recrutement, devrait être repensés, réévalués. C'est au moment où le mythe d'une technique toute puissante est en train de s'effondrer que le message et le visage du charpentier de Nazareth, et de son disciple auteur du cantique des créatures, reprendront tout leur éclat, avec l'aide de l'Esprit Saint, l'Église est seule à pouvoir aider réellement l'humanité, avant qu'il ne soit trop tard, sur la voie d'une éthique et d'un épanouissement plus respectueux de la nature.

Yves URVOY

Bibliographie :

Les Somnambules (essai sur l'histoire des conceptions de l'univers) Arthur Koestler (livre de Poche)

Sur l'Antisémitisme

Les origines du totalitarisme Hannah Arendt (Ed Livre de Poche)

Les Rapports du GIEC (Groupement intergouvernemental sur le changement climatique)

Le climat est-il devenu fou ? (Ed Le Pommier) Paul Sadourny

Gros temps sur la planète (Ed Odile Jacob sciences) Duplessy et Morel

Avis de tempête la nouvelle donne climatique (O Jacob sciences) J.L. Fellous

Halte au changement climatique (O. Jacob sciences) Bernard Tissot

Rapport Instituts Britannique, Américain, Australien

Le Mal de terre (livre de Poche) Hubert Reeves

L'écologiste sceptique (Flammarion) Bjorn Lomborg

L'Empire «Écologique (ND des Grâces) Pascal Bernardin

J'accuse l'économie triomphante (Livre de Poche) Albert Jacquard

Survivre au développement (mille et une nuits) Serge Latouche

Réflexions pour un monde vivable (mille et une nuits) Jacques Testard

Combien de catastrophes avant d'agir (Seuil) Nicolas Hulot et le Comité de veille écologique

Option Paradis (stock) François Taillandier

Alqa'ida Vaincra (Flammarion) Guillaume Dasquie

Et nombreux articles du Monde (notamment la manière de voir n° 81 du Monde diplomatique « Écologie le Grand Défi »)

Corrière della serra – El País

Les Energies renouvelables ont-elles un avenir : Paul Mathis (Ed Le Pommier)

Peut on croire la météo – Paul Sadourny (Le Pommier)

Les OGM qui changent le monde – Gilles Eric Seralini (Flammarion)

ATTAC. Rapports Energie – Transports – (Université d'été 2004)

Nous autres Modernes – Alain Finkielkraut Ellipse (École Poly technique)

Dieu dans la Création – Jurgen Moltmann (Cerf)

L'Horreur Économique – Viviane Forrester (Fayard)

Le bluff technologique – Jacques Ellul (Livre de poche)

Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu Jean-Luc Porquet (Cherche midi)

« Le choc des civilisations » Samuel P. Huntington. Odile Jacob sciences.

« Journal de la décroissance » Casseurs de pub. 11 place Croix Paquet 69001 Lyon

Le Politique et le sacré - Falk Van Gaver (Presse de la renaissance)

Pour une écologie chrétienne – Hélène et Jean Bastaire (Cerf)

Le chant des créatures – Hélène et Jean Bastaire (Cerf)

Le désenchantement du monde une histoire politique de la religion – Marcel Gauchet (Odile Jacob)

La convergence des catastrophes – Guillaume Corvus (Die)

Pour sortir du XXe siècle – Edgar Morin (F. Nathan)

La domination du monde – Denis Robert (Julliard)

Annexe : (trois pages) population et professions d'Arconcey au XX^e siècle

ETAT DES PROFESSIONS

| <u>PROFESSIONS</u> | ANN | | EES | |
|-----------------------------|----------|----------|----------|----------|
| | 1901 | 1936 | 1975 | 2000 |
| Secrétaire de mairie | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Garde champêtre | 1 | 1 | 1 | |
| Cantonnier communal | 2 | 2 | 1 | 1 |
| Sonneur civil | 1 | 1 | | |
| Instituteur | 1 | 1 | | |
| Institutrice | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Curé | 1 | 1 | 1 | |

| | | | | |
|------------------------------|-----------|-----------|-----------|-----------|
| Cultivateurs | 42 | 52 | 30 | 14 |
| Couturières | 9 | | | |
| Sabotiers | 2 | 1 | | |
| Cordonniers | 2 | | | |
| Huiliers | 1 | 1 | | |
| Meunier | 1 | | | |
| Boulangers | | 1 | 1 | |
| Apiculteurs | 2 | | | |
| Vignerons | 2 | | | |
| Bourelriers | 1 | 1 | | |
| Tailleur de pierre | 1 | | | |
| Maçons | 5 | 2 | | |
| Couvreurs | 2 | | | |
| Plâtriers | 1 | 3 | | |
| Scieur de long | 1 | | | |
| Charrons | 3 | | | |
| Charpentier | 1 | | | |
| Menuisiers | 2 | 1 | | |
| Ebénistes | 1 | | | |
| Chaisiers | 1 | 1 | | |
| Maréchal-ferrant | 2 | 2 | | |
| Tourneurs-repousseurs | | | 1 | 1 |
| Transport | | | | 1 |
| Utilisation explosifs | | | | |
| Distillateurs | 1 | 1 | | |

| <u>PROFESSIONS</u> | ANN | | EES | |
|---------------------------|-------------|-------------|-------------|-------------|
| | 1901 | 1936 | 1975 | 2000 |

| | | | | |
|---------------------------|-----------|-----------|----------|--|
| Aubergistes | 5 | 2 | | |
| Epiciers | 3 | 2 | | |
| Bouchers | | 1 | 1 | |
| Coiffeur | | | | |
| Perruquier | 1 | | | |
| Cuisinier | | 1 | | |
| Garagiste | | | 1 | |
| Plombier | | | 1 | |
| Berger | 1 | 2 | | |
| Bergère | 1 | | | |
| Ouvriers agricoles | 57 | 13 | 2 | |
| Représentant | 1 | | | |
| Repasseuse | 1 | | | |
| Servante | | | | |
| Fermiers | 8 | | | |
| Fermières | 3 | | | |

Au début du siècle, la population de la commune d'Arconcey était nombreuse, chacun trouvait du travail sur place (ouvriers, agriculteurs, artisans, commerçants). Aujourd'hui, le village ne peut plus faire vivre une telle population. Chaque jour c'est trente personnes qui vont travailler à l'extérieur parfois très loin, contre deux à trois qui viennent de l'extérieur.

LES HABITANTS D'ARCONCEY

Evolution de la population

Arconcey a connu sa plus forte population vers 1800. A cette époque on peut estimer

qu'il y avait 700 habitants. La population n'a cessé de décliner à partir de cette période, il en a été de même pour le siècle que nous venons de vivre. Les chiffres notés ci-dessous le prouvent.

| | | | | | |
|------|---|---------------|------|---|---------------|
| 1896 | 8 | 490 habitants | 1946 | 8 | 327 habitants |
| 1901 | 8 | 482 habitants | 1954 | 8 | 280 habitants |
| 1906 | 8 | 497 habitants | 1962 | 8 | 245 habitants |
| 1911 | 8 | 461 habitants | 1968 | 8 | 260 habitants |
| 1921 | 8 | 364 habitants | 1975 | 8 | 229 habitants |
| 1926 | 8 | 381 habitants | 1982 | 8 | 207 habitants |
| 1931 | 8 | 317 habitants | 1990 | 8 | 193 habitants |
| 1936 | 8 | 309 habitants | 1999 | 8 | 188 habitants |

Il y a une lente érosion de la population, marquée un peu plus fortement après la guerre de 1914-1918. Il y a eu à cette guerre 22 tués et des blessés dont l'un est décédé peu après.

La population d'Arconcey et de ses trois hameaux se décomposait ainsi :

| | | |
|---------|----------|---------------------|
| En 1901 | Arconcey | 346 habitants |
| | Jully | 59 habitants |
| | Avincey | 40 habitants |
| | Laneau | <u>37 habitants</u> |
| | Total | 482 habitants |

| | | |
|---------|----------|---------------------|
| En 1936 | Arconcey | 226 habitants |
| | Jully | 31 habitants |
| | Avincey | 26 habitants |
| | Laneau | <u>26 habitants</u> |
| | Total | 309 habitants |

| | | |
|---------|----------|---------------------|
| En 1975 | Arconcey | 173 habitants |
| | Jully | 23 habitants |
| | Avincey | 19 habitants |
| | Laneau | <u>14 habitants</u> |
| | Total | 229 habitants |